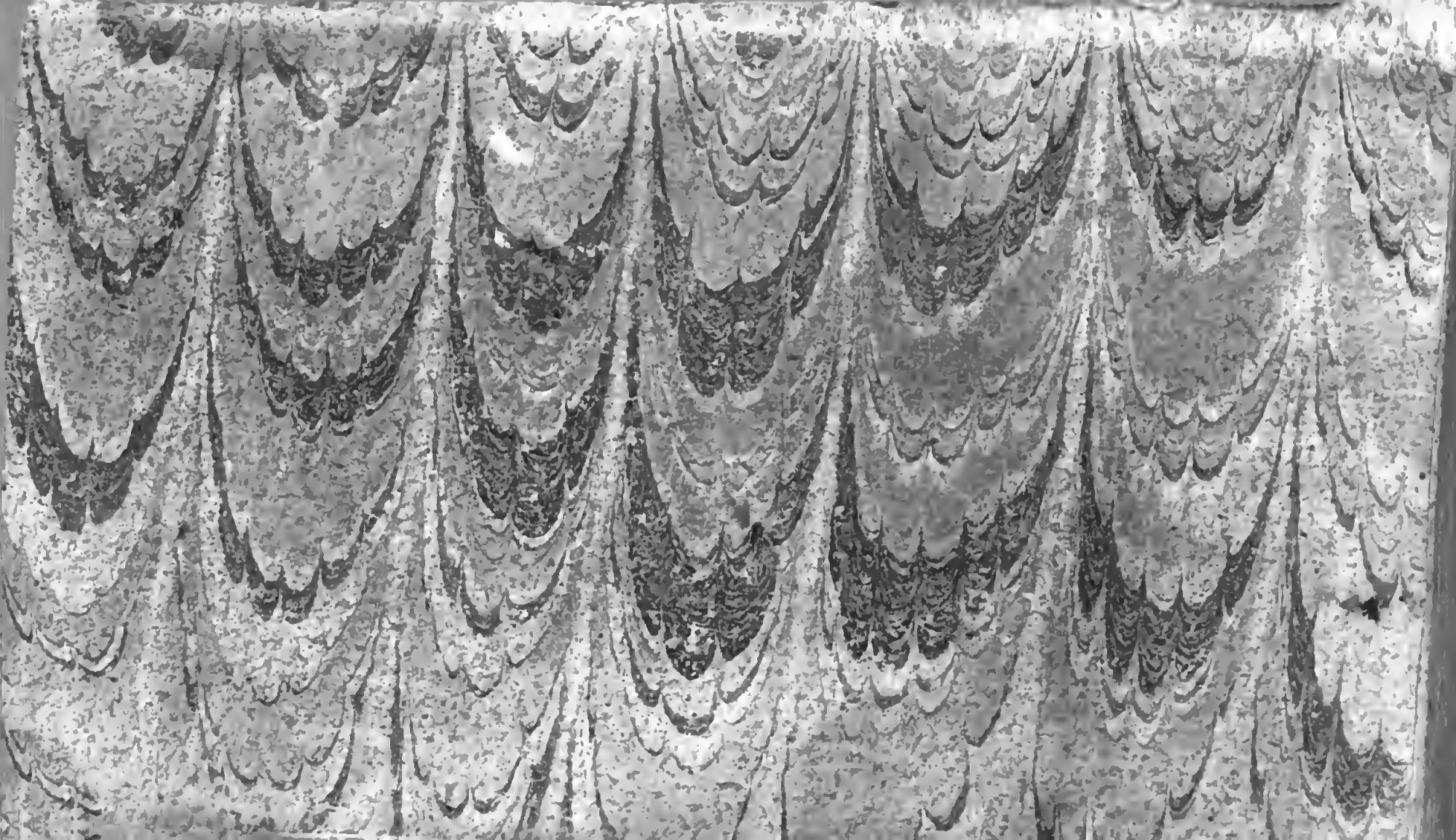
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
25 A
29



S. 4.

14_16.13.14

Digitized by Google

XXIV. 13. 15

LA MORALE D'EPICURE, AVEC DES REFLEXIONS.

DERNIERE EDITION,

Revue, Corrigée, & Augmentée

PAR L'AUTEUR

de la Vie

D'EPICURE,

BIBLIOTECA A. Z.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Suivant la Copie a Paris.

A LA HAYE,
Chez BARENT BEEK, Marchand Libraire, 1686.

A MONSIEUR
DU GONO,
AVOCAT EN PARLEMENT.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSIEUR

C'eſt en vain que mes Amis m'avoient conſeillé de donner un Protecteur à ma Traduction de Lucrece; j'eſtois reſolu, quelque Ouvrage que je donnaſſe au public, de l'abandonner à ſon deſtin, ſans luy chercher de Mecene.

Je change de ſentiment pour la Morale d'Epicure que je vous offre ; mon Philoſophe en eſt charmé, & j'oſe en ſon nom vous aſſurer qu'il vous regarde comme le veritable Sage dont il nous a laiſſé une ſi belle idée.

Vous eſtes ſçavant ſans orgueil, vous decidez, MONSIEUR, ſans préocupation, vôtre diſcernement eſt toûjours plein d'une juſteſſe delicate, & vous repre-

nez

nez avec bonté : La Prudence, qu'Epicure met au deſſus de la Philoſophie, regle vôtre conduite, la Juſtice vos actions, & l'Honneſteté vos mœurs.

L'amitié qu'il enviſage comme une des grandes felicitez de la vie, eſt en vous dans un caractere achevé; & ſi j'ay avancé dans une de mes Reflexions, qu'il n'y avoit point de parfait amy, c'eſt que je ne vous connoiſſois pas.

On vous loüe tout d'une voix de cette qualité ſi rare, puiſque vous cherchez ſans ceſſe les occaſions d'obliger, avec cette diſtinction ſi glorieuſe dans la corruption du ſiecle que vous ſervez vos amis par le ſeul plaiſir que vous y trouvez; & ſi l'on oſoit vous donde ces vuës ſordides, qui ſont l'ame de la pluſpart des ſervices que l'on rend, vous ceſſeries d'eſtre amy pour eſtre toûjours incorruptible.

Je

Je n'eſtime pas moins cette moderation que nôtre Philoſophe a tant recommandée ; la ſituation, avantageuſe, MONSIEUR, où vôtre merite vous a mis, n'a point donné d'attiente à vos belles inclinations ; & pour avoir l'eſtime du grand Magiſtrat auprés de qui vous eſtes, on ne vous voit pas moins facile à écoûter les plaintes de ceux qui ont recours à vous.

Vôtre Eſpit, pour eſ-

tre capable des plus grandes choſes, ne s'accommode pas moins aux petites; mais ce qui eſt extraordinaire, vous n'aimez vôtre credit qu'afin d'en partager les effets avec tout les monde: Auſſi ſans avoir des envieux, vous n'avez que des admirateurs. Souffrez, MONSIEUR, que je ſois de ce nombre, puiſqu'il n'eſt pas incompatible d'admirer & d'aimer; j'ay fait l'un & l'autre dés l'inſtant que je vous ay vû:

vû : jugez aprés cela avec qu'elle paſſion je ſuis.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

DES COUSTURES

PREFACE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LA calomnie n'a jamais rien reſpecté, elle a porté ſon venin juſques ſur le trône, elle s'eſt gliſſée parmy les plus ſaintes ſocietez, elle a ſouvent attaqué & preſque opprimé l'innocence, & la Divinité même n'a pas été à l'abry de ſes atteintes; & comme ſon ſuccés dépend la pluſpart du tems de certaines circonſtances, & de la maniere dont on l'inſinuë, celle que les Stoïciens ont publiée contre Epicure a été de ce caractere.

L'exterieur affecté de ces Philoſophes, leur zele apparent pour la vertu, l'auſterité faſtueuſe de leurs preceptes, & les magnifiques

fiques expreſſions dont ils ont voilé leurs impoſtures, ont eu d'abord quelque réuſſite. C'eſt, dit Demoſtene, le propre de la calomnie de répandre pendant quelque tems ſon poiſon; mais dans la ſuite la verité triomphe de ſes artifices, & elle ſe détruit par ſa propre foibleſſe. Ap. Sto. ſ. 4.

La fauſſeté de celle qu'on a ſemée contre ce Philoſophe a été découverte, puiſque ce grand homme fut l'amour des Sçavans de ſon ſiecle; ſa patrie l'honora par des ſtatuës, ſa doctrine éclata par ſes ecrits; l'on faiſoit même gloire, au raport de Pline, de tenir ſes portraits dans les ſales, de les porter ſur ſoy, & l'on celebroit le vingtiéme de la Lune des Feſtes en l'honneur de ſes Images. Lib. 35. c. 4.

Il expoſa aux yeux de l'Univers la beauté de ſon interieur par

par la maniere de bien vivre qu'il enſeigna, & il mépriſa de refuter les impoſtures de ſes envieux. Faloit-il d'autre Apologie qu'une vie ſans reproche, & une vertu ſans affectation.

Il a trouvé chez ſes propres ennemis des témoignages de l'integrité de ſes mœurs. Seneque a travaillé pour ſa gloire, & ſi l'autorité de ce Stoïcien eſt de quelque poids, les principaux de ſa ſecte ne croyoient pas aſſurément ce que le vulgaire s'imaginoit à ſon deſavantage. Ses paroles ſont remarquables: J'avoüeray, dit-il, ſans avoir aucune complaiſance pour le ſimple peuple, qu'Epicure n'enſeigne rien qui ne ſoit conforme à l'équité & à la raiſon: j'oſe même aſſurer que ſi l'on vouloit aprofondir ſes preceptes, on n'y trouveroit rien qui ne fuſt de la derniere

Ep. de ben. vi.

niere severité : Il employe toute son eloquence pour montrer que cet illustre Grec n'est pas si éloigné que l'on croit des opinions des Stoïciens, qu'ils ont un même but & une même fin; mais que leur methode est differente.

Ciceron, parmy les objections qu'il fait à ce Philosophe, marque toujours de l'estime pour luy; & saint Augustin même, dont la pieté ne peut estre suspecte, n'a point ce zele injuste qu'ont de certains esprits, qui même aujourd'huy condamnent Epicure, sans se vouloir donner la peine d'examiner sa Morale.

Ce sçavant Docteur, aprés avoir refléchy sur tous les Philosophes, fait un aveu glorieux à la memoire d'Epicure : Je l'eusse preferé, dit ce Pere de l'Eglise, à tous ceux que l'antiquité nous vante, s'il avoit crû dans l'autre L. 7. C. 6. 16.

vie des peines & des recompenſes.

Ce Philoſophe n'a pas connu la vraye Religion, le Paganiſme, qui étoit le culte de ſa patrie, & de la plus grande partie du monde, l'excuſe en quelque maniere de cette ignorance ; mais je ſoûtiens qu'il a vêcu maralement bien : c'eſt outrager la bonne foy, inſulter à l'antiquite, abuſer le preſent, & mentir à la poſterité, que de faire paſſer pour un méchant homme, & pour un voluptueux, celuy dont la vie a été ſans tache, qui a montré les charmes qu'il y avoit à bien vivre, & les moyens de fuir le vice; qui a voulu enfin que la raiſon triomphât du déreglement des paſſions, & qu'elles fuſſent domptées par la reflexion de leurs triſtes effets.

J'avouë qu'il a donné une fauſſe idée de la Divinité ; & que de quelque exterieur qu'il ait coloré

ce

ce qu'il en a dit, n'a été comme dit fort bien Ciceron, qu'afin de ne se point attirer la haine des Atheniens. Il a soûtenu quelque chose d'Eternel outre la nature Divine, & par conſequent ſon ſentiment à cet égard eſt ſans ſincerité, l'avantage d'un eſtre immortel n'admet rien hors l'unité, & dés qu'il donne à l'atôme l'attribut de l'Eternité, il partage celuy de Dieu qui ne reçoit ny addition, ny diminution; jamais les Philoſophes payens n'ont bien connu cet être auguſte & incomprehenſible. Ariſtote en donne une idée magnifique, il le fait auſſi neceſſaire à la conduite de la nature que le Pilote au vaiſſeau, que le Maître de Muſique au chœur, que le General à ſon armée, & que la loy à l'Etat neanmoins il l'outrage en même tems, puiſqu'il veut que le monde ſoit eternel : N'eſt-ce pas

L. 1. de na. Deo

là proprement admettre deux divinitez, & par conſequent les détruire. Platon ne veut-il pas que le Soleil, la Lune, & les Aſtres ſoient des Dieux, les Stoïciens donnent carriere à leurs orgueilleuſes expreſſions ſur l'Autheur de cette vaſte immenſité ; & cependant ils veulent qu'il ſoit l'eſclave du deſtin : Quelle apparence de ſoûmettre le Tout-puiſſant au caprice du ſort, & prouver qu'il y a un Dieu pour avoir l'inſolente temerité de luy preferer l'ouvrage chimerique de leur Sage.

Il ne faut point s'étonner qu'Epicure étant Payen ait été ſans lumiere parmy les tenebres: DIEU eſt, qui peut douter de cette grande verité ? mais qui la peut connoître parfaitement ſi ce n'eſt le Chrêtien ? luy ſeul eſt convaincu de ce qui a fait le doute, ou de ce qui a été ignoré de ces anciens

Phi-

Philoſophes : La Foy eſt ſon maître, elle l'éclaire dans l'obſcurité, elle luy montre le merite du ſacrifice qu'il luy fait de ſa raiſon, elle le force de s'abandonner à ſa conduite, & jette ſon eſprit dans cette precieuſe tranquilite, dont la Philoſophie ne luy donne que de foibles eſperances : elle eſt un miroir ſpirituel qui repreſente les choſes myſterieuſes qu'elle renferme en ſoy, ſelon la maniere dont on les conſidere; ſi on jette avec humilité les yeux de l'eſprit ſur ſa glace on y voit tout à découvert, rien n'eſt capable de l'embaraſſer, il joüit au contraire de tous les plaiſirs qui ſont la felicité des Anges; mais s'il veut, avec temerité, penetrer au de là de ce qui luy paroit dans cette même glace, il ne refléchit ſur luy que de l'ébloüiſſement, ſon orgueil l'aveugle, & toutes ſes connoiſſances ſont offuſquées.

Foi-

Foible raiſon ? Penſe-tu que Dieu ſoit l'ouvrage d'un ſyllogiſme, & crois-tu trouver dans tes ſpeculations ce qui fut & ce qui ſera toûjours incomprehenſible ? vouloir eſtre convaincu par un effort humain de la grandeur de ſa Majeſté infinie ? C'eſt reſſembler à cet inſenſé Matematicien, qui ſouhaitoit eſtre élevé ſur un point hors de ce globe, pour le déplacer de ſa ſituation, C'eſt comme dit ſaint Gregoire de Nazianze, s'imaginer tenir une choſe à laquelle on ne peut jamais atteindre, ainſi que les Poëtes nous repreſentent ce malheureux Tantalle, qui étant proche de l'eau, eſt neanmoins dans une alteration continuelle : c'eſt vouloir pouſſer la ſcience myſterieuſe des nombres, juſqu'au calcul impoſſible des grains de ſable de la mer : c'eſt enfin entreprendre d'aller ſur l'aîle

des

des vents, disputer avec l'Aigle du vol & de la vîtesse. La nature, qui seroit encore dans le neant sans la bonté & la toute puissance de celuy qui n'a ny commencent, ny fin, parle au fond de nos cœurs de cette existence qu'elle y a gravée.

On reproche encore à Epicure, qu'il a crû l'ame mortelle, ce Philosophe, qui n'avoit pas comme nous la Foy pour guide, a suivy cette opinion, parce qu'elle étoit une suite de son sisteme; & comme il avoit posé le corps & le vuide pour principes, & pour causes efficientes de la nature, il étoit necessité de soûtenir que l'ame n'étoit point spirituelle, & par consequent qu'elle étoit sujette à la dissolution. Tertullien a bien crû qu'elle étoit corporelle: mais la raison qu'en donne saint Augustin, c'est qu'il a voulu dire qu'elle estoit un corps, afin qu'on ne doutât

doutât pas de ſon exiſtence, s'il affirmoit qu'elle ne fuſt qu'un ſimple eſprit; mais tout ce qu'a dit le Philoſophe que nous deffendons contre la calomnie de ſes ennemis, n'eſt d'aucune conſequence, la Foy nous preſcrit ce que nous devons croire; & c'eſt une temerité maligne, à ce que témoigne ſaint Anſelme, d'oſer contrarier ce qu'elle nous enſeigne, parce que cela eſt au deſſus de nôtre comprehenſion: C'eſt une vanité pleine de déreglement, de decider l'impoſſibilité d'une choſe, à cauſe que ſon exiſtence n'eſt pas ſenſible: Il vaut mieux, ajoûte-t'il, avoüer avec humilité que nos connoiſſances ſont defectueuſes, & qu'il y a beaucoup de choſes qui ne ſont point du reſſort de leur penetration; l'ame, ſans doute, n'eſt point un aſſemblage de corps

L. d. fid. tri. c. 2.

ſub-

ſubtils, ſon eſſence eſt admirable & immortelle : Mais, ſelon la penſée de Seneque, l'homme eſt trop mortel pour s'élever à la connoiſſance des choſes, qui ne ſont point conformes à ſa nature. De otio. ſap. c. 31

Il n'a pas crû non plus que le monde fuſt creé de rien; c'eſt l'opinion de la pluſpart des Phyſiciens : Mais quel eſt le ſiſteme de Philoſophie que le Chrêtien n'abaiſſe ſous le joug de la Foy, il fait gloire d'arreſter le vol de ſon genie, puiſque l'Apôtre ſaint Paul luy apprend, qu'il doit mépriſer les traditions des hommes, & les principes qu'ils établiſſent, lorſqu'ils ne s'accordent pas avec les Commandemens du Fils de Dieu. Ad Coll 1 c. 2. v. 8.

Epicure a ſoûtenu qu'il n'y avoit point d'intelligence qui preſidât à ce grand Tour, &

que

que ce qui paſſoit pour des mouvemens reglez, comme les ſaiſons, le cours des Aſtres, & tant d'autres choſes, n'étoient que la ſuite des premiers aſſemblages: c'eſt une ſi grande erreur que la raiſon neglige de la refuter, le hazard ne peut pas avoir des effets aſſez heureuſement proportionnez pour produire tant de merveilles, & il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la vaſte étenduë des choſes, & l'on verra pour lors, par des preuves inconteſtables, que rien ne ſe meut que par le concours de celuy qui n'a eu beſoin que de ſa ſeule volonté pour faire éclore toute la nature: Eſt-il rien de plus ridicule, dit ſaint Auguſtin, que d'ôter à la Providence divine la conduite de l'Univers, puiſque nous voyons qu'elle ſe

In Gen. ad litt l. 6. v. 43.

ſe

ſe fait connoître dans les moindres choſes.

Les erreurs d'Epicure ſur la Phyſique, ne ſont point un obſtacle à l'integrité de ſes mœurs, il a donné des conſeils pour la felicité de la vie, qui ſont plains d'auſterité & de ſageſſe; il a mis la prudence à la teſte de toutes les vertus, & luy a donné même la preference ſur la Philoſophie.

C'eſt une opinion, que les grands éveremens de ce ſiecle ont rendu une verité conſtante; on a vû le Heros de la France pouſſer ſes conquêtes malgré la rigueur des ſaiſons, on l'a vû triompher glorieuſement d'une ligue orgueilleuſe, il a porté la terreur dans tous les climats du Monde? on a vû des Souverains venir implorer ſa clemence, & d'autres ſa valeur; enfin l'Univers étant ſoûmis, ce grand Roy s'eſt

s'eſt vaincu luy-même ; ſa vie eſt une ſuite continuelle de faits heroïques, la fortune ne s'eſt jamais mêlée de ſes deſſeins, & ces globes qui verſent leurs influences ſur la teſte des mortels, auroient répandu inutilement les effets de leur puiſſance ſur ce Prince, ſi luy ſeul n'eût déterminé la felicité de ſon Etoile par la prudence, qui a toujours été l'ame de ſes entrepriſes.

Ad V. Iovin: Enfin ſaint Jerôme a rétably la reputation de nôtre Philoſophe. N'eſt ce pas une choſe digne d'admiration, dit ce Pere de l'Egliſe, qu'Epicure, qu'on regarde comme le maître de la volupté, ne diſe autre choſe dans ſes Livres, ſinon qu'il ne faut pour ſubſiſter agreablement que des herbes, & des fruits, & une ſimple nourriture, que la recherche de la delicateſſe des viandes donne

plus

plus de peine qu'elle n'aporte de plaiſir au gouſt, que de l'eau & du pain ſuffiſent au corps, & que l'excés n'eſt point neceſſaire pour ſa conſervation; c'eſt ſeulement par le plaiſir d'eſtre vicieux qu'on s'y abandonne; le boire & le manger doivent ſervir pour appaiſer la faim, & éteindre la ſoif, & non pas pour flater nôtre intemperance. Ceux qui vivent parmy le luxe des feſtins, cherchent en ſuite des plaiſirs criminels; mais ceux qui vivent ſobrement ne ſentent point chez eux les deſirs de la concupiſcence; & d'ailleurs la ſageſſe, qui n'eſt que l'ouvrage du travail, ne s'acquiert point dans ce genre voluptueux de vie, & la nature eſt contente de peu de choſe, une nourriture commune la garantit de la faim, & un ſimple habit la deffend des rigueurs

du froid, il ſemble que ce ſaint Docteur ait preſque entierement pris ce paſſage de Porphire, où il parle de l'abſtinence des viandes : Il y raporte les ſentimens & les preceptes d'Epicure ſur la frugalité, & ſur la maniere ſobre de vivre, qu'il aſſure avoir été juſqu'à ſon tems inviolable aux ſectateurs de ce fameux Grec.

Genuſtus Pletho grand Platonicien, qui vivoit il y a prés de deux cens ans, dit qu'Epicure regardoit la tranquilité de l'eſprit comme le ſouverain bon-heur de la vie, & Jean Gerſon parlant de l'opinion differente des anciens Philoſophes ſur cette même felicité, raporte que quelques uns l'ont miſe dans le plaiſir, ou le calme de l'eſprit ainſi, ajoute-t'il, que faiſoit cet Epicure dont Seneque parle avec tant de veneration dans ſes Epîtres ; car l'autre Epicure,

cure, Ariſtipe, Sardanapale, & l'infame Mahomet, qui ont ſoûtenu que les plaiſirs du corps faiſoient le bon-heur de la vie, ſont indignes du nom de Philoſophes; cet illuſtre Chancelier de l'Univerſité de Paris fait deux Epicures, quoy qu'il n'y en euſt qu'un ; mais il ne pouvoit pas s'imaginer, que celuy dont les Stoïciens, & tous les ſiecles avoient tant déchiré la memoire, peut eſtre le même que Seneque avoit cité avec tant d'Elege.

Enfin dans ces derniers tems* un fameux moderne a fait paroître la doctrine d'Epicure avec tout le luſtre qu'elle meroit : Il a fait Eclater ſa vertu par la belle Apologie qu'il nous a laiſſée pour ſa juſtification ; mais ce que j'eſtime de plus glorieux à la memoire de ce grand homme, c'eſt l'Approbation de celuy qui a examiné ſa

Morale : Ce ſçavant ſucceſſeur de Gerſon, * qui joint la piete à la ſcience, le diſcernement à la penetration, & la delicateſſe des expreſſions à la ſolidité des ſujets qu'il traite, fait en peu de mots l'Eloge de nôtre Philoſophe ; il rend juſtice à la vertu Payenne, en faiſant voir l'excellence de celle du Chriſtianiſme, & s'il donne des loüanges à l'une, c'eſt pour faire briller davantage celle qu'on apprend dans l'Ecole de la Religion.

APPROBATION

De Monsieur Cocquelin, Chancelier de l'Eglise & de l'Université de Paris, Chanoine de la même Eglise, Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, & prepoſé par ſa Majeſté pour la lecture des Livres.

CE ſeroit un deſſein bien ridicule de pretendre trouver la vertu Crêtienne dans les écrits des Philoſophes payens, la ſeule doctrine de JESUS-CHRIST a pû la faire connoître à l'homme, & ſa ſeule grace l'a fait naître, la conſerve & la perfectionne dans ſon cœur. Saint Auguſtin avoit ſi bien compris cette verité, qu'il a crû devoir retracter ce qu'il avoit avancé dans le onzième Chapitre du premier Livre de l'Ordre : Que les Philoſophes ont brillé de l'éclat de la vertu, Mais quelqu'imparfaite qu'ait été celle dont ils ont fait profeſſion, elle peut au moins ſervir à faire rougir les Chrêtiens, qui ſouvent ne vont pas ſi loin dans la découverte & dans

la pratique de la vertu, qu'ont été pluſieurs Philoſophes aidez par les ſeules lumieres de la nature, & par la ſeule force de la raiſon. Que ſi cela ſe peut dire de ces Sçavans Payens, rien ne doit davantage produire ce ſentiment de confuſion & de honte dans l'eſprit des Chrêtiens que la Morale d'Epicure, qui paſſe dans le commun des hommes pour s'être le plus éloigné de la veritable idée de la vertu : C'eſt dans cette vuë que j'ay crû que ces Maximes ne ſeront pas inutiles au public, étant accompagnées des Reflexions qui y ſont jointes, & qui prouvent l'éridition, la juſteſſe des ſentimens & la netteté du ſtyle de leur Autheur : Je n'ay pas été faché en même tems de vanger la ſucceſſion du grand Gerſon, qui dans la place que j'occupe, & avec un ſcavoir beaucoup plus conſiderable, a crû qu'il y avoit eu deux Epicures, dont l'un étoit un infame, qui ſelon les calomnies dont ſes ennemis ont voulu le noircir, mettoit la felicité de la vie dans la volupté des ſens ; & l'autre un de ces ſages Payens, à qui l'on peut dire qu'il n'a manqué que de connoître la chûte & la miſe-

re

re de l'homme, la grace & les bontez de ſon Liberateur : mais ſi Gerſon s'eſt trompé en faiſant deux Philoſophes d'un ſeul, on peut dire, ſans ſe tromper, qu'entre les diſciples d'Epicure, il y en a eu de deux ſortes ; quelques-uns ont ſuivy ſa veritable doctrine, telle qu'elle eſt renfermée dans ces Maximes ; & il y en a eu d'autres qui par le dereglement de leurs mœurs ont attiré à ce Philoſophe la calomnie dont ſes envieux ſe ſont efforcez de le noircir, & c'eſt de ces mauvais diſciples dont Horace a voulu donner l'idé, quand il a dit de luy par ironie, *Epicuri de grege porcum.* Et peut-eſtre ont-ils été les premiers calomniateurs de ce Philoſophe, puiſqu'il n'y a guerres de gens qui ſe laiſſent plus aiſement emporter au vice de la calomnie, que ceux qui ſuivent les ſentimens de la corruption du cœur qui les plonge dans les delices des ſens, & les engage en même tems à croire que tous les hommes leur reſſemblent, & comme ils negligent, ou qu'ils deſeſperent d'arriver à la pratique de la vertu, ils croyent qu'elle n'eſt qu'imaginaire dans ceux qui en font

profeſſion ; plus elle eſt brillante à leurs yeux, plus ſon éclat les bleſſe ; & plus ils ſe ſentent bleſſez, plus ils cherchent à ſe vanger, & leur langue étant d'acord avec le cœur, ils s'étudient à déchirer la vertu. La moderation avec laquelle ce Philoſophe a répondu à ſes ennemis, la juſte idée qu'il donne des plaiſirs des ſens, le genereux mépris qu'il inſinuë de l'aveuglement, de l'injuſtice, & de la biſarrerie de la fortune, en faiſan rougir la pluſpart des Crêtiens, les doit engager à recourir au ſouverain remede, qui eſt la Grace, pour ſe guerir du deſir de la vengeance, & de la recherche des plaiſirs illicites, pour ſe délivrer de l'ambition, pour s'armer de patience dans la diſgrace, pour ne pas s'oublier dans la proſperité & pour acquerir une vertu auſſi élevée au deſſus de celle des Philoſophes Payens, que la loy de la grace eſt au deſſus de celle de la Nature. C'eſt donc dans ces vuës qu'ayant lû exactement cet Ouvrage, nous avons crû qu'il pouvoit eſtre utile au public. Ce 3. Aouſt 1685. COCQUELIN.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy:

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville, le 19. jour d'Aoust 1685. Signé, Par le Roy en son Conseil, DU GONO. Il est permis au Sieur DES COUSTURES de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre de sa composition, intitulé, *La Morale d'Epicure, avec des Reflixoins*, pendant le tems de dix années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois Pendant lequel tems faisons tres expresse inhibition & deffense à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre & debiter par tous les lieux de nôtre obeyssance d'autre Edition que de celle du Sieur DES COUSTURES, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de deux mil livres d'amande payables sans depost par chacun des contreve-

mans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & autres peines plus au long contenuës dans lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. Octobre 1685. suivant l'Arrest du Parlement, du 8. Avril 1653. Et celuy du Conseil Privé du 27. Fevrier 1686.

Seigné ANGOT, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 20. Octobre 1685.

LA

LA MORALE D'EPICURE, TIRE'E DE DIOGENE de Laërce.

On parlera ſouvent du Sage dans ce Traité; & comme ce terme ſe prend de pluſieurs manieres, il faut donner une idée de ce que les Philoſophes ont compris ſous ce nom.

LE Sage eſt cet homme intelligent qui ne s'éloigne jamais de la vertu, qui n'agit que par les conſeils de la prudence, & qui par conſe-

conſequent ne fait rien qui ne ſoit digne d'admiration : c'eſt le modele excellent des plus belles actions de la vie ; mais les Philoſophes l'ont fait de differente maniere, ſelon le genie de leurs ſectes.

1. Meta. Ariſtote veut qu'on appelle de ce nom celuy qui a pû penetrer tout ce qui eſt de la portée de nos connoiſſances, qui a découvert ce qui étoit inconnu aux autres hommes, qui eſt ferme dans ſes ſentimens par leur certitude, qui ſçait le mieux enſeigner la verité de ſes ſpeculations, & qui prefere enfin la ſcience de ſe connoître ſoy-même, de regler ſa vie, & de moderer ſes paſſions à celle qui n'enviſage que l'utilité des autres.

I. ni. ap. ſt. Ser. I. Ser. 1 de Vir. Le genie du Sage, dit Iſocrate, c'eſt d'être dans une ſituation ſi tranquile que rien ne l'en puiſſe déplacer, c'eſt de s'acommoder au temps, d'être juſte dans ſes actions, & honneſte dans la converſation ; il doit ſuporter avec bonté l'humeur fâcheuſe de ceux qu'il

qu'il frequente, dompter ſes paſſions, ſe ſoûtenir dans l'adverſité, n'avoir point d'orgueil parmy les faveurs de la fortune, & réunir tellement toutes ces choſes qu'il les pratique également, ſans quoy ce ſeroit à tort qu'on l'appelleroit Sage.

Cet homme extraordinaire, ſelon Ciceron, eſt celuy qui ſçait tenir ſon eſprit dans une juſte moderation, & dans une fermeté qui faſſe ſa tranquilité, qui n'eſt point abatu par les noires vapeurs du chagrin, qui ne s'abandonne point à la crainte, qui borne ſes deſirs, & qui voit ce qui ſe paſſe parmy les hommes de plus inſuportable & de plus charmant, ſans en avoir trop d'inquietude ny trop de joye?

Lib. 4 Tuſc. quæſt.

Que pourroit-il trouver qui luy parût extraordinaire, luy qui a ſpeculé ſur la grandeur de l'Univers, & ſur la grandeur de l'Eternité; peut-il voir dans ſes études, & dans le peu d'eſpace qu'il vit rien qui le ſurprenne, luy, dont l'eſprit eſt tellement appliqué, qu'il prévoit, qu'il attend, & qu'il

reçoit ſans étonnement tout ce qui peut arriver, à qui rien n'eſt jamais nouveau, & qui paſſe ſans alarmes ſa vie en quelque lieu où la bizarrerie de la fortune le jette.

Lib. 3. Od. 3. Horace aprés nous avoir montré que le Sage doit avoir l'eſprit tranquile aux aproches même de la mort, nous le repreſente en ſuite inébranlable dans ce qu'il a réſolu, ferme à ne point ſuivre les mouvemens dépravez du vulgaire, & intrepide aux menaces des Grands, & tellement maître de ſoy, que ſi l'Univers fouffroit ſa derniere diſſolution, il ſe verroit ſans crainte accablé ſous ſes ruïnes.

Dial. 1. Le veritable Sage, dit Petrarque, ne vante point ſa ſageſſe, parce que cet orgueil eſt contraire à la vertu dont il doit être inſéparable; il faut qu'il ſoit ſage en effet, & qu'il ne ſoit pas ſatisfait d'une reputation ſans realité, qu'il refléchiſſe ſur la vaſte étenduë de la Nature, qu'il s'examine & qu'il voye avec douleur combien il manque de choſes à la

la perfection de ſes connoiſſances, à ſon eſprit & à ſes mœurs.

Ce n'eſt pas aſſés, ajoûte-t-il, de parler avec approbation ſur les Sciences, il eſt beaucoup plus excellent de ſe recueillir en ſoy-même, & de bannir la crainte, d'être plus juſte dans ſa conduite & de tâcher d'avoir une ſageſſe interieure, parce qu'elle nous ôte les fauſſes opinions qui ſe ſont emparées de noſtre eſprit, qu'elle chaſſe cette inſolente temerité qui fait prendre un effort plein de peril, qu'elle fait voir la folie de nôtre entêtement, & qu'elle nous fait ſouhaiter de n'être pas neceſſitez de faire une experience de nôtre ſageſſe, parce que nôtre foibleſſe ſeroit reconnuë, & que nôtre vanité paroîtroit ridicule.

Voulez-vous, ſelon Lipſe, la définition du Sage, c'eſt celuy qui court avec une heroïque précipitation dans les fertilles plaines de la ſageſſe, qui ſe jette dans l'étenduë de ſes connoiſſances, qui s'informe de la ſource d'où

De conſ. l. 1, 63.

vient la crainte, & qui ſe fortifie contre les attaques des paſſions.

Sçavez-vous, continuë-t'il, la fiere deviſe de quelques Roys du ſiecle, *ſans crainte & ſans eſperance*; c'eſt ſon veritable caractere, & quiconque ſe peut fixer dans cet heureux état, il eſt au deſſus des Couronnes, il eſt libre, la fortune n'a point de priſe ſur luy, le temperament ne maîtriſe point ſa raiſon; il n'eſt aſſujetti qu'à Dieu ſeul.

Les Stoïciens qui avoient un orgueil, tel qu'eſtoit celuy des Phariſiens parmy les Juifs, ont outré leur Sage, ſes qualitez ont preſque épuiſé leur imagination, l'aſſiéte qu'ils luy donnent a été l'ouvrage de leur vanité, & ſes attributs ont été les témoins de leur folie.

Cet homme qui n'exiſtoit que dans leur cerveau, a oſé diſputer de ſon excellence avec la Divinité; il a voulu perſuader que dans l'eſclavage il portoit le ſceptre, que luy ſeul ſans employ adminiſtroit la Republique: qu'il n'y

n'y avoit que luy qui fuſt éloquent Poëte, Citoyen, & veritable amy ; il a ſoûtenu que malgré la diſgrace du corps luy ſeul avoit l'avantage de la beauté, que dans la pauvreté il étoit riche, & qu'étant né de la lie du peuple, luy ſeul étoit noble.

Il ſçavoit ce que tous les hommes ignoroient ; il étoit incapable de mentir, ferme dans ſes ſentimens, inacceſſible aux paſſions, ſans crainte des tourmens ; enfin toujours égal & toujours infaillible.

Neanmoins comme ces Philoſophes refléchiſſoient que la diposition naturelle de l'homme luy donnoit ces mouvemens, dont la violence & l'excés s'appeloient des paſſions tres-difficiles à vaincre, & que ces ſaillies du temperament étoient inſéparables de la vie ; ils imaginerent par des raiſonnemens captieux qu'il faloit faire vivre leur Sage parmy ces marques de la foibleſſe humaine, comme parmy l'habitude des vertûs, & le diſtinguer du reſte des mortels.

Ils oſerent donc ſoûtenir que tous

ceux qui s'attachoient à l'amour, au luxe, à la débauche & à la colere étoient criminels; le seul sage Stoïcien, quoyque passionnément amoureux, quoyque dans les festins, & parmy les transports de la colere étoit innocent, sans estre assujeti à la tyrannie des passions.

Est-il rien de plus ridicule que cette maniere de raisonner? y a-t'il jamais eû une Secte où le bon sens ait moins presidé? elle a porté neanmoins de grands hommes; mais si elle a eû chez les Grecs & chez les Romains de la reputation par un beau dehors, c'est qu'il aimoient assez ce qui étoit superficiel pour tenir le peuple attentif à l'apparence de leur fausse vertu, & laisser aux siecles avenir l'admiration d'un miracle qui n'avoit jamais été.

De Tr. vi. c. 7. Seneque qui dans ses écris parle sans cesse de l'excellence de son Sage, ne laisse pas d'avoüer qu'on cherche sans succés de puis tant de siecles cet homme extraordinaire, & que le plus sage est le moins vicieux.

Ep. 24. En effet, Caton qu'il regarde com-

comme ſa Divinité, n'a pas même dans l'éloge qu'il luy donne ce caractere merveilleux. La verité qui publie en nous la foibleſſe de nôtre être, y triomphe malgré l'orgueil de ſes expreſſions : Puiſque les affaires du genre humain, fait-il dire à ce Heros de la ſageſſe, ſont entierement deſeſperées, mettons Caton en ſureté : Ce grand homme, pourſuit Seneque, ſe frapa d'un coup mortel, les Medecins mirent un apareil à ſa bleſſure ; mais ſes forces étant diminuées par la perte de ſon ſang, ſa colere contre Ceſar ne ceſſa point, & comme irrité contre ſoy-méme, il porta ſes mains dans ſa playe, & força cet eſprit, qui mépriſoit toutes ſes puiſſances, de ſortir avec fierté.

Ne ſemble-t'il pas à entendre parler Seneque que tout alloit perir aprés la mort de Caton, & que ſon tombeau ne devoit point avoir d'autre marbre que les débris de l'Univers : Examinons cet éloge, ce Romain ſans doute n'étoit point tel que les Stoiciens ont dépeint leur Sage ? Qu'importoit-il au reſte des

hommes que Ceſar ou Pompée fuſt le maître du monde, l'ambition ſeule de quelques particuliers prenoit part à ces grands mouvemens; & ſi le parti de Caton eût vaincu, ſa vanité l'auroit peut-être porté à croire que le genre humain alloit avoir une parfaite tranquilité; & ce même eſprit qui ſortoit avec précipitation pour ne point obeïr, auroit aimé la vie pour commander; s'il affronta la mort ſans crainte, c'eſt que l'apréhenſion de voir triompher Ceſar luy parut plus forte que celle de mourir, & que la haine ou l'envie qu'il portoit à ce Conquerant fit paroître à cet orgeilleux Stoïcien quelque choſe d'affreux dans ſa clemence.

Quelle extravagance de dire, comme Seneque, que Caton ayant long-tems ſoûtenu l'Univers, n'avoit pû ſurvivre à ſa ruïne: l'Amerique beaucoup plus vaſte que l'Empire des Romains ne ſçavoit pas même leur nom, & la Chine ne craignoit point d'être ébranlée par leur mouvement: Mais l'homme, ſelon Petrarque, s'eſtime au deſſus de ſa con-

condition, & comme toute ſa ſageſſe n'eſt qu'une folie devant Dieu, il n'eſt pas étrange qu'elle ſoit accompagnée de vanité.

L'orgueil qui prit autrefois naiſſance dans le Ciel même, luy remplit tellement l'eſprit, qu'il s'éleve ſans précaution, & que par la ſuite ſa chûte eſt proportionnée à ſa temerité, mais celuy-là eſt ſage qui ſçait avec humilité, qui ſans trop préſumer de ſes connoiſſances, les abaiſſe ſous le joug de la Foy, & conſerve toujours pour l'être des êtres cette crainte religieuſe, qui eſt le commencement de la veritable ſageſſe. Neanmoins aprés avoir raporté l'opinion differente des Philoſophes ſur leur Sage, voyons ce qu'Epicure & ſes Sectateurs nous ont laiſſé ſur cette matiere.

Premiere Maxime.

LE Sage peut être outragé quelquefois par la haine, par l'envie, ou par le mépris des hommes, ſans que ſa tranquilité ſoit alterée, parce que parmy ces atteintes il eſt toujours ſoûtenu par la force de ſa raiſon.

Reflexion.

LE dernier degré de la ſageſſe, c'eſt le calme de l'eſprit, cet état charmant n'eſt que l'ouvrage d'une continuelle reflexion ſur ſoy, & d'une heureuſe connoiſſance de la nature; l'une déracine les paſſions, & l'autre ayant diſſipé la crainte qui nous allarme, acheve le bonheur de nôtre vie.

Quand on s'eſt une fois armé de la fermeté qu'inſpirent ces ſentimens, rien n'eſt capable de les détruire. Le veritable ſage regarde avec indolence

ce la malignité des hommes, & l'enviſage comme l'effet de leur temperament, ou de leur malice; il s'aplaudit d'être au deſſus de leurs atteintes par la force de ſon raiſonnement, & par l'heureuſe habitude qu'il s'eſt formée : il eſt invulnerable ſelon Seneque, ce n'eſt pas qu'il ſoit à l'abry des coups, mais il eſt frapé inutilement. De Conſt. Sap.

Ainſi Thraſeas à qui l'on faiſoit un crime de l'excellence de ſa vertu, ne s'alarma point de la colere de Neron : Phocion fut traîné dans une charette au milieu de la grande ruë d'Athene, pour entendre à l'Amphitheatre l'Arreſt de ſa mort, ſans perdre parmy cette infamie la tranquilité de ſon eſprit; & Themiſtocle ne pouvant faire reſoudre Euribiade, Chef des Atheniens, de donner la bataille à Xerxés Roy de Perſe, & le preſſant tout de nouveau dans un conſeil de guerre de ne point laiſſer échaper l'occaſion de vaincre, ce General leva ſur luy le bâton qu'il avoit à la main; frape, luy dit ce fameux Grec, pourvû que tu m'écoûte : La patience de l'hom-

Pr. c. 9. v. 11. me, dit Salomon, eſt un témoignage de ſa ſageſſe, il luy eſt glorieux de regarder les outrages comme quelque choſe d'indifferent.

II. Maxime.

L'Acquisition de la Sageſſe eſt un bien ſolide, jamais elle ne ſe peut perdre.

Reflexion.

C'Est une maxime que les Stoïciens ont pouſſé dans le dernier excés de l'orgueil, ou pour mieux dire de la folie. Seneque a mieux aimé ſoûtenir qu'il y avoit des vices honorables, que d'avoüer que Caton, dont il faiſoit ſon idole, eût dégeneré de la ſageſſe pour être yvrogne.

Epi 50. Il eût été plus avantageux pour luy de prouver l'infaillibilité de ſon Sage par les raiſons qu'il employe dans une de ſes Epîtres; c'eſt un ſentiment interieur, dit ce Philoſophe, dont nous ſommes prévenus natu-

naturellement d'aimer la vertu & de fuïr le vice, & nous devons travailler avec d'autant plus d'aplication à détruire les mauvaiſes inclinations qui ſont en nous, qu'il eſt certain que l'acquiſition des bonnes eſt fixe & ſtable ; parce que la vertu qu'inſpire la ſageſſe eſt un bien qui ne ſe peut jamais perdre.

Il eſt facile, ajoûte-t-il, d'inſinüer cette verité par la reflexion qu'on peut faire, que les paſſions qui nous tyranniſent ne ſont point nées avec nous, & qu'ainſi s'étant introduites comme des choſes étrangeres, elles peuvent être bannies pour faire place à ces excellentes habitudes, que le raiſonnement y fait retourner comme à leur centre.

En effet, tant qu'Alexandre ſuivit les preceptes qu'Ariſtote luy avoit donnez, tout ce qu'il fit merita de l'admiration; on voit la beauté de ſes ſentimens dans la lettre qu'il écrit à Darius : Vôtre reconnoiſſance eſt inutile, luy dit-il, la maniere dont j'ay traité Sizigambis & les autres Princeſſes n'eſt point pour m'attirer des remerciemens, Ius l. 11. c. 12. & qu. cu.

ou

ou des loüanges; c'eſt encore moins par aucune crainte des évenemens douteux de la guerre, ny pour l'envie que j'aye de faire la paix, ma moderation n'a point d'autre cauſe que la veritable gloire, & la grandeur de mon ame eſt le mobile de toutes mes actions; mais dés qu'il étouffe ces belles inclinations,&qu'il neglige d'écoûter les conſeils de la Sageſſe, il n'eſt plus ce Conquerant qui avoit étonné ſon ennemy par ſa magnanimité, l'orgueil chaſſe ſa moderation; il force l'Oracle d'Ammon de le reconnoître pour le fils de Jupiter: & comme dit fort bien Epicure, les opinions de l'eſprit ſont ſi dangereuſes, qu'il falut à ce Prince des bleſſures pour l'obliger d'avoüer qu'il n'étoit point le fils d'un Dieu.

La réponſe de Parmenion, digne de remarque, ne devoit-elle pas le tirer d'erreur: Je me réjoüis Prince, luy récrit-il, de ce que vôtre naiſſance a été reconnuë par l'Oracle, mais je ne me ſçaurois empêcher de plaindre ceux qui doivent vivre ſous les loix de celuy qui eſt plus qu'homme.

Sa

Sa vanité s'offensa de cette liberté, & luy fit trouver de la satisfaction dans la mort du plus fidele de ses amis; La débauche luy fit oublier qu'il étoit redevable de la vie à Clytus, il le tua indignement, parce qu'il luy disoit la verité; il se vangea dans l'excés du vin sur les Palais de Darius; il fit mettre le feu à ces superbes monumens de la grandeur des Roys de Perse, luy qui eût voulu pardonner à son ennemy. Enfin ne suivant plus que les saillies de son temperament, il devint immoderé dans la joye, abatu dans la tristesse jusqu'à vouloir mourir, si foible aux approches de la mort, luy qui l'avoit affrontée tant de fois, qu'il n'espera que dans la science des Astrologues pour en sçavoir l'évenement.

C'est un effet de la foiblesse humaine, l'incertitude semble toujours triompher de ses resolutions, tous les siecles ont eu des exemples de cette verité: Et aprés la chute du sage Salomon, quel est le présomptueux mortel qui osât se flater de conserver cette fermeté inébranlable, qui

qui ne peut être qu'un preſent ſurnaturel.

Neanmoins cette maxime d'Epicure eſt admirable ; eſt-il rien qui faſſe naître plus d'empreſſement pour une choſe que la perpetuité de ſa poſſeſſion, & quand même on ſeroit aſſez heureuſement né pour parvenir à cette ſageſſe, dont parle ce fameux Grec, & que par la ſuite on relachât de ſa ſeverité ; cette chute ſeroit avantageuſe par le repentir qu'on en auroit, & la connoiſſance de cette foibleſſe pouroit nous mener à quelque choſe de plus parfait.

III. Maxime.

LE Sage profane l'excellence de ſa profeſſion, lors qu'abandonnant la verité, il imagine quelque choſe qui approche de la Fable ; & comme la ſaine Philoſophie n'eſt autre choſe que la recherche de cette même verité, la fiction eſt un obſtacle au ſuccés que ſa connoiſſance doit nous donner. Re-

Reflexion.

Epicure donne icy une belle idée de ſes ſentimens, il veut que ſon Sage ſoit uniquement attaché à la verité ; c'eſt avec juſtice ; puiſqu'elle eſt la nouriture de l'eſprit, qu'elle fait ſelon Platon les delices du veritable Philoſophe, & qu'elle doit être inſeparable de toutes ſes penſées. Dial. 6. de Rep.

C'eſt par ſon moyen que l'on paſſe de *la ſpeculation à la pratique*, & qu'on apprend l'art de vivre tranquilement parmy le bruit du monde : enfin c'eſt elle qui par la connoiſſance des choſes bannit de chez nous les paſſions & l'inquietude que donne la crainte. Puiſque la ſcience eſt d'une telle utilité, Epicure n'a-t-il pas raiſon de défendre qu'on feigne rien pour la faire comprendre, parce que cela s'oppoſe à ſa découverte ? Le menſonge, quelque ingenieux qu'il ſoit, ne doit point ſortir de la bouche d'un Philoſophe, qui, ſelon Platon, ne

ne peut jamais compâtir avec ces ſentimens chimeriques.

IV. Maxime.

TOutes ſortes de diſpoſitions, ny toutes ſortes de temperamens ne peuvent former le Sage, & toutes ſortes de Nations ne voyent point cet homme extraordinaire.

Premiere Reflexion

IL eſt certain que bien des choſes doivent former le Sage; il faut qu'il ait reçû de la Nature des diſpoſitions neceſſaires à cet état, qui ſemblent l'élever au deſſus de ſa condition, & ces diſpoſitions ſont ſi differentes, qu'elles ſe trouvent difficilement dans le même homme.

Sa moderation, ſa docilité, & ſa vivacité doivent avoir commencé dés ſon enfance, il doit avoir une concepion naturellement belle: Y a-t'il de l'apparence que la connoiſſance d'une choſe

choſe puiſſe avoir beaucoup de charme pour nous, ſi la découverte en eſt ſi penible?

Ces qualitez ſeroyent encore inutiles, s'il n'étoit modeſte & facile dans la converſation, s'il n'étoit ferme dans ſes ſentimens, & s'il n'avoit une memoire heureuſe; ſans cette faculté ſi neceſſaire, quelque penchant qu'on eût à la ſcience, on peut dire que l'on ſeroit toûjours ignorant: Mais ce qui perfectionne toutes ces choſes differentes, c'eſt un beau naturel; un temperament difficile & farouche nous donne de méchantes inclinations, & rien peut-il nous éloigner davantage de la verité, qui eſt le but du Philoſophe, que le déreglement de l'eſprit, & de mœurs? Tout ce raiſonnement, qui eſt de Platon, fait aſſez connoître? que la premiere partie de cette Maxime eſt avancée avec juſtice: Reflechiſſons ſur la ſeconde.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

II. Re-

II. Reflexion.

LE ne me paroît pas si vraye-ſemblable, quoique neanmoins les Grecs fuſſent comme en poſſeſſion de toutes ſortes de ſciences, & qu'ainſi leur vanité fût excuſable de ne vouloir pas, que le Sage nâquit autre part que chez eux

A P. Dio. La. l. 6.

Juſtin n'eſtoit pas ſi préoccupé en faveur de Grecs ; c'eſt une choſe, dit-il, tout à fait ſurprenante, que la nature donne aux Scites, ce que cette nation n'a pû trouver dans les preceptes de ſes Philoſophes, & dans le grand nombre de Sages qu'elle a eûs, & qu'enfin les mœurs des Grecs cultivez par la ſcience ſoient neanmoins beaucoup inferieurs à ceux de ces peuples barbares, tant il eſt vray que l'ignorance du crime a plus ſervy aux uns, que la connoiſſance de la vertu n'a profité aux autres.

L. 2. c. 2.

C'eſt à ce ſujet que Thales remercioit la fortune, non ſeulement de

de ce qu'il étoit né parmy les animaux raiſonnables, mais encore de ce qu'il étoit homme, & qu'il luy étoit d'ailleurs infiniment redevable de ce qu'elle avoit voulu que la Grece fuſt ſa patrie.

Il y a, ſelon Epicure, au raport de Seneque, trois ſortes de Sages; ceux du premier rang, comme nôtre Philoſophe, par l'excellence de leurs diſpoſitions ſe ſont ouverts le chemin de la ſageſſe. Les ſeconds n'ayant point les qualitez qui donnent cette élevation, n'ont pû rien faire par leurs propres forces; il leur a falu, comme à Metrodore, un guide; mais ils ont parfaitement bien ſuivi la route qui leur a été tracée. Les derniers, ainſi qu'Hermacus, ſont d'un autre genre; ils ont eû beſoin que quelqu'un non ſeulement les aidât, mais qu'il tint toûjours la main à tous leurs mouvemens, & qu'il violentât même leur eſprit & leur temperament. Ep. 52.

Seneque donnant ſon jugement ſur ces deux eſpeces de Sages, dit, ſelon Epicure, que Metrodore eſt beaucoup plus heureux de n'avoir rien

rien trouvé en luy qui s'opposât à son dessein; mais qu'Hermacus doit être plus satisfait de ses efforts, puisque n'ayant point naturellement tout ce que demande cet étude si necessaire, il a sçû vaincre ses mauvaises dispositions, pour y faire succeder d'excellentes qualitez, par le secours desquelles il a comme forcé la Sagesse de le recevoir au nombre de ses sectateurs.

Il est donc certain, que dans quelque Païs que ce soit, il y peut naître un sujet avec les dispositions que demande Platon; & selon l'opinion d'Epicure, les atômes se peuvent donner des mouvemens, concourir, s'agiter, & enfin prendre des situations semblables à celles qu'ont eû les principes de tous les Sages de la Grece; mais aussi de ceux qui se sont élevez d'eux-mêmes à la sagesse.

Il n'y a point de peuples si barbares, qui n'ayent eû quelque homme extraordinaire, & qui n'en montrent encore quelques monumens; & quoyque le fameux Confusçius n'eût peut-être jamais oüy parler

des

des Grecs, & qu'il n'eût point eu le secours de leurs connoissances, il n'a pas laissé d'estre le Socrate de la Chine, où sa memoire est dans une telle veneration, qu'on luy a dressé des Temples, que les Tartares, usurpateurs de ce vaste Empire, ont conservez jusqu'à present; & comme Epicure a été de la premiere classe, il est certain que dans quelque climat qu'il fust né, ses dispositions naturelles luy auroient donné, sans aucun secours, le degré de perfection, où il s'est élevé.

III. Reflexion.

SI j'osois ajoûter quelque chose à la Maxime de cet illustre Grec, il me semble qu'outre le temperament & le climat, l'usage du temps y seroit encore necessaire.

Les Sages des Philosophes ont fait autrefois des actions, qui ont été l'admiration des hommes, & qui passeroient à present pour des temeritez, ou des folies.

Si le Sage des Stoïciens se presentoit à nous sous des lambeaux, abatu

de la faim, & ſoûtenant dans nos places publiques qu'il a l'abondance des richeſſes, & les charmes de la beauté, & qu'il eſt né pour commander, ne ſeroit-il pas moqué de tout le monde ? & bien loin qu'il fuſt regardé comme un de ces Sages de l'antiquité, il paſſeroit pour un veritable fol de nôtre temps.

V. Maxime.

LE Sage conſerve l'état bien heureux de ſa tranquilité, elle n'eſt point troublée par les cris, ny par les plaintes qu'il donne quelquefois à la douleur.

Reflexion.

LA Sageſſe n'eſt que la connoiſſance des choſes, & cette connoiſſance n'eſt que l'effet de la ſpeculation & de la reflexion ; mais nôtre penetration ſeroit inutile, ſi l'on n'avoit pas trouvé l'art heureux de reduire en pratique nos Meditations ; de ſorte que le Sage

ge ayant découvert les ſecrets que la Nature renferme, & ayant donné l'eſſort à ſon eſprit, pour ne rien ignorer, a vû la cauſe de tous les malheurs des hommes; il y a cherché du remede & il l'a rencontré dans la fermeté qu'il s'eſt acquiſe.

De maniere que ſes reſolutions étant inébranlables, par le ſecours de ſon raiſonnement, il n'a que de l'indolence pour tous les plaiſirs de la vie; de même qu'il ne craint point ſes chagrins, parce qu'il ne s'eſt attaché qu'à donner à ſon eſprit une tranquilité, qui fiſt ſon bonheur.

Ainſi étant armé contre tout ce qu'il luy peut arriver de plus cruel, il n'eſt jamais ſurpris; & ſi la douleur le force de s'exprimer, l'eſprit qui eſt déja prévenu, n'en reſſent point l'atteinte. Anaxarque qu'on briſoit dans un mortier avec des marteaux de fer, diſoit aux bourreaux, courage, vous briſez la priſon de mon ame. Dio. L. v. m.

Le Sage d'Epicure n'eſt point inſenſible aux tourmens, mais il

les ſouffre ſans foibleſſe ; C'eſt donc injuſtement que Ciceron, Seneque, & pluſieurs autres ont avancé dans leurs écrits, que nôtre Philoſophe ſe vantoit, qu'étant enfermé dans le Taureau de Phalaris, il s'écriroit parmy l'âpreté du feu, cela ne me regarde point, je ne ſens que du plaiſir. Comme ils étoient des fameux Stoïciens, & qu'ils avoient interieurement pour Epicure, une eſtime qu'ils n'oſoient découvrir, ils ont fait tous leurs efforts pour faire voir que ces deux Sectes, par des raiſonnemens differens, alloient au même but.

Quelle apparence y a-t'il qu'Epicure, qui avançoit que les ſens ne ſe pouvoient tromper, pût inſinuer qu'un des ſiens luy repreſentât avec plaiſir une choſe qui en effet étoit pleine de douleur ? & n'auroit-il pas été ridicule de voir un homme parmy les pleurs & les gemiſſemens, ſoûtenir qu'il ne ſentoit que du plaiſir, & démentir, ce qu'il croyoit être infaillible ?

Il a toujours enſeigné que la douleur étoit douleur, & que le Sage ne pouvoit point s'oppoſer à ſes effets ; mais que s'étoit aſſez qu'il ſuportât ſans impatience des tourmens qui auroient fait ceſſer ſa tranquilité ſans cet effort de l'eſprit.

Quand il a dit, parlant du Taureau de Phalaris, cela ne me concerne point, c'eſt à dire qu'il a ſçu vaincre par la force de ſon raiſonnement ce qui fait le deſeſpoir de la pluſpart des hommes, & que cette indifference n'apartient qu'au Sage.

Il n'a donc jamais dû dire dans le feu, je ſens du plaiſir, puiſque luy-même dans une Epître qu'il écrivit peu d'heures avant ſa mort, fait un ſincere aveu des maux cruels dont il eſt tourmenté, & que neanmoins ce même jour, où ſa maladie ſemble réunir toute ſa fureur, eſt le dernier & le plus heureux de ſa vie, il trouve le bonheur dans les reflexions qu'il fait ſur toutes ſes belles découvertes; il étoit charmé de leur Apud Dio. La. 6. 10.

ſouvenir, cette penſée le mettoit au deſſus de la douleur, dont il prévoyoit la fin, par celle de ſa vie, & il s'en faiſoit le ſujet d'une double felicité.

VI. Maxime.

LE ſeul Sage eſt capable d'une parfaite amitié, la preſence de ſes amis ne l'augmente point, leur abſence ne la peut diminuer, il la ſçait conſerver juſqu'aprés leur mort.

Reflexion.

RIEN n'eſt plus general que les termes d'amy & d'amitié, les ſiecles paſſez ont tranſmis juſqu'à nous des exemples fameux de leurs prodigieux effets; mais il y a long-tems que ces beaux mouvemens ont ceſſé, & l'ont peut dire qu'à preſent l'amitié n'eſt qu'une viſion, qui ſe diſſipe à la premiere diſgrace; auſſi nôtre Philoſophe ſoûtient, qu'il faut eſtre ſage pour s'aquiter des

des devoirs de l'amitié, parce que les mêmes choſes qui forment le Philoſophe, doivent former le parfait amy.

Ils doivent avoir également la moderation & la docilité, c'eſt le lien du commerce de l'eſprit; c'eſt un charmant moyen pour ſe communiquer reciproquement toutes ſes penſées, & c'eſt ce qui fait recevoir, ſans chagrin, les conſeils qu'on ſe donne.

Il faut que l'amy ſçache diſcerner les faux biens d'avec les veritables, & qu'il reçoive les diſpoſitions neceſſaires à cette aimable ſimpatie, qui s'appelle amitié; ſa converſation doit eſtre aiſée, ſes manieres ſans orgueil; ſes ſentimens ſans incertitude, & ſa memoire ſans défaut, afin d'y graver les obligations dont l'amitié nous lie, mais que ſur tout la ſincerité ſoit la baze de toutes les qualitez.

La Maxime de nôtre Philoſophe n'a donc rien de trop preſompteux, il n'y a que le Sage qui puiſſe avoir les veritables ſentiment d'amitié; il eſt toujours égal dans ce qu'il a promis

mis ; il ne faut point que la preſence de ſon amy réveille ſon devoir; l'abſence n'eſt point capable de le luy faire oublier, il ſe conſerve même aprés la mort, & ſon amy qui n'eſt plus, revit dans ſa memoire.

On ne voit plus à preſent que des manieres d'amis qui reglent leur amitié, ſelon leur intereſt ou leur commodité : comme ils ont été déguiſez dans leur promeſſe, c'eſt auſſi ſans peine qu'ils manquent à la fidelité ?

Triſte effet de la corruption je ne veux pas que l'on faſſe comme Caton, dont l'amitié pour Hortentius fut ſi extraordinaire, que le voyant amoureux de ſa propre femme, il la luy donna en mariage, pour ſatisfaire à ſa paſſion.

Je ne pretends pas non plus, qu'il y ait des Pilades, ny des Oreſtes, qui veulent mourir l'un pour l'autre ; cette heroïque abdication de ſoy-même eſt trop au deſſus de l'uſage du temps, mais je voudrois que ne pouvant faire pour ſon amy les choſes qui paroiſſent impoſſibles, on ſe donnât du moins quelque peine

de

de s'aquiter de celles qui ne demandent rien d'extraordinaire & qu'on pratquât ſur l'amitié les conſeils de Demetrius Phalerien; il faut, diſoit ce Philoſophe, voir ſes amis dans la proſperité, lors qu'ils nous en prient, mais quand la fortune leur eſt contraire, & qu'ils ſont dans l'adverſité, il faut y courir ſans attendre qu'on ſoit appellé.

Dio: La. l. 6.

VII. Maxime.

LE Sage ne doit rien avoir de particulier avec une femme, dont le commerce luy eſt défendu par les Loix.

Reflexion.

COMME la Loy eſt l'ame de l'Etat, & que la prudence eſt le mobile de toutes les penſées, & de toutes les actions du Sage, Epicure veut que ſa conduite faſſe voir, qu'il accorde aux loix ce qui n'eſt que l'effet de cette même prudence; auſſi ayant traité auparavant, quel doit eſtre le caractere du parfait amy, il pretend faire voir icy, que l'établiſſement des loix dans un Etat n'a pour but que la felicité de ſes Citoyens, & ce bonheur dépend entierement de l'union qui regne parmy eux.

Eſt-il rien qui la puiſſe troubler plus fortement que l'adultere? c'eſt

c'eſt rechercher un bien qui ne nous apartient pas, c'eſt violer les droits de la ſocieté civile, c'eſt outrager l'honneur pour la défenſe du quel on a ſacrifié quelque fois juſqu'à ſa propre vie, rien n'aproche de ce crime, il eſt d'autant plus cruel qu'il nous fait trouver les plaiſirs dans les malheurs d'autruy ; mais nôtre Religion, dont les Commandemens tendent toujours à nous perfectionner, non ſeulement défend l'adultere, mais défend auſſi d'avoir aucun commerce avec les femmes, il n'y a que le mariage qui puiſſe ſans crime nous unir avec elles, hors de ce ſaint engagement tout eſt criminel, & le deſir même nous rend deſagreables à Dieu.

VIII. Maxime.

LE Sage doit châtier ſes domeſtiques avec cette conſideration neanmoins, qu'il doit pardonner à ceux qui par leurs ſoins & par leur bon naturel meritent quelque diſtinction.

Reflexion.

Epicure permet au Sage le châtiment des domeſtiques, parce qu'il les corrige ſans colere, & ſans aucune alteration de l'habitude tranquille qu'il s'eſt formée, il le regarde comme une choſe utile, neceſſaire & juſte? les domeſtiques étoient des eſclaves, il les faloit punir par raiſon & par politique; l'une s'oppoſoit à de plus grands excés, ou leur faiſoit prendre des habitudes au deſſus de leur condition; & l'autre arrêtoit la licence, qui par l'impunité auroit pû eſtre funeſte au public.

Mais ce qu'a joûte nôtre Philoſophe eſt une marque de ſa bonté naturelle; ce même eſclave qu'il veut qu'on châtie ne laiſſe pas d'attirer ſa reflexion; comme il eſt homme auſſi bien que luy, & qu'il n'eſt malheureux que par la bizarrerie de la fortune, il veut qu'on adouciſſe ſa condition malheureuſe, & que par une indulgence raiſonnable, on luy accorde quel-

quelque choſe en faveur de ſes mœurs & de ſon eſprit ; ſes preceptes ne furent point ſimplement des idées, puiſqu'il affranchit Mus par ſon teſtament, à cauſe qu'il s'étoit adonné à l'étude de la Philoſophie.

En effet, peut-on voir rien de plus inhumain qu'un maître, que la fureur ou le caprice font devenir le tyran de ceux qui le ſervent : Seneque ſe moque de ces ſuperbes delicateſſes qu'avoient ceux de ſon tems, de ne vouloir pas manger, ny même parler avec leurs eſclaves ; ce qu'il conſeilloit de faire aux perſonnes bien ſenſées & raiſonnables, parce que ces malheureux, dit ce Philoſophe, ſe faiſoient un plaiſir de reconnoître ces marques de bonté par la perte de leur vie, & que s'ils avoient la liberté de parler, ils avoient auſſi la force de ſe taire parmy les tourmens, & de ne rien reveler qui fuſt au deſavantage de leur maître. Ep. 47.

C'eſt ce bon traitement qui

rendit Cateimus Philotinus capable d'une telle amitié pour ſon maître, qu'en ayant été affranchy, il preſera la mort à toutes les richeſſes qu'il luy avoit données par ſon teſtament. Les hommes courent à la poſſeſſion du bien parmy les perils, Cateimus les mépriſa, & n'eut point d'autre empreſſement, que celuy de laiſſer à la poſterité la memoire de l'amour qu'il avoit pour ſon maître. Ce beau mouvement fut ſi extraordinare en luy, qu'il ſe jetta dans le bucher où l'on brûloit le corps de celuy qui luy avoit donné la liberté.

IIX. Maxime.

LE Sage ne doit point ſe laiſſer ſurprendre aux charmes de l'amour, il n'eſt point envoyé du Ciel; ſes plaiſirs ne ſont d'aucune utilité, & ſi l'on s'y attache, c'eſt eſtre heureux de n'y pas trouver du danger.

Reflexion.

Epicure qui regarde l'affiete tranquile de l'eſprit comme le centre de la felicité de cette vie, défend à ſon Sage de recevoir les moindres traces de cette paſſion : en effet, c'eſt un obſtacle aux laborieuſes penetrations, qu'il faut faire pour parvenir à ce precieux calme, parce que l'amour trouve ſes delices dans le repos, que l'oiſiveté, qui luy a donné ſa naiſſance, luy paroît aimable, & que le travail eſt au deſſus de ſa molleſſe?

Que ces Philoſophes ſont déraiſonnables, lorſqu'ils nous ont voulu perſuader que l'origine de l'amour étoit dans Les Cieux, puiſqu'il n'eſt rien autre choſe que les diſpoſitions du temperament réveillées & excitées par la force des ſimulacres: Examinez les plaiſirs qu'il vous inſpire, & les inquietudes qu'il vous donne, vous verrez que c'eſt un Prothée qui n'eſt jamais dans la même ſituation.

S'il

S'il vous plaiſt, & s'il vous flate, ce n'eſt que pour quelques inſtants, & pour mieux établir ſes uſurpations: A peine vous a-t'il ſeduit par les premices de ſes douceurs, qu'il change incontinent ce repos qui charmoit vôtre foibleſſe en de cruelles peines, qu'il fait ſentir tout ce que ſes agitations & ſes tranſports ont de plus rigoureux: Auſſi nôtre Philoſophe pretend que l'exercice de cette paſſion n'eſt d'aucune utilité, qu'au contraire il eſt dangereux; elle ne connoît point la mediocrité, l'excés eſt de ſon caractere, parce qu'elle y croit trouver quelque ſoulagement? Mais, comme dit Lucrece, c'eſt en vain, elle ne peut jamais eſtre ſatisfaite.

L. 4.

On dit que Selemnus eut tant de paſſion pour la Nimphe Argyre, qu'il en mourut, & que Venus, par compaſſion, le changea en une fontaine, qui avoit la proprieté d'effacer du cœur de ceux qui s'y lavoient juſqu'aux moindres traces de la paſſion qui les tourmentoit. Si cela eſt vray, dit Pauſanias, cette eau eſt plus precieuſe que l'or; & pour moy j'a-

Cœ Ro. l. 16. c. 25.

j'avouë qu'elle feroit plus d'effet que la Philoſophie, dont les conſeils ſont quelquefois impuiſſans contre l'amour.

Eſt-il poſſible que les Stoïciens, aprés avoir ſoûtenu par la bouche de Seneque, que la ſageſſe de Caton n'avoit point receu d'atteinte par l'excés du vin, & avoir aſſuré que leur Sage pouvoit aimer ſans faire tort à la ſeverité de ſa profeſſion, ait pû ſeduire la poſterité au deſavantage d'Epicure? Ces faux ſectateurs de la vertu peuvent ils perſuader qu'on ſoit ſage parmy les tranſports de l'amour, qui eſt l'écueil de la tranquilité, de la fermeté, & du bon-heur?

Où eſt la ſageſſe, lorſque l'on eſt accablé par les triſtes vapeurs de la jalouſie, par les tranſports d'une flâme mépriſiée, & par les cruels ſouvenirs de l'infidelité? Où eſt la ſageſſe, quand on eſt dans l'eſclavage, & qu'on ſouffre avec baſſeſſe les indignitez d'une beauté perfide, ou imperieuſe? Où eſt enfin la ſageſſe, lorſque l'on ſe ſert de toute la de-

licateſſe

licateſſe de ſon eſprit pour augmenter ſes peines, qu'on fait un ſacrifice de ſa raiſon & de ſon bon ſens, au caprice d'une extravagante, & que s'imaginant eſtre un ſage Stoïcien, on eſt réellement le plus fol de tous les hommes ?

X. Maxime.

LE Sage doit mépriſer les ſoins de ſa ſepulture.

Reflexion.

CEs ſoins ſuperflus qu'on a pendant la vie de ſa ſepulture ne partent que de l'orgueil de l'amour propre, on pretend revivre aprés la mort, & on s'inquiete du lieu qui ſera le depoſitaire de ſon cadavre ; on ſe flatte de l'immortalité par ces marques exterieures, & bien loin de travailler dans ce monde à s'acquerir une belle reputation, on ſe repaît l'imagination des titres faſtueux qui rempliront un Epitaphe.

C'eſt

C'eſt une folle preſomption que le Sage doit éviter ; quand une fois la mort a fait la diſſolution des parties qui nous compoſent, il faut ſi peu d'eſpace pour les contenir, qu'il eſt ridicule de s'en embaraſſer. La terre d'où nous ſortons eſt toujours fidelle à nous reprendre, & dans quelque matiere precieuſe qu'on enferme nos dépoüilles, la pouriture les rend toujours à cette mere commune ; & le tems, qui eſt le grand écueil de la nature, abat & triomphe du tombeau, fut-il même de diamant, ou de bronze.

Auſſi Socratte, avant que de mourir, étant interrogé de quelle maniere il vouloit eſtre enſevely, répondit conformement aux ſentimens d'Epicure, & ce Philoſophe qui avoit remply toute la Grece de ſa ſageſſe, & dont la memoire ne devoit jamais perir, ſe ſatisfiſt de cette immortalité, & laiſſa à ſes amis le choix de ſa ſepulture, ſelon qu'il leur ſeroit plus facile & plus commode. Diogenes défendit qu'on le miſt Dio. l. 6.

en

en terre; & comme on luy eût demandé s'il vouloit estre la proye des oiseaux, & des bêtes; non, leur répondit-il, en se mocquant, mettez un bâton auprés de moy, afin que je les chasse.

C'estoit la coûtume chez les Iust. l. 41. 6. 3. Partes d'exposer les corps morts sur la terre, afin que les oiseaux & les bêtes s'en étant repus jusqu'aux os, ils les rendissent en suite à la terre. Aristide ne fut point inquiet de mourir sans laisser de quoy faire ses funerailles, & il luy fut beaucoup plus avantageux qu'elles fussent faites aux dépens du public, sa valeur, sa justice, & sa sagesse qui ont fait Pl. in vi. dire à Platon, qu'il estoit le seul entre les hommes qui fust digne d'admiration, luy furent un monument eternel: & le mary d'Artemise a plus été connu par l'amour que cette Princesse luy porta, que par le superbe Mosollée qu'elle fit dresser à sa memoire.

Iust. l. 3. c. 5. Il y a eû neanmoins des peuples qui se sont plus inquietez de la sepulture que de la vie. Ceux de

de Sparte, à la veille du combat, s'attacherent au bras droit des marques, où ils graverent leur nom, & celuy de leur pere, afin que s'ils periſſoient tous par un ſort contraire, & que leurs corps devinſſent méconnoiſſables avec le temps, chacun d'eux pût eſtre mis dans le tombeau de ſes Anceſtres: Et entre les cruautez que Philippe Roy de Macedoine fit aux Thebains, apés la victoire qu'il remporta contre la Grece, on remarque celle qu'il eût de vendre aux parens le droit d'enſevelir leurs proches.

XI Maxime.

LE Sage, pour l'explication de ſes découvertes, ne parlera point en Orateur.

Reflexion.

LA Philoſophie eſt la recherche de la verité, toutes ſes ſpeculations tendent à cette heureuſe découverte, & l'eſprit doit eſtre dans une action continuelle pour y parvenir; le grand ſecret c'eſt de ſçavoir joüir du tems, dont la courſe irrevocable montre combien les momens en ſont precieux; n'eſt-ce pas le perdre entierement dans l'invention de ces expreſſions, qui flatent l'oreille, & ne rempliſſent jamais l'eſprit.

C'eſt une choſe indigne du Sage de ſe faire une ſcience des paroles, & de ſe ſervir du tour d'une periode pour inſinuer la verité; c'eſt la rendre douteuſe, c'eſt profaner ſa ſimplici-

plicité ; c'eſt faire un mélange criminel des choſes réelles avec celles qui ne partent que de l'imagination. Le Philoſophe ne doit point ſuivre les manieres de l'Orateur, dont la profeſſion, ſelon Platon, eſt de perſuader ce qu'il luy plaiſt, par des expreſſions qui n'ont rien de ſolide, & d'enchanter, pour ainſi dire, ſes auditeurs en faveur de la fable, & de la fauſſeté ; c'eſt un art qui fait gloire de ſeduire, & qui n'a point pour but la matiere, mais la maniere & la forme du diſcours.

Le Sage, au contraire, n'avance rien qui ne ſoit conforme à ſes ſpeculations ; il n'a point d'autre fin que l'inſtruction, & il ſoumet ſes paroles à la force de ſes penſées. Epicure veut donc que les figures de la Rhetorique ſoient inutiles à l'explication des preceptes de la ſageſſe, qu'elle ſoit enſeignée ſans affectation, & qu'il vaut mieux s'étendre, que de faire des apoſtrophes, des antitheſes, & de ſe ſervir de l'adreſſe qu'enſeigne l'art de parler : jamais le diſcours n'eſt trop long, quand il parle de la nature des choſes avec

des

des termes intelligibles & naturels. C'eſt le ſentiment d'un ancien.

XII. Maxime.

IL ne ſe marira jamais, & l'amour de ſe voir renaître dans ſa poſterité ne l'occupera point : il arrive pourtant de certaines choſes dans la vie qui peuvent obliger le Sage à cet engagement, & luy faire ſouhaiter des enfans.

Reflexion.

PLaton dans ſa Republique veut que les femmes ſoient communes; il étoit apparament préoccupé ſur l'inconſtance de leur ſexe, auſſi bien que ſur la difficulté qu'il y a d'arreſter le torrent de leurs paſſions ; de ſorte que trouvant cet employ au deſſus des forces d'un ſeul homme, il les vouloit comme aſſujettir à pluſieurs.

Il y avoit de la politique, c'étoit couper la racine à beaucoup de maux, & faire ceſſer les troubles cruels

cruels que l'honneur excite, quand il eſt outragé par leur déreglement: Epicure, ſans entrer dans le détail, qui rend redoutables ces ſortes de chagrin, ne veut pas que ſon Sage s'y laiſſe engager.

En effet, une femme, des enfans, & les ſoins differens de toutes ces choſes, nous éloignent de la tranquilité, & nous rejettent dans l'orage du monde: Ce n'eſt pas que le mariage ne ſoit excellent de ſoy, puiſqu'il eſt établi par la Religion & par la Loy, & qu'il fait la durée de la ſocieté civile; mais les ſuittes alterent la douceur de ſon état: C'eſt ce qui a fait dire à un Ancien, que les deux plus heureux jours de cette union, étoient celuy des premiers plaiſirs, & celuy d'où la mort en délivroit.

Noſtre Philoſophe, qui ſe regle ſur la prudence, n'eſt pas ſi rigoureux qu'il ne donne quelque exception à cette dure loy. Il permet donc l'himen ſelon la neceſſité ou l'utilité de l'occaſion; c'eſt une indulgence pleine de juſtice; car quoy que cet engagement ne puiſſe eſtre envi-

ſagé qu'avec frayeur, neanmoins il y a de certaines conjonctures qui peuvent y obliger; & quoyque l'on reconnoiſſe que c'eſt choquer les conſeils d'une ſageſſe ſevere; on eſt diſculpé, parce que l'on prévoit que les chagrins de ce lien indiſſoluble ſeront adoucis par les biens de la fortune; mais un mariage qui ſe fait ſans ces conſiderations importantes, ne peut jamais avoir que des ſuites fâcheuſes. L'Hiſtoire nous en fait voir de funeſtes, elle nous en montre auſſi d'illuſtres. Le mariage eſt heureux quand on trouve une femme ſenſible à la belle gloire, comme étoit Caritho, femme de l'Empereur Jovinian; le triomphe de ſon mary fut la cauſe innocente de ſa mort; cette genereuſe Princeſſe ne pût reſiſter à la joye exceſſive que luy donna ſa victoire.

Pl. in tr. de amore.

L'Hiſtoire d'Allemagne nous propoſe dans une ſeule Ville autant d'Heroïnes qu'il y eut de femmes: Vueinſberg ayant été aſſiegé & pris par Conrard III. tout devoit eſtre ſacrifié à la fureur des vainqueurs; les femmes ſeules ayant eu la liberté d'évi-

d'éviter la mort par leur ſortie, demanderent qu'il leur fuſt permis d'emporter ce qu'elles voudroient, il leur fut accordé: L'amour qui n'inſpire que de la moleſſe, leur donna de la force, elles chargerent ſur leurs épaules leurs maris, & prirent leurs enfans à la main. Cette action, que l'Empereur n'attendoit pas, deſarma ſa colere, les hommes ceſſerent d'eſtre criminels, parce que leurs femmes furent vertueuſes.

XIII. Maxime.

L'Excez du vin eſt défendu au Sage : Il ne doit jamais paſſer la nuit dans la débauche, ny dans les feſtins.

Reflexion.

LEs Stoiciens, quoyque perſuadez interieurement de la foibleſſe de l'homme, qui ne peut jamais atteindre à ce degré ſublime de perfection, où ils pretendoient élever leur Sage, ont fait tous leurs efforts pour ſoûtenir cette idole de leur vanité.

Ils ont voulu montrer par des faux raiſonnemens, qu'il étoit infaillible, quoy qu'il fuſt adonné a toutes les infirmitez du reſte des hommes; ils ont voulu inſinuer que cet ouvrage de leur orgueil pouvoit s'attacher aux plaiſirs de l'amour, & boire avec emportement, ſans que ſa ſageſſe en reçut aucune tache.

Sene-

Seneque reprend Zenon, de ce qu'il pretendoit disculper son Sage de l'yvrognerie, parce qu'étant le depositaire des choses les plus secrettes, un homme de cette maniere, quoyque surpris par les vapeurs du vin, ne pouvoit jamais passer pour une personne yvre. C'est en vain, luy dit ce Philosophe, que vous voulez prouver que le Sage parmy les fumées du vin puisse conserver une égalité d'esprit; il faudroit donc inferer qu'ayant pris du poison, il seroit hors des atteintes de la mort, & qu'étant dans les bras du sommeil il ne dormiroit point. Pouvez-vous disconvenir, ajoûte-t'il, en regardant sa démarche chancelante, & les bayguéemens de sa langue, qu'il ne soit pas selon vôtre raisonnement soul & yvre tout à la fois? Ep. 83.

Est-il possible que l'impudence des Stoïciens n'ait point été découverte, & qu'ils ayent pû réussir dans les impostures qu'ils ont semé au desavantage d'Epicure, dont la vertu brille dans ses actions comme dans ses écrits? Ces faux sectateurs

de la ſageſſe ont eſtimé la poſterité bien credule, puiſqu'ils ont parlé avec ſi peu de précaution. Le même Seneque appelle Zenon le chef d'une Secte intrepide & ſainte ; & en ſuite il le reprend de ſoûtenir captieuſement que l'yvrogneriе n'altere point la ſageſſe : en cela fort éloigné d'Epicure, qui ne veut point qu'on s'abandonne à cet excés ; il a ſeulement permis ces ſortes de repas dont il parle dans ſon teſtament, où il marque qu'il en fait en memoire de ſon pere & de ſes freres, & ordonne qu'on celebre la ſienne de la même ſorte, parce que l'eſprit y eſt beaucoup plus nourry que le corps ; c'eſt le temps de ſes agreables épanchemens, où l'ame communique ſes mouvemens : c'eſt le lien d'un ſçavant commerce, on y parle avec douceur & ſans opiniâtreté de la nature, on y cherche ſes ſecrets les plus cachez, & l'on y travaille pour la conduite des mœurs, Puiſque, comme dit Horace, on y agite la queſtion du ſouverain bien de la vie, qu'on examine ſi les richeſſes ou les honneurs peuvent mener l'homme

à cette

à cette felicité, ou si la vertu n'est pas le degré sublime de cet état bienheureux.

XIV. Maxime.

IL ne se chargera point de l'administration de la Republique.

Reflexion.

C'Est estre affranchy de toutes les passions, & recevoir une preuve veritable de sa tranquilité, que de regarder les dignitez sans les souhaiter.

L'ambitieux cherche leur possession pour nater sa vanité, le vindicatif pour assouvir sa vangeance, le colere pour exercer avec impunité la ferocité de son naturel, & celuy que l'amour aveugle pour mettre sur le trône l'objet de sa passion.

Qu'il est beau d'estre assez maître de soy-même pour voir d'un œil indifferent ces honneurs infortunez? qu'il est charmant, comme dit le fameux Lucrece, d'estre à l'abry L. 2.

des inquietudes, qu'essuyent ceux qui aspirent à s'élever au dessus des autres, de joüir des plaisirs interieurs que donne le commerce des Sages, & de faire par soy-même sa propre felicité.

Ce genereux mépris pour l'administration de la Republique, ou pour parvenir à la suprême authorité, est encore un coup une marque assurée qu'on est dépoüillé de tout ce qui fait la foiblesse de l'homme.

Que cette Maxime est pleine de prudence, & que la conduite d'un Etat est un dangereux écueil au Sage; il est non seulement occupé à conserver le calme de l'esprit, mais, il faut aussi qu'il travaille au repos des autres; il se sert de tout ce que la prudence & la politique ont de plus excellent; & cependant si la fortune, qui est la maîtresse de tous les évenemens, s'oppose à ses glorieuses entrepriſes, on le rend comptable de toutes les injustices qu'elle fait.

Alcibiade ne fut pas plûtôt abandonné de cette bisarre, que ces Citoyens ne pouvant luy imputer le mau-

mauvais succés de la guerre, le calomnierent du crime d'impieté, & armerent contre luy la Religion & les Dieux : il fut contraint de prendre la fuite pour éviter leur fureur ; mais comme s'il eût été plus illustre dans l'adversité, il fit tant de belles actions, qu'il força les Atheniens de le rappeller : Ils allerent le recevoir avec les mêmes Dieux dont on luy avoit voulu attirer les foudres, ils oublierent les pertes qu'ils avoient faites dans la Sicile, aussi bien que celles de leurs flottes ; & aprés l'avoir honoré de magnifiques presens, ils changerent leurs injures en des applaudissemens publics, leurs imprécations en de continuelles prieres pour sa prosperité.

Jamais ce Capitaine ne fut mediocrement heureux, jamais aussi la fortune ne le persecuta qu'avec excés, & si elle l'éleva pour lors au plus haut comble de la gloire, ce fut pour le traiter dans la suite avec plus d'inhumanité ; il encourut tout de nouveau la haine des Atheniens ; mais sa valeur pa-

rut encore si redoutable dans cette seconde disgrace, que ses ennemis qui le poursuivoient par ordre de ceux qui avoient usurpé le gouvernement, n'ayant osé l'attaquer à force ouverte, mirent le feu dans la maison où il étoit, & le brûlerent tout vif dans son lit.

Ainsi le Sage ne doit pas hazarder sa tranquilité par une élevation qui la peut alterer, & dont il achepte l'éclat fastueux par des chagrins eternels: Il doit encore moins rechercher auprés du Prince cet illustre, mais dangereux ministere, sur lequel roule toute l'œconomie de l'Etat. Ce poste n'est guere moins proche du naufrage que le premier; il est dans une situation cruelle, puisqu'il a le Prince & le peuple pour censurer ses actions, & qu'il est tres-difficile de tenir un juste milieu entre ces deux extrêmes.

L'obeïssance aveugle qu'il a pour l'un, le fait souvent haïr de l'autre; s'il veut contenter le sujet, l'envie ne manque pas de le montrer au Prince comme un am-

ambitieux qui cache ſes deſſeins, ſous le pretexte d'une bonté apparente ; mais cette Maxime ne combat que l'ambition des ſujets, ſans pretendre s'oppoſer au choix du Souverain.

XV. MAXIME.

IL ne vivra point à la façon des Cyniques.

REFLEXION.

QUoyque, ſelon noſtre Philoſophe, la nature ſoit le veritable guide d'une conduite heureuſe, il veut toutefois qu'elle ſoit conciliée avec les loix, & avec cette bien-ſeance qui doit eſtre obſervée dans la ſocieté civile ; auſſi blâme t'il la maniere des Cyniques, qui par leur impudence ſe diſtinguoient du reſte des hommes, qui faiſoient conſiſter le bonheur de la vie à imiter tout ce que faiſoient les bru-

On ſçait que Crates & Diogene le Cynique, ont comme profeſſé l'effronterie dans des places publiques, & qu'ils y ont fait des actions qui ne doivent avoir que la nuit & les tenebres pour témoins. Voilà juſqu'où ils ont porté le faux principe, de n'avoir que la ſeule nature pour guide de leur conduite.

XVI. Maxime.

IL ne mendiera point pour ſubſiſter; s'il en a beſoin, il pourra enſeigner la Philoſophie pour acquerir du bien.

Reflexion.

LA pauvreté, ſelon Horace, nous rend ridicules, & quoy qu'Epicure veüille que ſon Sage ſoit au deſſus des affronts des hommes, il luy défend neanmoins de faire naître du mépris pour ſa profeſſion.

La Sageſſe, qui ne doit avoir be-

beſoin que de ſes propres avantages, ne doit point eſtre expoſée à ces indignes rebuts qu'apporte la neceſſité; & cette défenſe eſt d'autant plus raiſonnable, qu'il a toujours ſoûtenu qu'il falloit peu de choſe pour la ſubſiſtance de l'homme, & que de cette maniere le Sage ne devoit jomais eſtre reduit à cette extremité, qu'on peut enviſager comme le plus grand des malheurs; mais enfin ſi le neceſſaire luy manque, & que la fortune, par cet excés de rigueur, veüille détruire le calme dont il doit joüir, il faut pour lors qu'il ſe ſerve de cette habitude intrepide qu'il a contractée, & que pour triompher d'un ſort indigne, il cherche le ſecours dont il a beſoin dans cette même Philoſophie, afin que la nature y trouue pour la ſubſiſtance de la vie, ce que l'eſprit y a rencontré pour ſa tranquilité.

XVII. Maxime.

QUoyqu'il perde la vûë, il ne doit pas moins vivre & estre heureux.

Reflexion.

EPicure qui pretend que son Sage ne doit jamais sortir du centre de la sagesse, que ses reflexions l'ont mis au dessus de tous les malheurs, & que si l'Univers l'accabloit sous ses ruines, il s'en verroit fraper avec intrepidité, ne veut point que rien soit capable de luy faire perdre la severité de sa profession, & que quand même il seroit privé de la vûë, il devroit souffrir cet accident comme une chose naturelle, afin que n'ayant plus les yeux du corps, il speculast avec plus d'application des yeux de l'esprit.

Il faut que le Sage, selon son sentiment, soit heureux au milieu de l'in-

l'infortune, qu'il ſoit tranquile parmy l'horreur du naufrage, qu'il ſoit toujours intrepide, & que reflechiſſant ſans ceſſe ſur ſoy-même, il y trouve la ſource de ſon indolence.

Ainſi la conſtance de Calliſthenes fut admirée de tous les hommes: Alexandre voulut eſtre adoré à la façon des Perſes, ce Philoſophe ſeul s'y oppoſa, & remontra au Prince que cette action regardoit les vaincus, qu'elle étoit indigne des vainqueurs; l'orgueil d'Alexandre s'en irrita, & demanda, pour ſa ſatisfaction, une victime & un exemple tel que ce Capitaine Philoſophe; il luy fit couper les oreilles, le nez, les lévres, défigurer tous les membres, & commanda qu'on l'enfermât avec un chien dans une cage, & fiſt mener en tous lieux ce triſte ſpectacle de ſa rage.

Le ſage Macedonien y demeura auſſi tranquile qu'il étoit autrefois dans ſes profondes ſpeculations, ou parmy les carreſſes de ſon Prince; il parut auſſi magnanime que lors qu'il combattoit pour ce Roy ingrat, & pour

Iuſtin. l. 15. c. 3.

pour achever heureuſement le terme de ſa belle vie, il fit une école du lieu de ſon ſupplice, & enſeigna juſqu'au dernier ſoûpir à Liſimacus les preceptes de la vertu & de la ſageſſe : il ne ſongea point à finir ſes tourmens, il ſe plût au contraire d'éprouver ſa conſtance qui auroit toûjours fait naître de l'admiration, ſi ſon genereux diſciple étonné d'une fermeté ſi heroïque n'eût fait ceſſer ſes maux par le poiſon qu'il luy donna pour une reconnoiſſance de ſes inſtructions.

Le Sage doit eſtre inébranlable à tout, & vivre ſatisfait dans une ſituation qui deſeſpere les ames communes ; & bien loin de vouloir s'affranchir par la mort ; ce qui ſeroit perdre la tranquilité, & ceder à la foibleſſe humaine, il faut qu'il conſerve ſa vie, qu'il joüiſſe de la felicité qu'il s'eſt acquiſe, & qu'il donne par la perte de ſes yeux plus d'effort à la liberté de ſon eſprit.

XVIII. Maxime.

LE Sage peut s'attriſter dans de certaines occaſions.

Reflexion.

CETTE Maxime eſt une preuve certaine de la ſincerité d'Epicure; il veut que ſon Sage accorde à la douleur; & à la triſteſſe les plaintes qu'elle exige : C'eſt pourquoy Seneque, quoyque Stoïcien, blâme cette dureté d'ame, qui veut qu'on ſoit inſenſible, & que rien ne ſoit capable d'y faire naître de tendres mouvemens; il n'y a, dit-il, que le manque d'occaſion qui faſſe ces ſuperbes indifferens : Si la fortune leur avoit fait ſentir ſes coups par la perte de quelque choſe qui leur fût chere & precieuſe, elle leur arracheroit le ſincere aveu de cette verité. Ep. 9.

Le Sage, par cette triſteſſe, ne peut jamais ſortir de l'heureux point

point où il s'eſt fixé. pourvû qu'il conſerve un juſte milieu dans la liberté qu'il a de ſe plaindre.

XIX. Maxime

IL peut eſtre apelé en jugement.

Reflexion.

EN effet, le plus ſage de tous les hommes n'eſt point à l'abry de l'injuſtice & de l'envie, il peut eſtre calomnié ſans qu'il en ſoit émû, parce qu'il eſt perſuadé de ſa probité & la malice dont il ne peut empêcher le cours, n'eſt pas capable de faire ſucceder le trouble à ſa tranquilité; ainſi qu'il ſoit accuſé devant les Juges, qu'il ſoit même convaincu par la violente brigue de ſes ennemis, ſon innocence eſt un bouclier qui ne peut eſtre penetré, & ſa fermeté luy fait regarder avec mépris toutes les coupables précautions qui ont precedé l'oppreſſion qu'on luy fait.

Socra-

Socrate, dont la ſageſſe avoit été publiée par l'Oracle, fut condamné à la mort; le tems fiſt voir l'injuſtice de cet Arreſt; ſes Juges furent punis, la peſte ſembla vanger l'excés de cette cruauté; ſa patrie luy dreſſa des ſtatuës, & adora ſa memoire: Le corps, dit Sophocles, perit; mais la vertu eſt au deſſus de la mort, elle n'a point d'autres bornes que l'immortalité. Sto, S.r.

XX. MA-

XX. Maxime.

Il écrira des Livres pour revivre aprés ſa mort, mais il ne compoſera point de Panegyriques.

Premiere Reflexion.

Les connoiſſances des Sages ſeroient inutiles, s'ils negligeoient de les laiſſer à la poſterité, qui d'ailleurs ne pourroit pas rendre la juſtice qui eſt deuë à leurs ſpeculations, s'ils n'avoient pas tranſmis juſqu'à elle les heureux fruyts de leur travail. Nôtre Philoſophe, à qui Lucrece pretend qu'on eſt beaucoup plus obligé des remedes qu'il a enſeignez contre les malheurs de la vie, que nous ne ſommes redevable à Cerés & à Baccus des inventions qu'ils nous ont données des blez & des vins, veut qu'on faſſe part de ſes penetrations.

Ce ſont les monumens fameux de

de ces eſprits qui ſe ſont élevez par la force de leur genie ; & c'eſt ce qui a excité les Sçavans, qui les ont ſuivis, de pouſſer avec ſuccés ces premieres découvertes.

Epicure ordonne donc que ſon Sage medite dans le cabinet, qu'il y parcoure la valte étenduë de l'immenſité ; & comme la fuite irrevocable du tems nous doit rendre tous ſes inſtans precieux, il l'oblige de travailler avec ſolidité, & luy défend ces ſortes d'ouvrages, dont l'expreſſion, ſans ſubſtance, fait toute la beauté.

Un Philoſophe ne doit point chercher l'immortalité par les applaudiſſemens qu'aporte l'art de bien dire ; il ne doit point, ſelon Seneque, s'étudier à l'invention des mots, il faut qu'il enſeigne à redreſſer les mœurs, & qu'il écrive pour l'eſprit, ſans s'amuſer à flater les oreilles. Ep 100.

II. Reflexion.

Il eſt certain que le Panegyrique eſt un ouvrage delicat; s'il ſe fait pour rendre juſtice à la vertu, ou à la verité, il eſt excellent: quoyque ces choſes ne tirent aucun luſtre des paroles, & qu'elles trouvent leurs eloges dans leurs propres actions; mais on louë la pluſpart du tems pour eſtre loüé, ou pour eſtre recompenſé; on étale des vertus exterieures qui convrent des vices, & l'ame d'un Panegyrique n'eſt quelquefois que le menſonge, ou la flaterie.

Quelle foy peut-on avoir pour celuy qui vend la beauté de ſes expreſſions, qui fait briller par le tour ingenieux d'une periode une action digne de blâme, & qui ſe tourmente pour faire voir le caractere ſervile de ſon eſprit?

L'éloquence eſt dangereuſe; ſi elle eſt ſincere, elle fait des ennemis, & comme elle augmente une matiere illuſtre, elle groſſit de même un ſujet vicieux. Si l'Orateur Roma-

Romain eût été moins éloquent pour attaquer les vices d'Anthoine, le ſpectacle de ſa teſte n'eût pas ſervy à la vangeance de ce fier ennemy.

L'art de parler pouſſe toujours les choſes dans l'excés ; il prêta ſous Tibere ſes plus beaux traits, pour aplaudir à toutes les actions de ce Prince, qui ſe moquoit même de ſes Panegyriſtes : Il ſervit ſous Neron à recommander aux Dieux la groſſeſſe de Popea ; & ce fut cet Art qui fiſt l'apotheoſe de la fille qu'elle avoit euë de cet indigne Empereur.

L'Hiſtoire enfin nous raporte qu'Hegeſias, Philoſophe Cirenaïque, étoit un Orateur ſi perſuaſif ſur les malheurs de la vie, que la plusſpart de ſes auditeurs ſe donnoit la mort ; auſſi le Roy Ptolomée fut obligé de luy défendre de traiter jamais cette matiere. Va. Ma. l. 2. c. 9.

XXI.

XXI. Maxime.

IL doit avoir ſoin de ſa famille, & prévoir l'avenir, ſans avarice, & ſans empreſſement pour les richeſſe.

Reflexion.

LA prudence, ſelon Epicure, eſt quelque choſe de plus excellent que la Philoſophie; c'eſt cette vertu qui dirige les connoiſſances de l'eſprit pour la felicité de la vie; auſſi commande-t'il qu'elle ſoit toujours la regle des penſées & des actions du Sage; & c'eſt par une ſuite neceſſaire de cette même prudence, que n'ayant rien à ſe reprocher ſur le paſſé touchant la conduite de ſa famille, il doit en prendre ſoin pour l'avenir; mais il ne faut pas qu'il ſoit avare, ny qu'il ſe paſſionne pour les richeſſes; il ſçait que la nature luy a donné dans de certaines limites leur uſage, & qu'il

ne

ne les doit acquerir que pour éviter la neceſſité.

Que ce vice eſt different des autres, le diſſolu ne s'épargne point dans un bon repas; celuy qui aime ſatisfait ſa paſſion; mais l'avare eſt d'autant plus malheureux, qu'il n'oſe joüir de ſes richeſſes: Enfin l'avarice bannit toutes les actions qui ſont juſtes, pour ne ſuivre qu'un penchant odieux, & un empreſſement extrême de s'enrichir: ce qui nous éloigne de la veritable ſageſſe.

XXII. Maxime.

IL ſe preparera contre toutes les attaques de la fortune.

Reflexion.

LA fortune eſt la plus cruelle ennemie du Sage ; & comme les hommes ordinaires ſont ſes eſclaves, & qu'ils l'adorent, pour ainſi dire, dans ſon inconſtance, elle mépriſe de s'attacher à eux, ſes coups veulent des ſujets plus illuſtres.

L'experience qui luy a fait voir ce qu'elle peut, luy donne la temerité d'attaquer ces têtes blanchies dans la ſpeculation, & jamais elle ne deſeſpere, de jetter dans le naufrage ceux-même qui nous enſeignent la tranquilité, c'eſt auſſi contr'elle que le Sage doit redoubler ſes précautions : Si elle luy rit, c'eſt un piege adroit qu'elle luy tend, afin qu'il

s'i-

s'imagine que ſon propre merite luy attire ſes preſens, & qu'il s'aveugle par la vanité de l'amour propre.

Quelle eſt à craindre cette fauſſe Divinité ? ſes plus grandes faveurs ſont dangereuſes, puiſ-qu'elles peuvent faire d'un ſage raiſonnable un fol ſuperbes qu'elle eſt à craindre, puiſque la fureur de ſes ateintes peut arracher à ce méme Sage la precieuſe tranquilité qui fait le charme de ſa vie.

Il faut qu'il réuniſſe toute la force de ſes reflexions pour ſe tenir en garde contre cette ennemie de ſon repos ; il faut qu'il reçoive ſes preſens avec indifference, & qu'il s'arme beaucoup plus contre ſes carreſſes, que contre ſes diſgraces : elle doit eſtre plus ſuſpecte, lorſqu'elle nous flatte, qu'elle n'eſt redoutable dans le tems de ſa colere ; mais enfin ſi elle déchaîne, il faut aller avec fermeté au devant de ſes coups, ſes évenemens les plus cruels ne nous concernent point, tout ce qu'elle peut nous ôter eſt de ſa dépendance ; mais la ſageſſe que nous devons

à nos meditations, eſt un bien qui nous eſt devenu propre, & qui n'eſt point du reſſort de ſon Empire.

Socrate qui avoit ſoûmis ſon intemperance naturelle à ſa raiſon, qui avoit été regardé comme le modele d'une vie toute remplie de vertus, & qui avoit eu les Dieux mêmes pour témoins de ſa ſageſſe, reçoit les outrages de la fortune, ainſi qu'il avoit écoûté les eloges; qu'il enſeigne la morale pour la conduite des mœurs? qu'il réponde devant des Juges corrompus? qu'on luy prononce l'Arreſt de ſa mort? qu'il avale le poiſon: il eſt toujours le même Socrate, c'eſt à dire tranquile, intrepide, enfin Sage juſqu'au dernier ſoûpir.

Boëce, qui avoit vû ſa famille au plus haut degré de la gloire, ſans eſtre enflé par la proſperité, en prévit la perte avec indifference, & ſouffrit, ſans s'étonner, le ſupplice. Ceſar regarde ſe aſſaſſins le poignard à la main, la mort n'eſt point alors ce qui l'occupe, c'eſt

c'eſt la maniere dont Ceſar doit mourir ; il rapelle dans cet inſtant tout ce qu'il a apris de la ſageſſe contre la fortune ; la prudence luy fait voir qu'il ne faut point fuïr ce qui eſt inévitable ; la magnanimité luy montre que les grands hommes ont aſſez vêcu, & la juſtice fait qu'il ne veut pas même eſtre le témoin de l'ingratitude de celuy qu'il avoit adopté pour ſon fils.

Rien n'alarme le Sage ; la veuë des ſupplices, dit Seneque, la perte de ſes biens, la deſolation de ſa famille, & la vie qu'on luy arrache parmy les debris de ſa patrie, ne luy peuvent ôter cette vertu heroique, qu'il doit à ſes meditations : Il joüit, ſelon ce même Philoſophe, d'une entiere liberté, il eſt inviolable ; ſa fermeté ne peut eſtre ébranlée, & il eſt tellement preparé à tout ce qui peut arriver d'extraordinaire, qu'il ne fait pas le moindre mouvement qui change la ſituation de ſon eſprit.

XXIII. Maxime.

IL ne cherchera point pour amy un homme difficile & chagrin.

Reflexion.

L'Amitie' qui eſt contractée avec les circonſtances requiſes, eſt une des plus agreables conſolations de la vie ; il ne faut donc pas ſuivre les ſaillies d'un premier penchant ; il faut examiner le choix que nous allons faire, étudier l'humeur & les manieres de celuy auec qui nous voulons lier commerce ; mais ſur tout il eſt d'une grande conſequence de ſçavoir s'il n'eſt point de ces triſtes mélancoliques à qui tout déplaiſt, qui n'ont des yeux que pour regarder obliquement, qui ne parlent que pour cenſurer, & qui ſont ſi difficiles, que perſonne ne les peut ſatisfaire.

Ce ſeroit prendre un critique eternel au lieu d'un confidant, ce ſeroit ſe priver de conſolation, & s'attirer ſur nos diſgraces de ſeveres reprimandes : Rien n'eſt ſi capable, ſelon Seneque, de charmer l'eſprit qu'une amitié pleine de fidelité & de douceur ; n'eſt-ce pas un grand bien que de trouver quelqu'un qui par les heureuſes diſpoſitions de ſon eſprit peut eſtre le depoſitaire de tout ce que nous avons de plus ſecret, & dont l'ame eſt ſi belle, que nous craignons moins ſon indiſcretion, que la nôtre ; ſa converſation adoucit nos chagrins ; ſes avis nous ſervent dans la conduite de nos affaires, & ſa ſeule veuë diſſipe toute nôtre triſteſſe.

De Tranan. c. 7.

XXIV. Maxime.

S'Il travaille à s'acquerir de la reputation, ce ne ſera que pour éviter le mépris.

Reflexion.

LA ſageſſe eſt le dernier periode d'une vie heureuſe & tranquile; elle eſt la fin de nos recherches, elle eſt le fruit de nos veilles, elle eſt enfin un glorieux azile contre la tyrannie des paſſions, & de la fortune. Aprés ce triomphe difficile, rien n'eſt capable de flater le Sage.

Tout ce que les mortels enviſagent avec des yeux d'envie, ſont pour luy des objets indifferens; il plaint ceux que l'ambition, la vanité & les richeſſes attirent ſous l'apparence trompeuſe de leurs faux biens; il eſt ſatisfait du témoignage de ſa propre conſcience. L'acquiſition d'une belle reputation parmy les

les hommes n'augemente point l'état bien-heureux de ſa ſituation ; elle eſt telle qu'elle n'eſt point, ſelon Epicure, ſujette à la décadance, ny à l'augmentation ; & d'ailleurs n'ayant rien qui ſatisfaſſe le Sage, il la regarde ſeulement comme une choſe qui luy ſert de défenſe contre le mépris.

XXV. Maxime.

LE Sage aura beaucoup plus de plaiſirs dans les ſpectacles que n'ont les autres hommes.

Reflexion.

IL eſt certain que cette ſatisfaction du Sage vient de l'aſſiete de ſon eſprit; s'il eſt parmy les jeux publics, ne goûte-t'il pas tout ce que la reflexion a de plus excellent; il y voit le caractere different de tous les ſpectateurs; il regarde ſur leurs viſages les effets de la paſſion qui les agite, & parmy la confuſion qui regne dans ces ſortes de lieux, & qui eſt beaucoup plus grande dans l'interieur de ceux qui forment ces aſſemblées tumultueuſes, il eſt luy ſeul tranquile.

En effet, la pluſpart des grands hommes, qui ont aimé les Spectacles, y ont enviſagé d'autres plaiſirs:

Si

Si Pompée fist bâtir un superbe amphiteatre, ce fut pour embellir Rome, pour flater sa vanité de la gloire qu'il y avoit de laisser à la posterité ce monument de sa grandeur, & de voir comme réunis dans ce lieu, tous les esclaves de sa faveur & de sa puissance.

XXVI. Maxime.

TOus les vices sont inégeaux.

Reflexion.

CEtte Maxime est opposée au paradoxe des Stoïciens, qui voulant que toutes les vertus fussent égales, ne mettoient point Ap. St. l. 3. Ser. aussi de difference entre les crimes. Le sentiment de nôtre Philosophe est conforme au bon sens, & à la Religion: qu'elle apparence y a-t'il de soûtenir que le parricide ne soit pas plus criminel que le simple vol- Sa. 24 le; & comme dit Horace, qui se mocque des Stoïciens, celuy qui

apris des choux naiſſans, eſt-il auſſi coupable que cet impie, qui a dépoüillé les Temples.

XXVII. Maxime.

LA ſanté, ſelon quelques uns, eſt une choſe precieuſe, d'autres pretendent qu'elle doit eſtre indifferente.

Premiere Reflexion.

LA premiere partie de cette Maxime eſt une des principales deciſions d'Epicure, qui vouloit que la ſanté fuſt le ſecond bon-heur de la vie : en effet, cette heureuſe diſpoſition du corps, ſoûtenuë par la tranquilité de l'eſprit, qui fait la premiere felicité de l'homme, luy donne une joüiſſance parfaite de toutes ſes facultez ; il ſpecule, il agit, & ſans fixer la courſe qu'il donne à ſes penſées, il reduit en pratique tout ce que la ſubtilité de ſon genie luy a fait découvrir.

Il eſt fort difficile que parmy les atte-

atteintes de la maladie, l'eſprit puiſſe mediter avec la même vigueur, & la même aſſiduité; c'eſt beaucoup qu'il s'applique avec ſuccés à faire ſuporter les maux ſans impatience, & qu'il tâche à ne point prendre de part à l'intemperie du corps.

C'eſt donc quelque choſe de precieux que la ſanté; la pluſpart des gens raiſonnables en ont fait les Eloges; & ſaint Auguſtin même, ainſi que j'ay remarqué dans ma Preface ſur la traduction de Lucrece, a dit, que les Sages cherchoient cet ineſtimable treſor. Le grand ſecret d'une réuſſite aſſurée, c'eſt de fuïr tous ces grands excés, qui alterent les bonnes diſpoſitions du corps: C'eſt, ſelon un Ancien, de regler tellement ſon boire, ſon manger, & ſes exercices, qu'il n'en puiſſe reſulter aucun méchant effet; il faut imiter nôtre Philoſophe, qui avec du pain & de l'eau s'eſtimoit le plus heureux de tous les hommes.

Ælia ap. Ste. J. 17.

II. Reflexion.

LA derniere partie de cette Maxime eſt avancée contre les Stoïciens, qui pour ſoûtenir toujours leur déguiſement, ſe ſont imaginez qu'aprés avoir dit que leur Sage étoit d'un caractere ſi extraordinaire, qu'étant même noyé dans le vin, il ne pouvoit eſtre yvre, ny eſtre amoureux dans l'eſclavage de l'amour; ils pourroient faſciner les eſprits, & perſuader que la ſanté devoit eſtre indifferente, parce que la maladie, la bonne diſpoſition du corps, & toutes les autres qualitez qui luy ſont propres, auſſi bien que la pluſparr de celles qui luy ſont étrangeres, ne faiſoient ny l'infortune, ny la felicité de l'homme.

XXVIII. Maxime.

LA nature ne donne point une magnanimité achevée, elle ne s'acquiert que par la force du raisonnement.

Reflexion.

LA magnanimité, selon un sçavant Grec, n'est autre chose que cette faculté de l'esprit, que nous exerçons avec beaucoup de vigueur, & par laquelle nous perseverons ardemment dans une certaine habitude, que nous nous sommes formée, & que nous conservons inviolablement. Ap. Sto. l. 7.

La prudence, selon Epicure, est l'ame de la magnanimité; on peut avoir de la force & de la valeur, & n'estr qu'un temeraire. Alexandre étant monté sur la muraille d'une Ville, aima mieux se jetter au milieu des ennemis, que de reculer;

culer ; cette action qui a eu des Eloges par l'évenement, auroit été universellement blâmée, ſi la fortune eût abandonné un moment celuy qu'elle avoit pris plaiſir d'élever au plus haut faîte de la gloire ; cet excés d'une valeur extraordinaire, étoit digne de la memoire des hommes dans un ſimple Capitaine ; mais elle étoit ſans prudence dans ce Prince, dont la mort auroit cauſé la perte de ſon armée, & de ſes conqueſtes.

Ce que fiſt Leonidas, Roy de Sparte, n'eſt pas moins hardy, il alla avec ſix cens ſoldats affronter cinq cens mille hommes dans leur camp ; cette action fut l'effet de la prudence, l'Oracle luy conſeilla de ſe ſacrifier pour le ſalut de ſa patrie, qui étoit menacée de ruine ſans cette victime, que les Dieux demandoient ; il fut ſecondé des ſiens avec une valeur ſi ſurprenante, qu'aprés avoir porté par tout la mort, il perit avec eux, parce qu'ils ſe laſſerent de vaincre.

Ainſi quoyque la nature nous ait donné les ſemences de cette vertu heroï-

heroïque, elle ſeroit encore inconnuë, ſi le raiſonnement & la reflexion ne l'avoient enſeignée, & ſi cette même prudence ne faiſoit voir que ſes plus beaux effets dépendent de la juſteſſe de ſa conduite.

XXIX. MAXIME.

L'AMITIE doit eſtre contractée par l'utilité qu'on en eſpere, de la même maniere que l'on cultive la terre, pour recueillir l'effet de ſa fertilité; cette belle habitude ſe ſoûtient par les plaiſirs reciproques du commerce qu'on a lié.

REFLEXION.

ON a voulu reprocher à Epicure, que le caractere de ſon amitié étoit imparfait, puiſqu'elle étoit intereſſée; & comme la malice, ou l'ignorance, ont fait naître ces reproches, auſſi bien que les invectives dont les Stoïciens, & tant d'autres, ont accablé ce grand homme &

me & ſes ſectateurs ; ç'a été ſans ſuccés.

La fin de cette Maxime juſtifie nôtre Philoſophe, & explique ſes ſentimens ; il veut que l'amitié ait pour but la propre ſatisfaction de l'amy, parce que c'eſt une experience qu'on fait, tous ceux qui ont ſenty ce beau tranſport qu'il reflé-
Themiſtius ora. 22. de am. chit ſur celuy qui en eſt l'objet ; ou comme dit excellemment un Orateur Grec, les veritables amis trouvent en eux-mêmes, par le charme d'une reciproque union, tout ce que l'on peut attendre de plus delicieux pour le plaiſir.

Suppoſé neanmoins que ce que Seneque fait dire à Epicure fuſt vray, & qu'il cherchât un amy, afin qu'il fuſt aſſiſté dans la maladie, dans la neceſſité, ou dans l'horreur de la priſon : apparament que ce Stoïcien ne diſconviendra pas, que parmy les vertus que nôtre Philoſophe admettoit, & qu'il pratiquoit, la prudence ne tint le premier rang, & que par conſequent elle ne l'obligeât à l'exercice de la juſtice ; de ſorte qu'étant juſte il devoit rendre

à ſon

ſon amy les mêmes devoirs, puiſ-
ie nous verrons dans la ſuite de
et Ouvrage, qu'il veut qu'on meu-
: pour luy, lorſque l'occaſion s'en
reſente.

Ne s'exprime-t'il pas clairement
ans cette Maxime, quand il dit,
ue le veritable lien de cette union
épend des plaiſirs que l'on y goûte,
e la maniere dont on ſe communi-
ue leur douceur, & qu'il faut aimer
eritablement ſon amy, pour en
ecevoir une tendreſſe reciproque.
Jn ſectateur d'Epicure nous mar-
ue aſſez ſon ſentiment dans Sene-
ue; voulez-vous, dit-il, un Philtre
nnocent, aimez & vous ſerez aimé. Ep. 9.

XXX. Maxime.

Il y a deux ſortes de felicitez, l'une eſt ſuprême, & n'appartient qu'à Dieu, elle eſt toujours égale, ſans augementation, ny diminution; l'autre luy eſt inferieure, ainſi que celle des hommes, le plus & le moins s'y trouvent toujours.

Reflexion.

Epicure, dont la modeſtie eſt toujours oppoſée à l'orgueil des Stoïciens, combat ſans ceſſe leur vanité; il ne comprend pas que le bonheur de cette vie puiſſe eſtre du premier genre, puiſque cette ſuprême felicité, ſelon Ciceron, enferme en ſoy, avec abondance, toutes ſortes de biens, & qu'elle eſt hors des atteintes de tout ce qui la pourroit troubler: Il ne ſe repaît point de la chi-

himeré de leurs idées, & ſans lacer, ainſi qu'eux, ſon Sage au eſſus de la Divinité, il avouë de onne foy, que le calme de la vie onſiſte à eſtre moins agité que reſte des hommes.

XXXI. Maxime.

LE Sage poura avoir des ſtatuës dans les places publiles; mais il ne recherchera point es ſortes d'honneurs.

Reflexion.

AInſi que le Sage, ſelon Epicure, ne peut eſtre inquieté par la malice, par la haine, & par l'envie des hommes, il ne peut non plus tirer aucune vanité de ces ſortes d'avantages, & s'il travaille à ſoûtenir ſa reputation, c'eſt ſeulement pour éviter le mépris; de ſorte que ſans avoir de la paſſion pour les ſtatuës, il laiſſera faire ceux qui voudront luy donner cette marque de veneration:

tion : Auſſi voyons nous dans ſon teſtament qu'il ordonne qu'on celebre le jour de ſa naiſſance ; mais qu'il neglige cet orgueil, que d'autres Philoſophes ont ſouhaité aprés leur mort, comme des monumens qui leur devoient attirer le reſpect de la poſterité.

XXXII. Maxime.

IL n'y a que le Sage qui puiſſe parler avec juſteſſe de la Muſique & de la Poëſie.

Premiere Reflexion.

Ad. Col. PLutarque dit qu'Epicure conſeilloit aux Princes, qui aimoient les belles lettres : de ne laiſſer parler dans les feſtins que d'actions militaires, & de ſouffrir plûtôt qu'on y diſt de ſa des plaiſanteries, que d'agiter des queſtions de Poëſie & de Muſique : Quelle foy peut-on avoir pour ce Philoſophe ennemy declaré d'Epicure,

picure, auſſi bien que pour les autres envieux de ſa Secte, aprés luy avoir impoſé qu'il mettoit le ſouverain bien de la vie dans la volupté brutale des plaiſirs, quoy qu'ils fuſſent bien perſuadez que cette même volupte, ſelon luy, n'eſtoit que le repos de l'eſprit, & la fuite de la douleur.

C'eſt apparament ſur l'autorité de ce paſſage que Gaſſendis avance que le Sage d'Epicure ne devoit parler de la Muſique & de la Poëſie que d'une façon oppoſée à celle du vulgaire, à qui plaiſent ces deux ſcienſes, que l'une corrompt les mœurs, & que l'autre n'eſt d'aucune utilité. Anim. in 10. l. de L.

Epicure a ſans doute penſé plus avantageuſement de ces deux beaux Arts; le premier eſt quelque choſe d'admirable, mais ſa parfaite connoiſſance eſt tres-difficile, ſelon Caſſiodore; il n'y a qu'à voir l'Epître que ce ſçavant homme écrit à Boëce au nom du Roy Theodoric, pour eſtre perſuadé de la neceſſité de la Muſique; c'eſt elle, dit-il, qui fait l'harmonie de nos penſées, L 2. v2. Ep 40.

la

la beauté de nos discours, & la justesse de nos mouvemens ; lorsqu'elle porte l'accord de ses tons à nos oreilles, elle force la bouche de s'ouvoir pour chanter, elle émeut l'ame par la cadence de ses impulsions, elle forme l'ouïe & devient un laborieux plaisir par l'application qu'elle demande.

Quand elle part du sein mysterieux de la nature avec tous ses agrémens, elle exerce sur nos sens un pouvoir absolu, elle maîtrise toutes nos pensées pour faire naître une charmante attention; elle égaye une tristesse dangereuse, elle adoucit une humeur farouche ; elle change la cruauté en douceur, elle fait un vaillant d'un timide, elle réveille une langueur indolente; elle bannir les agitations, ramene à son devoir celuy qu'un amour criminel retient dan l'esclavage, arrache de l'esprit ce caractere chagrin qui s'oppose à l'action de la raison ; la haine cesse par elle & par un heureux genre de gueriſon, elle n'a point d'autre

d'autre remede pour déraciner les paſſions, que la douceur des plaiſirs qu'elle inſpire.

David, par l'harmonie de ſa Harpe, chaſſoit l'eſprit malin qui poſſedoit Saül, & bien loin qu'elle corrompe les inclinations, Platon vouloit qu'on apprît aux enfans, par le moyen de la Muſique, les differentes affections de l'ame, afin qu'ils diſcernaſſent ce qui paroiſſoit bon d'avec ce qui leur ſembloit mauvais; il vouloit que conformant leurs actions aux tons qui flatoient leurs oreilles, ils s'éloignaſſent des méchantes habitudes, qui étoient figurez par ceux qui leurs déplaiſoient, & qu'ainſi par cette ſimphonie ils fuſſent attirez au chemin de la vertu.

Reg. 13 c. 18. Leg. 2. 6. De leg. d. 7.

Il eſt donc tres-raiſonnable que le ſeul Sage puiſſe parler de la Muſique d'une maniere conforme à l'excellence de cet Art; tous les Anciens Philoſophes en ont parlé: Saint Auguſtin n'a pas crû qu'il fuſt indigne de ſa plume d'écrire ſur cette matiere.

Epicure même, au raport de Diogenes de Laërce, en a laissé un traité.

II. Reflexion.

Lee. anti l. 7. An. in 10. l. de La.

CE même passage de Plutarque, que nous avons cité dans la precedente Reflexion, a fait dire à Cœlius Rodiginus, ainsi que depuis à Gassendi, que les Epicuriens avoient peu d'estime pour la Poësie, parce qu'elle n'étoit point utile à la conduite des mœurs, mais qu'au contraire elle étoit dangereuse.

De Leg.

C'est mal entendre l'opinion d'Epicure & de ses sectateurs, ils étoient du sentiment de Platon, qui nous marque que ce bel Art est bon ou mauvais, selon l'usage qu'on en fait; on devoit, selon ce Philosophe, bannir d'un Etat les Poëtes, lorsqu'ils flatent le déreglement des passions, & qu'ils enseignent les vices sous des recits lascifs & vicieux, ainsi que faisoit Archiloque, dont la Poësie étoit pleine de salles expressions; & d'ail-

d'ailleurs ſi ſatyrique, qu'il força Licambe de s'étrangler : Mais lorſqu'ils rendent aux Dieux l'honneur qui leur eſt dû, à l'Exemple d'Orphée, qu'ils montrent le moyen de gouverner un Etat, & de regler les mœurs, comme fait Homere ; Qu'ils étallent avec des termes magnifiques les charmes de la vertu, & qu'ils donnent par la force de leurs vers, de l'horreur pour le vice, ainſi qu'Horace, Virgile, & tant d'autres ; qu'ils nous conſolent dans les diſgraces de même qu'a fait Boëce, qu'ils nous excitent à la valeur, ainſi qu'il arriva à Tyrteus, qui fiſt gagner la bataille aux Lacedemoniens aprés les avoir exhortez au combat par les accens d'une muſe heroïque ; ou qu'enfin ils traitent de la nature comme Empedocle, Lucrece, & tant d'autres Philoſophes, qui ont joint un ſçavoir profond, à cette brillante maniere de s'exprimer ; ce ſeroit ôter aux hommes le ſecret charmant de s'avancer dans la connoiſſance univerſelle des choſes,

& dans la pratique des plus excellentes vertus.

La Poëſie eſt une fureur qui n'a rien de mortel ; c'eſt une élevation qui emporte l'ame ; c'eſt une abſtraction de l'eſprit, qui le dégage de la matiere pour luy faire prendre uu eſſort illuſtre ; c'eſt une noble ſaillie qui a ſes regles & ſes meſures ; c'eſt enfin une harmonie qui flate l'oreille, qui émeut l'imagination, & qui repaît l'eſprit ; elle perſuade avec plaiſir, elle enſeigne avec ſuccés, & grave dans la memoires, avec l'agrément de ſes accens, la ſolidité des ſujets.

XXXIII.

XXXIII. Maxime.

IL ne lira point de fictions poëtiques, & n'en fera point.

Reflexion.

Epicure dans cette Maxime entend parler de ces sortes d'ouvrages qui sont purement de l'imagination, & qui n'ont rien de solide. On peut comparer leur matiere au vent qui est enfermé dans les nuës, & leurs expressions au brillant assemblage de ces mêmes nuës, qui ne produisent rien que le plaisir de la veuë, ou un bruit incommode lorsqu'elles s'ouvrent.

Nostre Philosophe ne comprend point icy ces Poëmes qui expliquent les secrets de la Physique, ou l'utilité de la Morale; il auroit blâmé tous ces illustres Anciens, Orphée, Musée, Hesiode, Homere, Pytagore, Empedocle, & tant d'autres qui avoient traité en vers non seule-

ment tout ce qui regarde la nature, mais toute leur Theologie ; & Lucrece qui ſçavoit, ſans doute, les ſentimens d'Epicure, n'auroit pas compoſé un Poëme contre les maximes de celuy qu'il conſideroit plus qu'un homme mortel.

XXXIV. Maxime.

L'On peut avoir plus ou moins de ſageſſe.

Reflexion.

CEtte opinion eſt conforme non ſeulement à celle de Platon, d'Ariſtote, & de tous les Philoſophes, mais auſſi de tout le monde en general ; & comme Epicure a dit dans une de ſes Maximes, que les crimes étoient inégaux, il fait voir icy que les degrez de perfection ſont differens.

Les ſeuls Stoïciens qui ſe ſont voulu diſtinguer par la biſarrerie de leurs dogmes, & par la maniere de les prouver, ont été d'un ſentiment con-

contraire, le vole d'une fleur a paſſé chez eux pour un crime auſſi énorme que le ſacrilege; & les vertus les moins élevées ont eu parmy leur ſecte quelque choſe d'heroïque: Auſſi Plutarque ſe moque agreablement d'un Stoïcien : Comment loüer, dit ce Philoſophe, un homme avec eloge qui aura fortement étendu le doigt, qui aura évité les careſſes d'une vieille, qui aura ſouffert conſtament la picure d'une mouche, & qui aura enfin écoûté ſans impatience que trois ne font pas quatre; n'eſt-ce pas, ajoûte t'il, eſtre ridicule que de vouloir faire paſſer ces choſes pour des actions fameuſes. De Stoi. repug.

Si l'on met en comparaiſon celuy qui endure la picure d'une mouche avec le Heros, & ſi l'on veut que la continence que l'on a gardée avec une vieille ſoit égale à celle qui aura fait fuir les attraits d'une beauté charmante, il ſera, ce me ſemble, indiferent de quelle choſe on doive faire l'eloge du Sage. Sto. ſ. 6.

En verité ne devroit-on pas faire aux Stoïciens ce reproche que Phi-

lemon faiſoit à un particulier ; Toy qui vis parmy les hommes, luy dit-il, parle-tu comme un homme ? le raiſonnement de ces orgueilleux, mais ridicules Philoſophes, eſt-il ſuportable ? la ſituation de toutes choſes veut-elle qu'il y ait de l'égalité, & la diſpoſition ſi diverſe des temperamens ne montre-t'elle pas aſſez qu'il faut que tout y ſoit different, la ſageſſe ne peut point eſtre la même dans tous les ſujets, il faut pour l'acquerir de l'inclination, du jugement & de la memoire, & toutes ces choſes étant formées de parties plus ou moins propres, ne faut-il pas que ce qui reſulte de leur conſtitution diverſe ſoit inégal.

Epicure eſtime cette ſublime ſageſſe, qui eſt dans ſon dernier periode ; mais comme il aſſure que le but de tout ce que fait l'homme doit eſtre ſa felicité, & que cette même felicité dépend du calme de l'eſprit, & de la ſanté du corps, il eſt indiferent qu'il y ait quelqu'un plus ſage que l'autre, pourvû que le dernier trouve dans le caractere de ſon eſprit, & dans la diſpoſition de ſon

corps

corps, de quoy faire le bonheur de ſa vie.

XXXV. Maxime.

LE Sage obeïra à ſon Prince quand l'occaſion s'en preſentera.

Reflexion.

UN Philoſophe Pytagoricien dit, que le Prince doit faire trois choſes, commander, rendre la juſtice, & reverer Dieu; ainſi les ſujets ſont obligez d'obeïr à ſes ordres, de ſubir ſes decrets, & d'imiter ſa pieté; il eſt l'image du Tout-puiſſant, il eſt l'ame & la loy vivante de l'Etat; il punit le coupable, & recompenſe le juſte; il regle tout, & nos vies qu'il conſerve dépendent de ſa volonté.

Quand même, par une punition du Ciel, il s'éloigneroit des voyes de la juſtice, qui fait le veritable ca-

ractere de la grandeur Royale, il faudroit ſouffrir ſans murmure tous les effets de ſa violence; la deſobeïſſance eſt criminelle, & la revolte eſt preſqu'un ſacrilege, puiſque c'eſt s'attaquer à Dieu que porter les armes contre ſon Souverain, qui le repreſente ſur la terre; mais heureux ceux qui vivent ſous un Prince tel qu'eſt celuy qui regne ſur noſtre Nation.

Il a toutes les vertus en partage, il eſt ce preſent du Ciel qui fait la felicité des peuples; il eſt ce Roy par excellence dont un Ancien nous donne une idée heroïque, parce qu'il joint la magnanimité à la juſtice, & la prudence à la valeur, & qu'il conſerue par la fermeté de ſon eſprit la vigueur des loix, ce qui fait la proſperité de l'Etat; auſſi tout eſt ſoûmis dés qu'il commande; & ce qui eſt de plus extraordinaire, c'eſt que dans cette obeïſance univerſelle, l'amour y a beaucoup plus de part que le devoir; c'eſt une marque de ſageſſe que d'obeïr à celuy qui ſçait bien commander.

XXXVI.

IL ſe réjoüira avec celuy qui ſera rentré dans le chemin de la vertu.

Reflexion.

CEtte Maxime eſt tout à fait oppoſée à la dureté Stoïcienne, qui ne vouloit point que le Sage pardonnât les fautes les plus legeres, n'y qu'il eût de la douceur, ou quelque égard pour ſon prochain lorſqu'il avoit manqué. Sen. ſ. 44 de mag. i

Epicure, dont la Morale eſt tout à fait raiſonnable, veut qu'on ait cette indulgence ſi neceſſaire pour la ſocieté civile, ſans la quelle tout ſeroit dans une étrange confuſion. La diſpoſition de l'homme eſt telle par luy même, & par les occaſions, qu'il ne peut eſtre infaillible ; la foibleſſe de ſa condition le prive de cet avantage.

C'eſt d'ailleurs une choſe fort utile Ep. 28.

utile que le retour à la ſageſſe, Nôtre Philoſophe, au raport de Seneque, eſt de ce ſentiment, d'autant que ce retour vient d'une juſte reflexion ; qui fait faire en ſuite un effort pour ſe corriger, & qu'enfin la connoiſſance de nôtre crime eſt le commencement de nôtre converſion ; cette Maxime eſt conforme à l'Ecriture ſainte : l'Apôtre veut que les hommes ayent une indulgence reciproque pour leurs fautes, & qu'ils ſe pardonnent avec bonté.

Ad Eph. 4 v 31.

XXXVII.

XXXVIII. Maxime.

IL poura tenir une Ecole, pourvû que le vulgaire n'y ſoit point reçu.

Reflexion.

EPicure veut que le Sage enſeigne, avec cette difference, qu'il ne doit faire part de ſes découvertes qu'à ceux qui ſont dignes de ſçavoir : Il croit que le peuple n'a aucune des qualitez requiſes pour cette ſatisfaction de l'eſprit, parce que ſa legereté, ſa biſarrerie, & ſon education, ne luy donnent point la patience & le diſcernement neceſſaire pour apprendre; & qu'ainſi, comme dit Horace, il le faloit bannir.

Pytagore, & beaucoup d'autres Philoſophes n'avoient que des diſciples choiſis, & dont les diſpoſitions pouvoient faire eſperer du

ſuccés dans leurs études : Socrates dans Xenophon eſt de ce ſentiment ; celuy-là, dit-il, qui trouve un homme d'un beau naturel, doit travailler à le cultiver par la connoiſſance des ſciences ; & j'avouë, ajoûte ce Sage Grec, que je reſſens un plaiſir extrême, lorſque je partage avec mes amis le fruit de mes meditations.

XXXVIII. MAXIME.

IL poura lire quelques-uns de ſes écrits devant le peuple ; que ce ne ſoit pourtant pas de ſon propre mouvement, mais parce qu'il en aura été prié.

REFLEXION

Ep. 7. NE recevez dans le chemin des ſciences, dit Seneque, que ceux qui peuvent profiter : ainſi quoy qu'Epicure, ſoit préocupé au deſavantage du peuple, s'il y en a parmy le vulgaire qui s'aſſemble.

ble pour demander au Sage la lecture de quelques-uns de ſes ouvrages, il doit leur accorder cette grace, parce que cet empreſſement marque une envie d'aprendre, & que le penchant que l'on a d'eſtre éclaircy peut faire réuſſir, mais il faut que le Sage proportionne ſa matiere à la portée de ceux qui l'écoutent, & que ſans les entretenir des ſecrets de la Phyſique, qui demande des genies plus élevez, il ne les inſtruiſe que de la maniere de bien vivre, & des moyens de bannir la corruption des mœurs.

XXXIX. Maxime.

Il ſera fixe en ſes opinions, & ne mettra point tout en doute.

Reflexion.

Cette Maxime d'Epicure eſt contre les Pyrroniens, qui dou-

doutoient de tout : nôtre Philoſophe veut qu'il y ait de certaines choſes qui paſſent pour fixes & aſſurées ; comme par exemple, que le vuide eſt impalpable, que l'atôme eſt ſolide & eternel ; mais il aſſure qu'il y en a d'autres dont on peut aporter pluſieurs raiſons, qu'on ne peut pas aſſurer eſtre poſitivement certaines, ainſi que de la grandeur du Soleil.

En effet, peut-on eſtre ſage parmy une incertitude continuelle ; ſi ou doute de tout, on ne peut pas determiner le bonheur de la vie ; & ſi la felicité de cette vie n'eſt pas fixée en quelque choſe, il n'y a point de ſageſſe.

Le Pyrronien ne ſçait point s'il eſt ſage, ou s'il eſt fol ; s'il eſt ſçavant, ou s'il eſt ignorant ; qu'il vive de peu, il n'oſe decider qu'il ſoit ſobre. Le Philoſophe Epicurien eſt beaucoup plus judicieux ; il aſſure, ſans heſiter, que la fuite des paſſions fait le calme de l'eſprit ; il joüit avec plaiſir de cette aſſiete tranquille, qu'il reconnoît eſtre telle ; il s'atache à la vertu pour le bon-

bonheur de la vie, & affirme avec cette certitude, qu'elle ne peut estre agreable si l'on n'est prudent, juste, & honneste.

XL. Maxime

Il sera aussi tranquille dans le sommeil, que lorsqu'il sera éveillé.

Reflexion.

Lucrece, & Petrone nous marquent, qu'Epicure se mocquoit des songes, disant, que leur cause se formoit en nous, & qu'ils naissoient selon le trouble ou le calme de l'esprit; & comme nôtre Philosophe vouloit que son Sage se rendît tranquille par l'habitude de la sagesse, il en tiroit une juste consequence, qu'il devoit estre dans la même situation pendant le sommeil.

En effet, celuy qui vit d'une maniere conforme à la raison & à la prudence, qui a l'esprit remply de

de penſées capables de le ſatisfaire & qui pendant l'aſſoupiſſement des ſens reflechit ſur ſoy-même, ne peut avoir dans l'imagination que des choſes utiles & agreables ; comme il a cherché par des ſpeculations continuelles la verité, il joüit pendant le ſommeil des douceurs qu'elle inſpire, & rien de tout ce qui peut alarmer les méchans, ou embaraſſer les ignorans, ne vient le réveiller avec inquietude; il dort ſans crainte, ſelon Salomon, il goûte le ſommeil d'une façon delicieuſe.

Pro c. 3. v. 24.

L. 44. de leg d. 7.

Le grand ſecret de ne point tomber dans le piege de ces ſpectres chimeriques, qui peuvent quelquefois triompher de nôtre foibleſſe; c'eſt, ſelon Platon, de ne dormir qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour conſerver l'eſprit dans l'exercice de l'étude, le tems qui ſe paſſe dans cette ſuſpenſion des ſens, eſt une eſpece de mort; de ſorte que celuy qui veut vivre comme un homme qui ſçait vivre, & qui aſpire à la ſageſſe, doit fuïr

l'excés

l'excés du ſommeil, parce qu'il abrutit les facultez de l'ame.

XLI. Maxime.

SI l'occaſion ſe preſente, le Sage mourra pour ſon amy.

Reflexion.

EPicure pouvoit-il mieux finir les qualitez de ſon Sage, que par cet heroïque mouvement, qui fait affronter la mort pour faire vivre ſon amy. Ce Philoſophe ne veut pas qu'on s'arrache à la vie, quelque malheureux que l'on ſoit, parce que les afflictions & les maux ne peuvent alterer la quietude qu'a formé l'étude de la ſageſſe.

On eſt au deſſus de ces accidens, à cauſe que cette même ſageſſe nous a donné toutes les vertus, dont le concert fait le charme de nos jours. Epicure veut donc qu'encore que le Sage ſoit toujours heureux par la

la paix qui regne dans luy-même, il ſacrifie ſa felicité avec ſa propre vie, dont la perte : ſelon ſon opinion, le fait retourner dans le néant, pour donner à celuy qu'il aime une marque irreprochable de ſa tendreſſe.

C'eſt ce beau mouvement qui porta deux illuſtres Romains à mourir pour Caius Graccus : l'amitié les fit arrêter ſur un pont, pour s'oppoſer eux ſeuls à une multitude d'ennemis, qui pourſuivoient ce Tribun; elle fut en cette occaſion la cauſe de leur valeur extraordinaire; la vie de leur amy fut en ſureté tant qu'ils combattirent, & s'il la perdit en ſuite, c'eſt qu'ils perirent par mille bleſſures, qui furent autant de témoignages de leur fidelité.

Je ne me peux empêcher de condamner encore icy la malicieuſe interpretation que les Stoïciens ont donnée à la Maxime, où Epicure traite que l'amitié doit eſtre ainſi que la terre qu'on cultive, par relation à ſoy-même, quoyque j'y aye déja répondu dans la reflexion que j'en

j'en ay faite. Torquatus, ſectateur d'Epicure, ne marque-t'il pas aſſez clairement dans Ciceron, que nôtre Philoſophe reconnoiſſoit l'amitié comme le plus beau preſent que la ſageſſe nous donne, qu'elle faiſoit naître l'abondance & l'agrément des plaiſirs, & que non ſeulement il en avoit fait les eloges, mais qu'il l'avoit pratiquée tant qu'il avoit vêcu. De fini. l. 1.

Il aſſuroit que c'eſtoit dans ſa ſource que nous puiſions, auſſi bien que nos amis, tout ce qu'il y avoit de plus delicieux, qu'elle ne ſe pouvoit conſerver ſi nous ne les aimions comme nous-mêmes; que leurs chagrins & leurs peines nous devoient toucher comme les nôtres; & qu'enfin tous leurs plaiſirs devoient nous charmer de la même maniere que ceux que nous reſſentions.

EPISTRE D'EPICURE A MENECE'E.

LA jeuneſſe n'eſt point un obſtacle à l'étude de la Philoſophie, l'on ne doit point differer d'acquerir ſes connoiſſances; de même qu'on ne doit point avoir de honte de conſacrer ſes dernieres années au travail de la ſpeculation. L'homme n'a point de temps limité, & ne doit jamais manquer de force pour guerir ſon eſprit de tous les maux qui l'affligent.

Ainſi celuy qui excuſe ſa negligence, ſur ce qu'il n'a pas encore aſſez de vigueur pour cette laborieuſe aplication, ou parce qu'il a laiſſé échaper les momens precieux qui pouvoient le conduire à cette découverte, ne parle pas mieux que l'autre, qui ne veut pas ſe tirer de

l'orage des passions, ny des malheurs de la vie, pour en mener une plus tranquile & plus heureuse, parce qu'il pretend que le tems de cette occupation necessaire n'est pas encore arrivé, ou qu'il s'est écoulé d'une maniere irreparable.

Il faut donc que les jeunes gens devancent la force de leur esprit, & que les vieux rapellent toute celle dont ils sont capables pour s'atacher à la Philosophie; l'un doit faire cet effort, afin qu'arrivant insensiblement au terme prescript à ses jours, il persevere dans l'habitude de la vertu qu'ils s'est acquise; & l'autre, afin qu'étant chargé d'années, il connoisse que son esprit a toute la fermeté de la jeunesse pour le mettre au dessus de tous les évenemens de la fortune, & pour luy faire regarder avec intrepidité tout ce qui peut l'allarmer dans la speculation de l'avenir, dont il est si proche.

Premiere Reflexion.

L'Estude de la Philosophie, selon Porphire, doit commencer

Ap. Sto. de scientia s. 21.

cer par la connoiſſance de ſoy-même; cette belle découverte nous mene en ſuite plus facilement à la ſpeculation de ce grand tout. L'Oracle veut qu'on s'aplique à s'étudier avant que de refléchir à autre choſe; ce n'eſt pas ſimplement pour devenir Philoſophes, mais pour acquerir la ſageſſe, qui eſt la ſeule route qui conduit à la felicité; & c'eſt pour parvenir à ce degré ſublime qu'il faut ſe connoître avant que de ſçavoir penetrer les ſecrets de la Philoſophie.

Cette neceſſaire aplication doit eſtre le but de tous les hommes, elle eſt de tous les tems, elle eſt de tous les âges, c'eſt une heureuſe influence que celle qui y porte la jeuneſſe, c'eſt le moyen de ſe former des habitudes que rien ne peut déraciner; c'eſt recevoir des impreſſions qui s'effacent difficilement; c'eſt enfin, ſelon Platon, travailler avec eſperance de réuſſir; car on eſt facilement perſuadé dans le jeune âge, & l'on y peut beaucoup profiter, la nature eſt encore tendre dans ces commencemens, on peut arracher

pour

pour lors ce qu'elle a de rude pour y jetter les semences de ces belles inclinations, qui font le calme de l'esprit, & l'étude fait quelquefois plus de miracles, que cette maîtresse de l'Univers.

Il ne faut donc point laisser échaper des instans si precieux, & quoyque la Philosophie étonne d'abord par les difficultez qu'on y rencontre, il les faut surmonter par l'assiduité de l'aplication. Cleantes s'étant rendu fameux par son adresse à se batre à coups de poings, parce qu'ayant l'esprit grossier, il n'estimoit que les forces du corps, n'eut pas plûtôt oüy le Philosophe Zenon, qu'il crût devoir employer sa jeunesse plus utilement qu'il ne faisoit, & il espera forcer son genie par le travail; son dessein eut du succés, il vainquit non seulement un naturel ingrat, mais encore la pauvreté dont il étoit acablé; car pendant la nuit il s'occupoit à tirer de l'eau, afin de pouvoir subsister pendant le jour, & s'atacher à l'étude: Aussi merita-t'il par la suite d'estre Precepteur du Roy Antigonus, D. L. l. 7.

& Maître du Philoſophe Chriſippe.

Rien n'eſt plus honteux, dit Euripide, à un jeune homme que de fuïr le travail, lorſqu'il doit eſtre ſuivy d'une recompenſe auſſi flateuſe qu'eſt celle de vivre ſans trouble & ſans deſordre.

II. Reflexion.

IL n'eſt jamais trop tard pour commencer à vivre, quoyque l'on ait paſſé inutilement ſa jeuneſſe : c'eſt encore beaucoup de reconnoître ſa faute dans le declin de l'âge ; c'eſt là qu'on a beſoin des conſeils de la Philoſophie, pour ſuporter toutes les infirmitez, qui ſont preſqu'inſeparables de la vielleſſe ; & c'eſt dans cette proximité de la mort qu'il faut ſe fortifier contre ſes alarmes.

Eſt il rien de plus blâmable, ſelon Seneque, qu'un homme qui n'a point d'autres marques d'avoir vêcu que ſa vieilleſſe ? En effet, le ſouvenir de ſa jeuneſſe luy repreſente avec chagrin l'état où il eſt ; il regarde avec envie les plaiſirs qu'il ne peut

peut plus goûter ; ſes maux le jettent dans l'impatience, il ne marche plus qu'à la façon des reptiles, ſon corps rampe par ſa caducité, auſſi bien que ſon eſprit par ſon ignorance, & devenant inſupportable à ſoy-même, il déplaît en ſuite à tout le monde.

Heureux eſt celuy qui cherche un remede à tant de maux, dans cette étude qui en doit ôter toute l'aigreur, & qui ſe repentant d'avoir negligé des découvertes tellement neceſſaires, s'y aplique, pour mourir, avec plus de fermeté qu'il n'a vêcu.

Il eſt tres-important qu'un vieillard ſoit Philoſophe ; car, comme dit Macrobe, c'eſt une demangeaiſon attachée à cet âge que l'empreſſement d'eſtre interrogé, & de parler beaucoup ; & lors qu'ils diſent des choſes où la prudence & la ſageſſe ſe trouvent, l'utilité s'en ſuit immanquablement, parce que ces hommes qui ont blanchy dans la ſpeculation & dans la pratique, font recevoir avec beaucoup d'impreſſion leur authorité ; ils ſont d'ail- Sa. l. y.

leurs des fameux exemples de conſtance & d'intrepidité; la fortune ne les étonne point par ſes caprices, rien n'eſt capable de les ébranler.

Que pretendez-vous faire, diſoient à Solon tous ſes amis, cedez au tems, ne vous opoſez point à Piſiſtrate, c'eſt chercher vôtre perte? Quel ſecours aurez vous pour combattre ſa tyrannie? Ma vieilleſſe, répondit tranquilement ce ſage Legiſlateur. Cette réponſe n'enfermoit-elle pas une excellente moralité? n'eſtois ce pas dire, j'ay paſſé ma vie dans l'étude de la Philoſophie, j'y ay trouvé des remedes certains contre la crainte, de la tranquilité à mon eſprit, & beaucoup d'indifference pour la mort; le tyran peut m'oſter la vie, & je ſuis à la veille de la perdre.

TEXTE.

MEDITEZ donc, mon cher Menecée, & ne negligez rien de tout ce qui peut vous mener à la felicité; heureux celuy qui s'eſt fixé

fixé dans cette situation tranquile, il n'a plus de souhaits à faire, puisqu'il est satisfait de ce qu'il possede, & s'il n'a pû encore s'élever à ce degré d'excellence, il doit faire tous ses efforts pour y atteindre.

Suivez donc les preceptes que je vous ay donnez si souvent, mettez-les en pratique, qu'ils soient les sujets continuels de vos reflections, parce que je suis convaincu que vous y trouverez pour la regle de vos mœurs une Morale tres-reguliere.

Reflexion.

Epicure n'estimoit la connoissance des choses, & la penetration de la nature, que par raport à la conduite des mœurs; & s'il vouloit qu'on fust un habile Physicien, c'estoit pour devenir un Philosophe moral.

Il veut qu'on repasse dans sa memoire quels sont les principes des choses, de quelle maniere elles se forment, & comment leur resolution se fait, afin qu'on puisse estre éclaircy de tout ce qui peut nous

alarmer ; c'eſt de là que dépend le bonheur ou le malheur de nôtre vie, parce que l'ignorance de ces choſes jettent du deſordre & de la confuſion dans l'eſprit.

Le conſeil de ce Philoſophe eſt admirable, il faut en effet mediter, non pas ſur les moyens d'amaſſer des richeſſes, d'eſtre élevé aux dignitez, ou de ſatisfaire ſa haine, ou ſa vengeance ; mais de tâcher à redreſſer la violence du temperament, le penchant des mauvaiſes inclinations, & de ſoûmettre à ſa raiſon la fureur ou la foibleſſe de ſes paſſions.

TEXTE

LA baſe ſur laquelle vous devez apuyer toutes vos maximes, c'eſt la penſée de l'immortalité, & de l'état bien-heureux des Dieux : ce ſentiment eſt conforme à l'opinion qui s'en eſt répanduë parmy les hommes ; mais auſſi prenez garde qu'en définiſſant la Divinité, vous luy donniez aucun atribut qui profane la grandeur de ſon eſſence,

en

en diminuant son eternité, ou sa felicité suprême; donnez à vôtre esprit sur cet estre divin tel essor qu'il vous plaira, pourvû que son immortalité & sa beatitude n'en reçoivent aucune atteinte.

Il y a des Dieux, c'est une connoissance consacrée à la posterité; mais leur existance est tout à fait differente de celle qu'ils trouvent dans l'imagination des hommes: Celuy-là donc n'est point un impie temeraire, qui bannit cette foule de Divinitez, à qui le simple peuple rend des hommages; c'est plutôt cet autre qui veut donner à ces estres divins les sentimens ridicules du vulgaire.

Tout ce que la pluspart de ces foibles esprits avancent, sur la connoissance qu'ils en ont, n'est point par aucune notion anterieure qui puisse servir de preuve invincible, c'est seulement par de simples préjugez. Quelle apparence que les Dieux, selon l'opinion commune, s'embarassent de punir les coupables, & de recompenser les bons, qui pratiquant sans cesse toutes les vertus

qui ſont le propre d'un excellent naturel, veulent que ces Divinitez leur reſſemblent, & eſtiment que tout ce qui n'eſt point conforme à leurs habitudes mortelles, eſt fort éloigné de la nature divine.

REFLEXION.

ON peut voir dans ma remarque ſur la traduction du premier livre de Lucrece, & dans celle du cinquiéme, que l'aveuglement d'Epicure a eſté tel, qu'il a dit qu'il y avoit des Dieux, quoy qu'il fut interieurement préocupé d'un ſentiment contraire; la mort de Socrate, & la crainte des Atheniens l'avoient fait parler de cette maniere.

Ciceron marque ſon opinion; il a, dit-il, arraché de l'eſprit des hommes toutes les traces de la Religion dés qu'il a ôté à la Divinité le pouvoir de faire ſentir aux mortels l'effet de ſes bontez; il avouë que la nature eſt excellente, & en même tems il luy refuſe l'avantage d'eſtre bien-faiſante & ſecourable: N'eſt-

De natura Deorum l. 1. & 2.

ce

ce pas là dépoüiller tout ce qui fait la proprieté d'un eſtre infiniment bon.

Texte.

FAites-vous une habitude de penſer que la mort n'eſt rien à nôtre égard, puiſque la douleur ou le plaiſir dépend du ſentiment, & qu'elle n'eſt rien que la privation de ce même ſentiment.

C'eſt une belle découverte que celle qui peut convaincre l'eſprit, que la mort ne nous concerne en aucune maniere; c'eſt un heureux moyen de paſſer avec tranquilité cette vie mortelle, ſans nous fatiguer de l'incertitude des tems, qui la doive ſuivre; & ſans nous repaître de l'eſperance de l'immortalité.

En effet, ce n'eſt point un malheur de vivre à celuy qui eſt une fois parfaitement perſuadé, que le moment de ſa diſſolution n'eſt accompagné d'aucun mal, & c'eſt eſtre ridicule de marquer la crainte que l'on a de la mort, non pas que ſa

veuë, dans l'instant qu'elle nous frape, donne aucune inquietude; mais parce que dans l'attente incertaine de ses coups, l'esprit se laisse acabler par les tristes vapeurs du chagrin ? Est-il possible que la presence d'une chose estant incapable d'exiter aucun trouble en nous, nous puissions nous affliger avec tant d'excés par la seule pensée da son aproche?

La mort, encore un coup, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'est qu'une chimere, parce qu'elle n'est rien tant que la vie subsiste, & lors qu'elle arriue, la vie n'est plus: ainsi elle n'a point d'empire ny sur les vivans, ny sur les morts; les uns ne sentent pas encore sa fureur, & les autres qui n'existent plus, sont à l'abry de ses atteintes.

Reflexion.

Ap St. f. 9. CEux-là, dit Platon qui pensent sans cesse à la mort, sont de veritables Philosophes, eux seuls ne la craignent point: si le caractere de

de la ſaine Philoſophie eſt de s'apliquer à l'étude de ce dernier moment; c'eſt le devoir indiſpenſable du Chrêtien.

En effet, cette meditation eſt quelque choſe de ſi neceſſaire, qu'il eſt impoſſible de bien vivre ſans les reflexions qu'elle fait faire; c'eſt par leur moyen qu'on ſe dépoüille des ſentimens de haine & de vengeance; qu'on quitte cette inſatiable avidité d'amaſſer des richeſſes, qu'on arreſte l'impetuoſité d'une injuſte colere, & que toutes les paſſions trouvent un remede excellent à leur excés. Un Ancien dit, qu'il faut toujours repreſenter aux vicieux la derniere heure où la mort termine leur courſe; car l'homme pour lors enviſage tous ſes crimes avec horreur, il eſt perſecuté du remords qu'ils luy cauſent; & il voudroit, aux dépens de ce qu'il a de plus cher, avoir vécu d'une maniere qui ne luy donnât aucun repentir; ce n'eſt point la perte de la lumiere qu'il faut craindre, ny celle de tous les plaiſirs qui nous peuvent flater; la douleur qui peut ſe rencontrer dans

l'instant de la dissolution de tant de parties differentes qui forment nôtre assemblage, ne doit point nous alarmer.

C'est cet avenir effroyable qui doit nous remplir d'horreur. Le secret d'attendre la mort avec fermeté, c'est, dit saint Augustin, de la faire preceder par une bonne vie; elle n'est terrible que par ses suites, & quand c'est une necessité de subir sa loy, il ne faut point s'embarasser de quelle maniere elle l'execute; que la fievre, que la goute, que l'apoplexie, que les suplices même fassent la separation du corps & de l'ame, tout cela ne doit point estre le sujets de nos alarmes, mais il faut trembler dans la cruelle incertitude du lieu où nous mene la mort.

Mala mors non putanda est, quæ bana vita præcesserit &c. l. 1. c. 2. de Civit. Dei.

TEXTE

LEs ames vulgaires évitent quelquefois la mort, parce qu'elles l'envisagent comme le plus grand de tous les maux; elles tremblent aussi tres-souvent par le chagrin

chagrin qu'elles ont de perdre tous les plaisirs qu'elle leur arrache, & de l'eternelle inaction où elle les jette; c'est sans raison que la pensée de ne plus vivre leur donne de l'horreur, puisque la perte de la vie oste le discernement que l'on pouroit avoir que la cessation d'estre, enfermast en soy quelque chose de mauvais; & de même qu'on ne choisit pas l'aliment par sa quantité, mais par sa delicatesse, ainsi le nombre des années ne fait pas la felicité de nôtre vie; c'est la maniere dont on la passe qui contribuë à son agrément.

Reflexion.

Les hommes qui n'ont qu'une ame basse aprehendent la mort, ils l'évitent avec lâcheté : c'est ce qui fit que Paulus Æmilius mépriſa Persée Roy de Macedoine, qui demanda la vie à ce Consul avec un cœur de femme, & sans laisser voir aucune trace de ce qu'il avoit été.

Lorsqu'il fut prest de suivre à Ro-

me le char de triomphe de son vainqueur, il l'envoya suplier de luy en épargner la honte, ce Romain s'en mocqua avec justice; il étoit en sa puissance, répondit-il, de ne pas venir, il est encore le maître de la grace qu'il demande, voulant luy faire connoître qu'une mort genereuse étoit le seul remede à l'esclavage qu'on luy preparoit; mais ce lâche Roy aima mieux vivre dans l'infamie, pour mourir en suite plus cruellement, par l'inhumanité des soldats qui le gardoient. On tient que par un chagrin qu'ils conçûrent contre ce malheureux Prince, ils l'empêcherent de dormir, & luy osterent ainsi la vie, qu'il avoit conservé avec des bassesses indignes de son caractere, & de sa naissance.

TEXTE

QU'IL est ridicule d'exhorter un jeune homme à bien vivre, & de faire comprendre à celuy que la vieillesse aproche du tombeau, qu'il doit mourir avec fermeté; ce n'est pas que ces deux choses ne soient

ſoient infiniment eſtimables d'elles-mêmes ; mais c'eſt que les ſpeculations qui nous font trouver des charmes dans une vie reglée, nous menent avec intrepidité juſqu'à l'heure de la mort.

Reflexion.

LA vie nous conduit à la mort, & la mort eſt une ſuite de la vie ; ce ſont deux choſes inſeparables, & qui doivent eſtre le ſujet de nos meditations.

Epicure a donc raiſon de trouver mauvais l'avertiſſement que celuy-là donne à un jeune homme, de refléchir ſans ceſſe à regler ſes mœurs ; & à l'autre dont l'âge eſt avancé, de ſonger à faire une belle fin ; comme ſi la jeuneſſe étoit exempte de la mort, & que la vieilleſſe ne dût plus s'embaraſſer de la conduite de ſa vie.

Nôtre Philoſophe ne veut pas qu'on ſepare le ſoin de vivre en honête homme d'avec celuy de mourir ſans crainte ; ce ſont deux ocupations qui ont un tel enchaînement, que l'une eſt inutile ſans l'autre ;

tre; la veuë de la mort fait qu'on ne s'éloigne jamais de la pratique des vertus, & la pratique des vertus fait que la mort n'a rien de redoutable.

TEXTE

C'Est une folie beaucoup plus grande d'appeller le non estre un bien, ou de dire que dés l'instant qu'on a vû la lumiere, il faut s'arracher à la vie. Si celuy qui s'exprime de cette sorte est veritablement persuadé de ce qu'il dit; d'où vient que dans le même moment il ne quitte pas la vie? S'il a refléchy serieusement sur les malheurs dont elle est remplie, il est le maître d'en sortir pour n'estre plus expoſé à ses disgraces; & si c'est par maniere de parler, & comme par raillerie, c'est faire le personnage d'un insensé: La plaisanterie sur cette matiere est ridicule.

Reflexion

CE raiſonnement d'Epicure eſt admirable, il eſt contre ces fanfarons qui declament toujours contre la vie, qui cenſurent ſans ceſſe tout ce qui ſe paſſe dans ſa durée, & qui ſont ſi delicats, que les ouvrages mêmes de la Nature leurs déplaiſent.

Ils montrent un chagrin exterieur d'eſtre parmy les hommes; ils envient le bonheur de ceux qui ſont encore dans le vaſte ſein des eſtres, & ne trouvent rien qui les puiſſe conſoler de la vie, qu'un prompt depart qu'ils ſemblent attendre avec impatience; mais comme ils y reſtent, nôtre Philoſophe les fait remarquer pour des lâches, ou pour de mauvais plaiſans.

Il n'y a rien de ſi afreux que le neant, ny rien de ſi malheureux que de n'eſtre pas admis à la contemplation des beautez de l'Univers, & à la connoiſſance de leur ſuprême Autheur. Quand une fois nous ſommes nez, il faut demeurer

monde, il faut habituer ſon eſprit au calme parmy le tumulte; il faut enfin attendre l'advenir de la même maniere qu'on a affronté le paſſé, & qu'on ſe ſoutient dans le preſent. Le Sage doit eſtre preparé à l'incertitude des évenemens qui doivent ſuivre, & leur biſarrerie, de même que leur injuſtice, ne doivent point le déplacer de ſa ſituation.

TEXTE

CONSIDEREZ auſſi que des choſes differentes ſont l'objet de nos ſouhaits & de nos deſirs; les unes ſont naturelles, & les autres ſont ſuperfluës; il y en a de naturelles abſolument neceſſaires, & d'autres dont on ſe peut paſſer, quoy qu'inſpirées par la nature.

Les neceſſaires ſont de deux ſortes, les unes font nôtre bonheur par l'indolence du corps, & quelques autres ſoutiennent la vie, comme le breuvage & l'aliment. Si vous ſpeculez ces choſes ſans vous éloigner de la verité, l'eſprit & le corps y trouveront ce qu'il faut cher-

chercher, & ce qu'il faut éviter; l'un y aura le calme & la bonace, & l'autre une ſanté parfaite, qui ſont le centre d'une vie bienheureuſe.

Reflexion.

Epicure ne s'éloigne jamais de l'auſterité de ſa Morale, il veut qu'on donne à la nature ce qui eſt neceſſaire pour ſa conſervation; mais il condamne le ſuperflu: il faiſoit luy-même ſes delices d'un morceau de fromage cyteredien; c'eſtoit l'extraordinaire de la table de cet homme qu'on accuſoit d'eſtre ſi voluptueux.

Le pain & l'eau claire peuvent ſuffire à l'homme pour le ſoûtien de ſa vie: c'eſt le ſentiment de Menandre. Pytagore veut qu'on ſe faſſe une habitude de la frugalité; & Phocilide nous apprend qu'il faut éviter toutes ſortes d'excés, qu'il y a un certain milieu tout à fait neceſſaire à garder; & qu'il eſt dangereux d'abuſer de tout ce qui peut flater nos ſens.

l'instant de la dissolution de tant de parties differentes qui forment nôtre assemblage, ne doit point nous alarmer.

C'est cet avenir effroyable qui doit nous remplir d'horreur. Le secret d'attendre la mort avec fermeté, c'est, dit saint Augustin, de la faire preceder par une bonne vie; elle n'est terrible que par ses suites, & quand c'est une necessité de subir sa loy, il ne faut point s'embarasser de quelle maniere elle l'execute; que la fievre, que la goute, que l'apoplexie, que les suplices même fassent la separation du corps & de l'ame, tout cela ne doit point estre le sujets de nos alarmes, mais il faut trembler dans la cruelle incertitude du lieu où nous mene la mort.

Mala mors non putanda est, quæ bona vita præcesserit. &c. l. 1. c. 2. de Civit. Dei.

TEXTE

LEs ames vulgaires évitent quelquefois la mort, parce qu'elles l'envisagent comme le plus grand de tous les maux; elles tremblent aussi tres-souvent par le chagrin

chagrin qu'elles ont de perdre tous les plaisirs qu'elle leur arrache, & de l'eternelle inaction où elle les jette; c'est sans raison que la pensée de ne plus vivre leur donne de l'horreur, puisque la perte de la vie oste le discernement que l'on pouroit avoir que la cessation d'estre, enfermast en soy quelque chose de mauvais; & de même qu'on ne choisit pas l'aliment par sa quantité, mais par sa delicatesse, ainsi le nombre des années ne fait pas la felicité de nôtre vie; c'est la maniere dont on la passe qui contribuë à son agrément.

Reflexion.

Les hommes qui n'ont qu'une ame basse aprehendent la mort, ils l'évitent avec lâcheté : c'est ce qui fit que Paulus Æmilius mépriſa Persée Roy de Macedoine, qui demanda la vie à ce Consul avec un cœur de femme, & sans laisser voir aucune trace de ce qu'il avoit été.

Lorsqu'il fut prest de suivre à Ro-

me le char de triomphe de son vainqueur, il l'envoya suplier de luy en épargner la honte, ce Romain s'en mocqua avec justice; il étoit en sa puissance, répondit-il, de ne pas venir, il est encore le maître de la grace qu'il demande, voulant luy faire connoître qu'une mort genereuse étoit le seul remede à l'esclavage qu'on luy preparoit; mais ce lâche Roy aima mieux vivre dans l'infamie, pour mourir en suite plus cruellement, par l'inhumanité des soldats qui le gardoient. On tient que par un chagrin qu'ils conçûrent contre ce malheureux Prince, ils l'empêcherent de dormir, & luy osterent ainsi la vie, qu'il avoit conservé avec des bassesses indignes de son caractere, & de sa naissance.

TEXTE

QU'IL est ridicule d'exhorter un jeune homme à bien vivre, & de faire comprendre à celuy que la vieillesse aproche du tombeau, qu'il doit mourir avec fermeté; ce n'est pas que ces deux choses ne

soient

ſoient infiniment eſtimables d'elles-mêmes ; mais c'eſt que les ſpeculations qui nous font trouver des charmes dans une vie reglée, nous menent avec intrepidité juſqu'à l'heure de la mort.

Reflexion.

LA vie nous conduit à la mort, & la mort eſt une ſuite de la vie ; ce ſont deux choſes inſeparables, & qui doivent eſtre le ſujet de nos meditations.

Epicure a donc raiſon de trouver mauvais l'avertiſſement que celuy-là donne à un jeune homme, de refléchir ſans ceſſe à regler ſes mœurs ; & à l'autre dont l'âge eſt avancé, de ſonger à faire une belle fin ; comme ſi la jeuneſſe étoit exempte de la mort, & que la vieilleſſe ne dût plus s'embaraſſer de la conduite de ſa vie.

Nôtre Philoſophe ne veut pas qu'on ſepare le ſoin de vivre en honête homme d'avec celuy de mourir ſans crainte ; ce ſont deux occupations qui ont un tel enchaînement, que l'une eſt inutile ſans l'autre ;

tre; la veuë de la mort fait qu'on ne s'éloigne jamais de la pratique des vertus, & la pratique des vertus fait que la mort n'a rien de redoutable.

TEXTE

C'Est une folie beaucoup plus grande d'appeller le non estre un bien, ou de dire que dés l'instant qu'on a vû la lumiere, il faut s'arracher à la vie. Si celuy qui s'exprime de cette sorte est veritablement persuadé de ce qu'il dit; d'où vient que dans le même moment il ne quitte pas la vie? S'il a refléchy serieusement sur les malheurs dont elle est remplie, il est le maître d'en sortir pour n'estre plus expolé à ses disgraces; & si c'est par maniere de parler, & comme par raillerie, c'est faire le personnage d'un insensé: La plaisanterie sur cette matiere est ridicule.

Reflexion

CE raiſonnement d'Epicure eſt admirable, il eſt contre ces fanfarons qui declament toujours contre la vie, qui cenſurent ſans ceſſe tout ce qui ſe paſſe dans ſa durée, & qui ſont ſi delicats, que les ouvrages mêmes de la Nature leurs déplaiſent.

Ils montrent un chagrin exterieur d'eſtre parmy les hommes; ils envient le bonheur de ceux qui ſont encore dans le vaſte ſein des eſtres, & ne trouvent rien qui les puiſſe conſoler de la vie, qu'un prompt depart qu'ils ſemblent attendre avec impatience; mais comme ils y reſtent, nôtre Philoſophe les fait remarquer pour des lâches, ou pour de mauvais plaiſans.

Il n'y a rien de ſi afreux que le neant, ny rien de ſi malheureux que de n'eſtre pas admis à la contemplation des beautez de l'Univers, & à la connoiſſance de leur ſuprême Autheur. Quand une fois nous ſommes nez, il faut demeurer

rer dans la ſituation où ſa divine Providence nous a mis: Le Sage, dit un ſçavant Grec, ne doit jamais ſortir de la vie pour quelque raiſon que ce ſoit; s'il la quitte, parce qu'il eſt perſecuté de la fortune, il s'éloigne de ſes principes, qui luy font connoître qu'il n'y a point d'autres malheurs dans la vie, que ce qui eſt opoſé à cette honeſteté, qui a toujours la prudence pour ſon premier mobile; de même qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui eſt honeſte.

La vie n'eſt point un mal, & Democrite aſſure qu'elle eſt pleine de douceurs, ſi l'eſprit eſt tranquile; ce qui ſe trouve ſi l'on fuit les plaiſirs periſſables & incertains, pour s'attacher à la volupté ſolide qu'inſpire la ſageſſe.

TEXTE

IL faut ſe remplir l'eſprit de la penſée de l'advenir, avec cette circonſtance, qu'il ne nous concerne point tout à fait, & qu'il n'eſt pas entierement hors d'état de nous con-

concerner, afin que nous ne ſoyons point inquietés de la certitude ou de l'incertitude de ſon arrivée.

Reflexion.

Le tems eſt compoſé de trois choſes, du paſſé, du preſent, & de l'advenir; le paſſé ne nous inquiette, ou ne nous flatte que par ſouvenir, & enfin il n'a rien de redoutable: le preſent, par la viteſſe de ſa fuite, nous laiſſe à peine diſcerner s'il exiſte; mais l'advenir, qui nous fait eſperer ou craindre, parce qu'il n'eſt pas encore, trouble le bonheur de nôtre vie, lorſqu'elle n'eſt pas affermie par les preceptes de la Sageſſe.

Auſſi Epicure dit chez Seneque, que celuy-là qui eſt abandonné de ſes lumieres, eſt toujours malheureux, il eſt dans des alarmes continuelles, & il la paſſe entierement dans l'aprehenſion des infortunes qu'il s'imagine trouver dans l'advenir.

C'eſt une foibleſſe étrange, il faut ſe poſſeder parmy l'orage du monde;

monde, il faut habituer ſon eſprit au calme parmy le tumulte; il faut enfin attendre l'advenir de la même maniere qu'on a affronté le paſſé, & qu'on ſe ſoutient dans le preſent. Le Sage doit eſtre preparé à l'incertitude des évenemens qui doivent ſuivre, & leur biſarrerie, de même que leur injuſtice, ne doivent point le déplacer de ſa ſituation.

TEXTE

CONSIDEREZ auſſi que des choſes differentes ſont l'objet de nos ſouhaits & de nos deſirs; les unes ſont naturelles, & les autres ſont ſuperfluës; il y en a de naturelles abſolument neceſſaires, & d'autres dont on ſe peut paſſer, quoy qu'inſpirées par la nature.

Les neceſſaires ſont de deux ſortes, les unes ſont nôtre bonheur par l'indolence du corps, & quelques autres ſoutiennent la vie, comme le breuvage & l'aliment. Si vous ſpeculez ces choſes ſans vous éloigner de la verité, l'eſprit & le corps y trouveront ce qu'il faut cher-

chercher, & ce qu'il faut éviter; l'un y aura le calme & la bonace, & l'autre une ſanté parfaite, qui ſont le centre d'une vie bienheureuſe.

Reflexion.

Epicure ne s'éloigne jamais de l'auſterité de ſa Morale, il veut qu'on donne à la nature ce qui eſt neceſſaire pour ſa conſervation, mais il condamne le ſuperflu : il faiſoit luy-même ſes delices d'un morceau de fromage cyteredien; c'eſtoit l'extraordinaire de la table de cet homme qu'on accuſoit d'eſtre ſi voluptueux.

Le pain & l'eau claire peuvent ſuffire à l'homme pour le ſoûtien de ſa vie : c'eſt le ſentiment de Menandre. Pytagore veut qu'on ſe faſſe une habitude de la frugalité; & Phocilide nous apprend qu'il faut éviter toutes ſortes d'excés, qu'il y a un certain milieu tout à fait neceſſaire à garder, & qu'il eſt dangereux d'abuſer de tout ce qui peut flater nos ſens.

Tex-

Texte.

N'Eſt-il pas vray que le but de toutes nos actions c'eſt de fuïr la douleur & l'inquietude, & que lorſque nous ſommes arrivez à ce terme charmant, l'eſprit eſt tellement delivré de tout ce qui le pouvoit tenir dans l'agitation, que l'homme croit eſtre au dernier periode de ſa felicité, qu'il n'y a plus rien qui puiſſe ſatisfaire ſon eſprit, & contribuer à ſa ſanté.

La fuite du plaiſir fait naître la douleur, & la douleur fait naître le plaiſir; c'eſt pourquoy nous apellons ce même plaiſir la ſource & la fin d'une vie bien heureuſe, parce qu'il eſt le premier bien que la nature nous inſpire dés le moment de nôtre naiſſance, que c'eſt par luy que nous évitons des choſes, que nous en choiſiſſons d'autres, & qu'enfin tous nos mouvemens ſe terminent en luy; c'eſt donc à ſon ſecours que nous ſommes redevables, de ſçavoir diſcerner toutes ſortes de biens.

Re-

REFLEXION.

LE plaiſir, dit Maxime de Tyr, n'a que faire de la raiſon, il eſt avant l'art, il prévient l'experience, & le tems ne le fait point naître, le penchant qu'on a pour ſes douceurs eſt excellent, il ſe forme avec nous, & la nature l'ayant donné à l'animal comme la baſe de ſa conſervation; il eſt détruit des l'inſtant qu'on luy oſte ce ſoûtien de la vie. La ſcience, la raiſon, & l'eſprit dont on fait tant d'éloges, ſont l'effet de l'augmentation, du tems, & de l'experience; mais le plaiſir ne s'aprend point, c'eſt un preſent de la nature, que nous cheriſſons, parce qu'il bannit la douleur; l'un travaille à nôtre conſervation, & l'autre fait nôtre perte: Si ce même plaiſir n'étoit qu'une chimere, il ne ſeroit point né avec nous, ce ne ſeroit point la premiere de toutes les choſes que nous avons receuës pour nous ſoûtenir dans la vie. Diſſ. 33.

La

La volupté eſt donc la cauſe de tout, elle nous fait diſcerner ce qui nous eſt neceſſaire, ou ce qui ne l'eſt pas; c'eſt elle qui fait aller parmy l'horreur des combats pour triompher, pour s'acquerir de l'eſtime, ou pour l'utilité de la recompenſe; elle fait qu'un malade avale un breuvage amer, pour avoir le plaiſir d'eſtre en perfaite ſanté, & qu'il ſe laiſſe couper les membres pour s'arracher à la mort: enfin c'eſt elle qui nous incite à l'étude de la ſageſſe, pour joüir du plaiſir qu'elle donne par le calme heureux de l'eſprit.

TEXTE.

OR il eſt certain que comme ce premier bien vient directement de la nature, il ne nous porte pas à toutes ſortes de plaiſirs; auſſi y en a-t'il pluſieurs que nous évitons, lorſque nous ſçavons que la douleur qui les ſuit doit eſtre trop violente. Il y a de même beaucoup de maux que nous preferons à de certains plaiſirs, quand nous ſommes

mes convaincus qu'aprés les avoir ſuportez pendant un tems fort conſiderable, nous ſerons par la ſuite beaucoup plus ſenſiblement charmez.

Il eſt donc indubitable que toute ſorte de volupté, pour être conforme aux ſentimens que la nature fait naître en nous, eſt quelque choſe de tres-excellent; & neanmoins toutes ſortes de plaiſirs ne doivent pas toûjours être de nôtre choix; & quoyque toutes les douleurs differentes ſoient naturellement un mal, on ne les doit pourtant pas toutes éviter, parce qu'il faut faire un certain paralele des choſes qui nous charment, ou de celles qui nous déplaiſent, & ſe déterminer en ſuite ſelon l'occaſion, & ſelon l'utilité qui en peut revenir; car la pluſpart du tems nous nous ſervons du bien comme du mal, & du mal comme du bien.

Reflexion.

PUisque la parfaite volupté, dont parle Epicure, n'eſt autre choſe que l'état paiſible de l'eſprit, & l'abſence de la douleur du corps, il faut

chercher celle qui nous conduit à cet état ; ainſi tous les plaiſirs qui enferment en eux quelque choſe de mauvais, doivent eſtre regardez comme l'écueil de nôtre repos ; car le plaiſir, ſelon Saint Auguſtin, n'eſt rien que la fin de nos peines. Tout ce qu'on imagine & tout ce qu'on recherche avec empreſſement n'a point d'autre but ; il faut donc par la même raiſon ſouffrir quelquefois les atteintes de la douleur, pour avoir en ſuite de la volupté.

Enarra. In Pſ. 7. v. 9.

On ſe prive avec chagrin de la veuë d'une maîtreſſe aimable, parce qu'on reflechit ſagement que la liberté eſt beaucoup plus precieuſe que l'agreable eſclavage où l'on vit. On ſe laiſſe couper un bras; mais cette douleur nous mene au plaiſir qu'on trouve dans la conſervation de ſa vie. Seneque marque aſſez le ſentiment d'Epicure, quand il luy fait dire qu'il éviteroit tout le plaiſir qui entraînoit aprés ſoy le repentir, & qu'il ſouhaiteroit une douleur mediocre, pour n'eſtre pas expoſé à une plus violente.

De otio ſap.

TEX.

TEXTE.

LA frugalité eſt un bien que l'on ne peut trop eſtimer ; ce n'eſt pas qu'il faille la garder toujours regulierement, mais ſon habitude eſt excellente, afin que n'ayant plus les choſes dans la même abondance, nous nous paſſions de peu, ſans que cette mediocrité nous parroiſſe étrange ; auſſi faut-il graver fortement dans ſon eſprit, que c'eſt joüir d'une magnificence pleine d'agrément, que de ſe ſatisfaire ſans aucune profuſion.

La nature, pour ſa ſubſiſtance, n'exige que des choſes tres-faciles à trouver ; celles qui ſont rares & extraordinaires luy ſont inutiles, & ne peuvent ſervir qu'à la vanité, ou à l'excés. Une nouriture commune donne autant de plaiſir qu'un feſtin ſomptueux, & c'eſt un ragoût admirable que l'eau & le pain, lorſque l'on en trouve dans le tems de ſa faim & de ſa ſoif.

Il faut donc s'habituer à manger ſobrement, & ſimplement, ſans

rechercher toutes ces viandes delicatement preparées ; la ſanté trouve dans cette frugalité ſa conſervation, & l'homme par ce moyen devient plus robuſte, & beaucoup plus propre à toutes les actions de la vie. Cela eſt cauſe que s'il ſe trouve par intervalles à un meilleur repas, il y mange avec plus de plaiſir : mais le principal, c'eſt que par ce ſecours nous ne craignons point les viciſſitudes de la fortune, parce qu'eſtant acoûtumez à nous paſſer de peu, quelque abondance qu'elle nous ôte, elle ne fait que nous remettre dans un état qu'elle ne nous peut ravir, par la loüable habitude que nous avons priſe.

Reflexion.

QUe ce ſentiment eſt digne de nôtre Philoſophe, & qu'il eſt vray que la nature, pour ſa conſervation, n'exige point ces grands excés dont on l'acable ; ils ne peuvent point faire la felicité de l'homme, puiſqu'elle n'eſt que le calme de l'eſprit, & la bonne diſpoſition du corps.

La ſageſſe qui fait naître ce bonheur n'eſt, ſelon Saint Gregoire de Nyſſe, qu'un certain milieu qui ſe rencontre dans les choſes que nous recherchons; le trop peu, auſſi bien que ce qui eſt outré, n'eſt point ſon ſon centre; celuy qui tremble au peril eſt un timide, & l'autre qui l'afronte mal à propos eſt un temeraire; manquer du neceſſaire eſt un mal, faire profeſſion d'incontinence eſt un crime; il faut donc garder un certain temperament dans tout ce que nous faiſons, c'eſt le moyen d'eſtre heureux; c'eſt le ſeul chemin qui conduit à la ſageſſe. Des facultez mediocres, dit le fameux Lucrece, peuvent faire le charme de nôtre vie: Elles ſont, ſelon Salomon, inſéparables de la vertu; auſſi les preferet'il à ces coupables richeſſes dont on joüit parmy le remords & l'injuſtice.

Hom. 5. in Eccl.

Pro 15.

Enfin, comme veut Epicure, la faim fait la delicateſſe de l'aliment. Artaxerxes, Roy de Perſe, ayant dans une défaite perdu tout ſon bagage, fut contraint de manger des figues ſeches & du pain d'orge pour

apaiſer ſa faim: quel plaiſir, ô Dieux! s'écria ce Prince, je n'avois jamais éprouvé de ſemblables delices.

TEXTE.

AInſi lorſque nous aſſurons que la volupté eſt la fin d'une vie bienheureuſe, il ne faut pas s'imaginer que nous entendions parler de ces ſortes de plaiſirs qui ſe trouvent dans la joüiſſance de l'amour, ou dans le luxe & l'excés des bonnes tables, comme quelques ignorans l'ont voulu inſinuer, auſſi bien que les ennemis de noſtre Secte, qui nous ont impoſé ſur cette matiere, par l'interpretation malicieuſe qu'ils ont donné à noſtre opinion.

Cette volupté, qui eſt le centre de noſtre bonheur, n'eſt autre choſe que d'avoir l'eſprit ſans aucune agitation, & que le corps ſoit exempt de douleur; l'yvrognerie, l'excés des viandes, le commerce criminel des femmes, la delicateſſe des boiſſons, & tout ce qui aſſaiſonne les bonnes tables, n'ont rien qui conduiſe à une agreable vie, il n'y a que la frugalité

&

& la tranquilité de l'eſprit qui puiſſe faire cet effet heureux ; c'eſt ce calme qui nous facilite l'éclairciſſement des choſes qui doivent fixer noſtre choix, ou de celles que nous devons fuir ; & c'eſt par lui qu'on ſe défait des opinions qui troublent la diſpoſition de ce mobile de nôtre vie.

Reflexion.

L'Etrange effet de la calomnie, celuy qui s'explique ſi clairement ſur la définition de la veritable volupté, qui marque en des caracteres inéfaçables, que les plaiſirs où la pluſpart des hommes ſe plongent, ne ſont point de la nature de la volupté ; qu'elle ne peut jamais eſtre veritable, que lorſque l'eſprit eſt ſatisfait, que le corps eſt ſans douleur, & qu'elle eſt unie à la vertu. Celuy-là même dont la memoire devoit eſtre conſacrée à la poſterité a paſſé par la jalouſie des Stoïciens pour un homme execrable.

Ces ſuperbes Philoſophes n'ont fait éclater leur chagrin contre luy, que par le deſeſpoir où ſon ſçavoir &

ſa probité les ont jettez ; ils ont vû que tout eſtoit ſincere dans ſes ſentimens, qu'il ne ſe violentoit point comme eux pour ſoûtenir des opinions contraires à la nature & au bon ſens ; que ſa vie étoit un exemple parlant de ſa vertu & de l'excellence de ſes preceptes, & qu'on voyoit ſur ſon viſage l'aſſiete tranquile de ſon ame. Comme ils s'entoient que la felicité qu'ils affectoient d'avoir n'étoit qu'en apparence, & qu'ils ſoufroient interieurement, pour avoir un dehors compoſé ; ils ont voulu troubler par leurs impoſtures celle dont Epicure joüiſſoit veritablement. Comme leur entrepriſe a eſté temeraire, elle n'a point eu de ſuccés, il s'eſt conſervé ſans alteration malgré leurs outrages ; ſon ſiecle a vû leur haine ſans ceſſer d'admirer la force de ſon genie ; & l'avenir a rendu juſtice à la verité, qui a fait en tous lieux l'eloge de ſa ſageſſe.

TEXTE.

LE principe de toutes ces choſes ne ſe trouve que dans la prudence,

ce, qui par conſequent eſt un bien tres-excellent ; auſſi merite-t'elle ſur la Philoſophie l'honneur de la preference, parce qu'elle eſt ſa regle dans la conduite de ſes recherches ; qu'elle fait voir l'utilité qu'il y a de ſortir de cette ignorance, qui fait toutes nos allarmes ; & que d'ailleurs elle eſt la ſource de toutes les vertus, qui nous enſeignent que la vie eſt ſans agrément, ſi la prudence, l'honeſteté & la juſtice ne dirigent tous ſes mouvemens, & que ſuivant tousjours la route que ces choſes nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette ſatisfaction, dont le bonheur eſt inſéparable ; car ſes vertus ſont le propre d'une vie pleine de felicité & d'agrément, qui ne peut jamais eſtre ſans leur excellente pratique.

Reflexion.

LA prudence, dit un Ancien, eſt une grande divinité ; elle eſt en effet le premier mobile de tout ce qui ſe fait de plus illuſtre ; c'eſt à la conduite de ſes conſeils que l'homme

doit le ſuccés de ſes entrepriſes ; c'eſt par elle que le Prince triomphe, que le Magiſtrat rend la juſtice avec aplaudiſſement, & que le particulier trouve la maniere de bien regler ſa famille : nous y aprenons l'art de fixer au bien un mauvais temperament, & de dreſſer nôtre vie ſur le modele de la ſageſſe, qui fait ſon bonheur & ſes plaiſirs ; parce que, comme dit fort bien nôtre Philoſophe, il n'y a point de joye ſans prudence, & point de prudence ſans plaiſir.

Texte.

CEla ſupoſé, quel eſt l'homme que vous pouriez preferer à celuy qui penſe des Dieux tout ce qui eſt conforme à la grandeur de leur eſtre, qui voit inſenſiblement avec intrepidité l'aproche de la mort, qui raiſonne avec tant de juſteſſe ſur la fin où nous devons tendre naturellement, & ſur l'exiſtence du ſouverain bien, dont il croit la poſſeſſion facile, & capable de nous remplir entierement ; qui s'eſt imprimé dans l'eſprit, que tout ce qu'on trouve dans

dans les maux doit finir bien-tôt, ſi la douleur eſt violente, ou que ſi elle languit par le tems, on s'en fait une habitude qui la rend ſuportable; & qui enfin ſe peut convaincre luy-meſme, que la neceſſité du deſtin, ainſi que l'ont crû quelques Philoſophes, n'a point un empire abſolu ſur nous, ou que tout au moins elle n'eſt point tout à fait la maîtreſſe des choſes qui relevent en partie du caprice de la fortune, & qui en partie ſont dépendantes de nôtre volonté, parce que cette même neceſſité eſt cruelle, & ſans remede, & que l'inconſtance de la fortune peut nous laiſſer toujours quelque rayon d'eſperance.

D'ailleurs, la liberté que nous avons d'agir comme il nous plaît n'admet aucune tyrannie qui la violente, auſſi ſommes nous coupables des choſes criminelles; de même que ce n'eſt qu'à nous qu'apartiennent les loüanges que merité la prudence de nôtre conduite.

Reflexion.

HEureux, ſans doute, eſt celuy qui pouroit vivre de la maniere que preſcript nôtre Philoſophe ; ce ſeroit eſtre parmy les hommes quelque choſe au deſſus des hommes, ne point craindre cette derniere diſſolution en elle-meſme, mais ſeulement par les ſuites que la Religion nous propoſe, nous y preparant ſelon ſes regles & ſes maximes ; connoître le ſouverain bien, en ſçavoir joüir, ſuporter la douleur, & ſe flater parmy ſes atteintes ; mépriſer cette neceſſité fatale qu'on peut impoſer à la nature ; faire le bonheur de ſa vie par ſa prudence, c'eſt en verité quelque choſe de tres-difficile, les forces naturelles ne peuvent point atteindre juſques-là, ce n'eſt que dans Dieu qu'il faut eſperer ce degré de perfection : Il eſt, comme dit Saint Auguſtin, la ſource de nos joyes ; il comble nos deſirs, & luy ſeul nous peut remplir, parce qu'il eſt nôtre ſouverain bien.

Soliloq. C. 3. §. 3.

TEX-

TEXTE.

IL eſt donc beaucoup plus avantageux de ſe rendre à l'opinion fabuleuſe que le peuple a des Dieux, que d'agir ſelon quelques Phyſiciens, par la neceſſité du deſtin: cette penſée ne laiſſe pas d'imprimer du reſpect, & l'on eſpere toujours du ſuccés à ſes prieres; mais lorſque l'on s'imagine une certaine neceſſité dans l'action, c'eſt vouloir ſe jetter dans le deſeſpoir.

Gardez-vous donc bien d'imiter le vulgaire, qui met la fortune au nombre des Dieux; la biſarrerie de ſa conduite l'éloigne entierement du caractere de la divinité, qui ne peut rien faire qu'avec ordre & juſteſſe. Ne croyez pas non plus que cette volage contribuë en aucune maniere aux évenemens; le ſimple peuple s'eſt bien laiſſé ſeduire en faveur de ſa puiſſance; il ne croit pas neanmoins qu'elle donne directement aux hommes ny les biens, ny les maux, qui font le malheur ou la felicité de leur vie; mais qu'elle fait naître ſeu-

lement les occaſions de tout ce qui peut produire les effets.

Arrachez donc autant qu'il vous ſera poſſible cette penſée de voſtre eſprit, & ſoyez perſuadé qu'il vaut mieux eſtre malheureux ſans avoir manqué de prudence, que d'eſtre au comble de ſes ſouhaits par une conduite déreglée, à qui neanmoins la fortune a donné du ſuccés ; il eſt beaucoup plus glorieux d'eſtre redevable à cette meſme prudence de la grandeur, & du bonheur de ſes actions, puiſque c'eſt une marque qu'elles ſont l'effet de ſes reflexions & de ſes conſeils.

Reflexion.

CE ſentiment d'Epicure eſt tout à fait contraire à celuy des Stoiciens, qui vouloient que Dieu dépendit du deſtin, qu'il fut attaché aux cauſes ſecondes ; & qu'il y eût un tel enchaînement dans les choſes qu'il étoit impuiſſant de changer la neceſſité de leurs évenemens ; que ces Philoſophes eſtoient ridiculement aveuglez par leur orgueil. Si tout étoit

étoit tellement contraint d'agir de telle & telle maniere, ils ont employé vainement tant d'Eloges pour ces hommes extraordinaires, qui ont esté les Heros de leur Secte.

Stilpon, ce fameux Stoïcien, qui fait l'admiration de Seneque, mépriſe la grace que luy offre Demetrius, de luy rendre ſes biens aprés la priſe de Megare; il eſt intrepide parmy le brillant & la fureur des épées, le pillage & le maſſacre de ſes Citoyens, & ſes filles qu'on arrache d'entre ſes bras, n'ébranlent point ſa fermeté: les Temples renverſez, qui accablent les Dieux de leurs ruines, n'alterent point le repos de ſon eſprit; les vainqeurs & les vaincus ſont dans l'agitation & dans le deſordre, lui ſeul jouit d'une joye profonde; & neanmoins, ſelon l'opinion des Stoïciens, il n'eſt pas digne des loüanges que luy donne Seneque. Le deſtin qui l'a force à cette action eſt l'autheur de ces fiers mouvemens; & ſi un autre avoit fléchy à cette cruauté de la fortune, il n'auroit point merité de blâme, parce qu'il auroit eſté neceſſité de céder

au

au tems par une cauſe ſecrete?

Que le Sage d'Epicure eſt au deſſus de ces orgueilleux Philoſophes, il ne veut pas que ſes actions dépendent d'une violence inviſible, il veut que ſa volonté ſoit libre, ce qui eſt conforme à la Religion; il veut que le Sage doive tout à ſa propre prudence; juſques-là meſme qu'il eſtimeroit beaucoup plus un ſage malheureux, qu'un heureux temeraire.

TEXTE.

NE ceſſez donc jamais de mediter ſur ces choſes, ſoyez jour & nuit dans la ſpeculation de tout ce qui les regarde, ſoit que vous ſoyez ſeul, ou avec quelqu'un qui ait du raport avec vous; c'eſt le moyen d'avoir un ſommeil tanquile, d'exercer dans le calme toutes vos facultez, & de vivre comme un Dieu parmy les mortels. Celuy-là eſt plus qu'un homme, qui jouit pendant la vie des meſmes biens qui font le bonheur de la Divinité.

RE-

Reflexion.

Toute cette Epître, qui renferme un admirable abregé de tout ce qui peut contribuer à la felicité de la vie, finit de la meſme maniere qu'elle a commencé : Epicure regarde la meditation, comme le premier Maiſtre de la pratique ; la pratique ſans la meditation eſt tousjours dangereuſe, parce qu'elle eſt ſans la prudence. C'eſt donc cette belle vertu qu'il veut qu'on s'efforce d'acquerir par la force de la reflexion ; elle arreſte la temerité des Philoſophes, elle dompte la rebellion des paſſions ; elle fait voir à la volonté qu'elle eſt ſa maiſtreſſe de ſes mouvemens ; elle oſte à la fortune ſon pouvoir ; elle montre à bien vivre, pour bien mourir ; & nous ayant fait pratiquer toutes les vertus ſous le guide de la Foy, elle nous meine ſans crainte, ainſi que l'aſſu-

l'assure l'Evangile, à ce sommeil des Justes, qui nous rend des Anges dans le Ciel.

Dio-

Diogenes de Laërce raporte icy quelques opinions d'Epicure, & de ſes Sectateurs.

TEXTE.

JE ne dis point icy qu'Epicure dans beaucoup de lieux de ſes écrits, & particulierement dans ſon grand Epitome, rejette entierement l'art de deviner; il aſſure que c'eſt une pure chimere, & que ſi cet art étoit veritable, l'homme n'auroit point la faculté d'agir librement. Voila ce qu'il avance, quoy qu'il y ait encore dans le corps de ſes Ouvrages beaucoup d'autres choſes où il parle de la conduite qu'il faut tenir pour la regle & le bonheur de la vie.

REFLEXION.

CIceron ſe mocque des Stoïciens, qui admettoient l'art de penetrer dans l'avenir, puiſqu'ils reconnoiſſoient dans les choſes une certaine neceſſité infaillible; c'eſt ce qu'Epicure ſoûtient eſtre faux, il ne veut De Divi. l. 2.

veut point qu'il y ait de deſtin, ny que l'on puiſſe ſçavoir les choſes qui ne ſont point arrivées, parce qu'elles ne ſont point fixes, & qu'elles peuvent eſtre d'une façon ou d'autre, ſelon les circonſtances, les occaſions, & la conduite des hommes par la liberté de leur volonté.

Idem. C'eſt ce qu'enſeigne la Religion, & d'ailleurs, ſelon la penſée de cet Orateur Romain, la connoiſſance de l'avenir n'eſt point utile; elle eſt même dangereuſe, parce que, ſuppoſé qu'elle fut veritable, celuy à qui on auroit prédit à l'âge de quinze ans, qu'il ſeroit brûlé vif dans ſa vieilleſſe, paſſeroit tous les momens de ſa vie, dans de cruelles inquietudes.

TEXTE.

IL eſt fort different des Cyrenaïques ſur la nature de la volupté, parce que ces Philoſophes ne veulent pas qu'elle conſiſte dans cette indolence tranquile, mais qu'elle prenne ſa naiſſance ſelon que les ſens ſont affectez.

Epicure au contraire, veut que l'e-

l'esprit & le corps participent au plaisir qu'elle inspire. Il explique son opinion dans le Livre du Choix, ou de la Fuite des choses, dans celuy de la vie, des mœurs, & dans l'Epître qu'il écrit aux Philosophes de Mitilene. Diogenes dans ses Epitectes; & Metrodore dans son Timocrate, s'acordent sur ce sentiment.

La volupté, disent-ils, que nous recevons est de deux manieres, il y en a une dans le repos, & l'autre est dans le mouvement: Et même Epicure dans ce qu'il a écrit des choses qu'il faut choisir, marque precisément que les plaisirs qui se trouvent dans le premier état, sont le calme & l'indolence de l'esprit, & que la joye & la gaité sont du caractere de ceux qui se trouvent dans l'action.

Reflexion.

C'Est avec justice que Gerson compare ceux qui mettent le souverain bien de la vie dans la volupté qui charme les sens, à ces sales animaux qui se veautrent dans la fange & dans la boue; Ils sont indignes, dit Ser. 2. in sol. san.

dit ce Docteur, du nom de Philoſophes, puiſqu'ils ont crû que ce qui faiſoit le plaiſir des bêtes, pouvoit faire la felicité des hommes.

Ariſtodemus, tyran de Cumes, fut ſi charmé de cette infame opinion, qu'il fit publier par un Edit, que tous ſes ſujets ſuiviſſent entierement les plaiſirs qu'inſpire une laſciveté exceſſive. Epicure, dont les ſentimens ſont toujours épurez, eſt fort oppoſé à ceux d'Ariſtipe, & de ſes ſectateurs, qui ſoûtenoient qu'on ne pouvoit vivre avec agrement que parmy la joüiſſance des delices qui flatoient le corps.

Il veut que l'indolence, ou la tranquilité, faſſe noſtre heureuſe ſituation ; ce n'eſt pas à dire qu'il comprenne par cette indolence une certaine oiſiveté pareſſeuſe, mais il entend une fixe determination de l'eſprit, à ne rien faire qui ne ſoit conforme à la prudence, une fermeté contre les attaques de la fortune, un mépris de toutes les choſes qui pourroient alterer ſes reflexions, & que meditant inceſſamment ; il ſe plaiſe dans les ſpeculations qu'il fait, & qu'il

qu'il joüiſſe par avance des plaiſirs qu'il attend dans la ſuite des tems.

Seneque marque aſſez ce que penſoit noſtre Philoſophe : Epicure, dit-il, de qui nous jugeons ſouvent mal, ne veut pas que la volupté ſoit dans l'action, mais il avance qu'elle n'eſt autre choſe qne ce caractere inébranlable que nous imprimons à noſtre eſprit par le moyen du raiſonnement. De otio. ſap.

Texte.

IL ne s'acorde pas non plus avec les Cyrenaïques, qui ſoûtiennent que les douleurs du corps ſont beaucoup plus ſenſibles que celles de l'eſprit ; la raiſon qu'ils en donnent, eſt qu'on punit les criminels par les tourmens du corps, parce qu'il n'y a rien de plus rigoureux : Mais Epicure, au contraire, prouve que les maux de l'eſprit ſont plus cruels ; le corps ne ſouffre que dans le tems qu'il eſt affligé, mais l'eſprit n'endure pas ſeulement dans le moment de l'atteinte, il eſt encore perſecuté par le ſouvenir du paſſé, & par la crain-

crainte de l'avenir ; auſſi ce Philoſophe prefere les plaiſirs de la partie intelligente, à toutes les voluptez du corps.

Reflexion.

IL n'eſt pas extraordinaire qu'Ariſtipe & ſes ſectateurs, qui ont borné la felicité de la vie dans le plaiſir des ſens, ayent ſoûtenu que la douleur étoit beaucoup plus violente dans les maux du corps, que dans ceux de l'eſprit. Epicure eſt d'un ſentiment contraire ; en effet, tout ce que le corps peut ſouffrir n'aproche point des atteintes que l'eſprit reçoit ; un coup d'épée donné à l'improviſte n'eſt preſque pas ſenſible ; s'il étoit porté de ſang froid, & qu'on y fut preparé, il feroit plus de douleur, parce que l'opinion, qui eſt le propre de l'eſprit, nous auroit fait refléchir à toutes les ſujets fâcheuſes de cette bleſſure, comme à la douleur de l'inciſion, & de la ſonde, à la fiévre, & à d'autres accidens.

Un homme qu'on meine à la mort ne ſoufriroit pas tant s'il la recevoit dans

dans ſon cachot ; mais le genre & l'apareil de ſon ſuplice étant preſens à ſon eſprit, augmentent ſa crainte ; cette partie intelligente eſt en cela plus malheureuſe que le corps, ſes maladies ſont en plus grand nombre, plus dangereuſes, & plus violentes ; rien n'aproche de la fureur où la jette l'envie, l'ambition, l'amour, la jalouſie, la vaine gloire, le mépris, l'extrême pauvreté, & la perte de l'honneur & des biens, qui ſont la pluſpart du tems le ſujet de ſon deſeſpoir.

TEXTE.

IL prouve que la volupté eſt la fin de tout, parce que les bêtes ne voyent pas plûtôt la lumiere, que ſans aucun raiſonnement, & par le ſeul inſtinct de la nature, elles cherchent le plaiſir, & fuyent la douleur ; c'eſt une choſe tellement propre aux hommes dés le moment de leur naiſſance, d'éviter le mal, qu'Hercules même ſentant les ardeurs de la chemiſe qui le brûloit, ne put refuſer des larmes à ſa douleur, & fit reten-

tir de ſes plaintes les cimes élevées des montagnes d'Eubée.

Reflexion.

CE raiſonnement d'Epicure eſt une ſuite de l'opinion qu'il avance dans ſa Phyſique ſur la certitude des ſens, à la difference de l'eſprit, qu'il pretent pouvoir errer. Comme les bêtes n'ont point l'uſage de la raiſon, & qu'elles jugent des choſes ſelon qu'elles ſont repreſentées à leurs ſens, noſtre Philoſophe veut qu'on ſe raporte à elles ſur la nature du bien qui doit eſtre dans la recherche du plaiſir, ainſi que ſur celle du mal dans la fuite de la douleur, puiſqu'elles ſe portent vers l'un avec beaucoup d'impreſſement, & qu'elles évitent l'autre avec beaucoup de ſoin.

Texte.

IL croit que les vertus n'ont rien qui les faſſe ſouhaiter, par raport à elles-mêmes, & que c'eſt par le plaiſir qui revient de leur acquiſition, ain-

ainſi la medecine n'eſt utile que par la ſanté qu'elle procure : C'eſt ce que dit Diogenes dans ſon ſecond Livre des Epitectes. Epicure ajoûte auſſi qu'il n'y a que la vertu qui ſoit inſéparable du plaiſir, que toutes les autres choſes qui y ſont attachées ne ſont que des accidens qui s'évanoüiſſent.

Reflexion.

Le ſouverain bien ne ſe raporte à rien, tout vient au contraire s'y réunir comme à ſon centre, & ce veritable centre ne ſe trouve que dans la maniere de ſçavoir vivre avec agrément. Les Stoïciens qui veulent le chercher dans la ſeule nature de la vertu, ſe ſont laiſſez éblouir par la vanité d'un nom, & ils n'ont point connu ce que demandoit la nature.

Epicure a eſté beaucoup plus intelligent que ces Philoſophes, & de quelque maniere qu'ils élevent leurs ſentimens, ces belles vertus n'auroient rien qui les rendît l'objet de nos deſirs, ſi leurs effets ne conduiſoient au plaiſir. On eſtime la navi-

gation par l'utilité qu'on en retire, la Musique par son harmonie, & l'art de fortifier par la sureté qu'on y trouve.

La sagesse, qui sert à la felicité de la vie, ne seroit point recherchée sans le plaisir, qui est la fin de ses preceptes; elle fait nos empressemens; on fait tout pour l'acquerir, parce qu'elle chasse cette tristesse qui nous rend timides; qu'elle nous tire de l'agitation & de la confusion; qu'elle éteint l'ardeur des passions, & donne à l'esprit ce repos à qui le plaisir est tousjours attaché; & l'on voit facilement, malgré l'interpretation malicieuse que les Stoïciens ont donné à ce terme de volupté, dont Epicure s'est servy, qu'elle est inséparable de la vertu, qui en est l'ame.

Il ne faut donc pas aimer la sagesse par elle-même, mais à cause du plaisir qu'on reçoit dans la pratique de ses conseils: Il en est de même de la temperance, elle merite nos empressemens, puisqu'elle fait regner la paix dans nôtre interieur, qu'elle nous aprend le juste milieu qu'il faut tenir pour choisir, ou pour éviter les choses;

ſes ; & lorſqu'une fois ſes preceptes ſont conformes à la raiſon, elle ſçait nous borner & nous empêcher d'être inſatiables.

La magnanimité n'a rien non plus qui la rende recommandable par elle meſme ; il ſeroit ridicule de ſubir les hazards, de s'expoſer aux coups, & de faire de grandes choſes dans la ſimple veuë d'agir de telle maniere. Mutius Scævola ſe bruſla la main opur avoir le plaiſir d'étonner Porſenna, & de l'obliger à faire la paix : Buris & Spertis citoyens de Sparte, ne s'allerent offrir à ſatisfaire la vengeance de Xerxes Roy de Perſe, dont on avoit tué les Herauts contre le droit des gens, que pour le plaiſir de mourir en calmant la colere de ce Prince irrité contre leur partie.

On regarde que ces actions nous conduiſent à la gloire, au charme d'une belle reputation, aux dignitez, ou à quelqu'autre deſſein, qui nous fait joüir de cette volupté dont parle noſtre Philoſophe, cette vertu eſt d'ailleurs eſtimable par l'élevation

qu'elle donne à l'esprit, ce qui nous met au dessus des disgraces, & nous fait afronter la mort avec une intrepidité, qui n'étant ny temeraire ny brutale, fait voir qu'elle est l'effet de la reflexion, & du plaisir qu'on se propose. Mais pour parler en Chrestien, il n'y a que la Sageſſe divine, qui est Dieu, qui merite d'estre aimée par elle-mesme, ce n'est que dans sa possession que consiste la suprême felicité, c'est à cette possession que l'homme doit raporter toutes choses, & qu'il doit tout faire pour jouir de ce souverain plaisir.

TEXTE.

METtons la derniere main à cet Ouvrage, & à la Vie de ce Philosophe, joignons-y les opinions qu'il tenoit certaines, & que la fin de nostre travail soit le commencement de la beatitude.

MAXIMES D'EPICURE.

Premiere Maxime.

CE qui eſt bienheureux & immortel ne s'embaraſſe de rien, il ne fatigue point les autres, la colere eſt indigne de ſa grandeur, & les bien-faits ne ſont point du caractere de ſa Majeſté, parce que toutes ces choſes ne ſont que le propre de la foibleſſe : Il dit autre-part que la veuë des Dieux échape aux ſens, qu'il n'y a que l'eſprit qui jouiſſe de l'avantage de les connoiſtre ; qu'ils n'exiſtent point par une certaine ſolidité, ny par la diſtinction des nombres, mais que leur forme eſt ſemblable à celle des hommes, à cauſe de l'écoulement perpetuel des ſimulacres qui viennent affecter l'eſprit par la qualité de leur nature.

Reflexion.

Apud Pl. l. 6. de Natura hominis.

DEs l'instant, dit Socrates, que l'homme s'embaraſſe dans la recherche de la Nature divine, & que la foibleſſe de la raiſon le veut conduire à la connoiſſance de cette verité; c'eſt un eſtat perilleux pour luy, il ne marche plus que dans les tenebres, & tous ſes mouvemens ſont proportionnez à cet erreur.

C'eſt le malheur d'Epicure d'avoir voulu penetrer ce qui a eſté l'abyſme de la ſcience & de la raiſon, auſſi a-t'il fait naufrage; mais la politique l'a obligé de deguiſer ſes ſentimens: parce que comme dit excellemment Ciceron, ſi la divinité eſt impuiſſante, ou neglige d'aſſiſter les mortels, il eſt inutile de luy dreſſer des temples, de l'invoquer, ny de luy rendre des hommages; & ſi le Culte divin eſtoit une fois aboly; Qui doute que la foy publique ne fut violée? Que la ſocieté civile ne fut détruite? Et que la juſtice, qui eſt ſans doute la plus excellente des vertus, ne fut bannie du monde.

L. 1. de natura Deorum.

Cet

Cet Orateur Philoſophe pretend qu'Epicure n'a parlé que d'une maniere équivoque, & qu'il laiſſe en doute s'il a dit, il y a quelque choſe „ d'heureux & d'immortel, ou bien „ s'il a voulu dire que ce qui joüiſſoit „ d'une parfaite felicité avoit l'avan„ tage d'eſtre eternel; C'eſt apparamment ſur ce paſſage de nôtre Philoſophe, que Diogenes de Laërce fait dans ſa Vie l'éloge de ſa pieté envers les Dieux, ſuppoſé qu'Epicure eut parlé avec ſincerité dans cette Maxime, ce qui n'eſt pas vray, ce ſeroit une pieté payenne, qui ſeroit une impieté dans nôtre Religion; la definition qu'il fait d'un eſtre immortel & bien-heureux, eſt une expreſſion exterieure qui enferme un ſens dangereux; c'eſt détruire la croyance d'un Dieu que de luy ôter le gouvernement de la nature, & ſous pretexte de n'en rien penſer que d'auguſte, faire une idole d'un eſtre intelligent. Idem.

Dieu punit ſans colere, il ſe laiſſe fléchir ſans foibleſſe, il agit ſans troubler ſon repos; il eſt immuable, quoy qu'il change tout, il cherche toûjours, quoy qu'il n'ait beſoin de rien: Boet. de Conſol. Phil.

nous ſommes l'ouvrage de ſa puiſſance, dit Saint Auguſtin, nous ſubſiſtons par ſa bonté, & nous ceſſerions d'eſtre dans l'inſtant, ſi ſa Providence nous abandonnoit.

Soliloq. cap. 11. v. 2.

II. Maxime.

LA mort n'eſt rien à noſtre égard; ce qui eſt une fois diſſolu n'a point de ſentiment, & cette privation de ſentiment fait que nous ne ſommes plus rien.

Reflexion.

CEtte Maxime d'Epicure eſt une ſuite de ſon opinion ſur la mortalité de l'ame: il a crû que la mort étoit la cauſe de ſa diſſolution, ainſi que de celle du corps, & que par conſequent ce moment ne devoit point nous alarmer, puiſqu'il n'y avoit rien à craindre dans la ſuite des tems; & que ce n'eſtoit, comme dit Lucrece, qu'un retour au ſommeil eternel.

C'eſt un ſentiment contraire à la religion, qui penſe beaucoup plus avantageuſement de nôtre ame qu'E-

qu'Epicure ne fait, elle eſt immortelle, & comme dit fort bien Saint Auguſtin, il faut tout attendre de Dieu, il eſt l'Autheur de la nature: c'eſt de luy que dépend nôtre vie, c'eſt par lui que nous reſſuſciterons, il faut luy rendre ſans ceſſe nos hommages, parce que nous devons demeurer avec luy, & qu'il doit faire noſtre eternelle felicité. Med. c. 4. v. 1.

Mais s'il eſt permis de dire quelque choſe en faveur de noſtre Philoſophe, il faut luy rendre cette juſtice, en diſant qu'il n'a pas avancé cette Maxime pour mener une vie voluptueuſe, ainſi que ces ames materielles dont parle Saint Jerôme, qui diſent, beuvons & mangeons, la mort viendra demain terminer nos plaiſirs, tout finit avec elle, & il n'y a rien aprés qui puiſſe faire nos eſperances, ou nos craintes; au contraire, il a enſeigné & pratiqué la ſobrieté, & il a combatu par de vives raiſons une delicieuſe incontinence. Adv. Jovi.

III. MAXIME.

TOut ce que le plaiſir a de plus charmant, n'eſt autre choſe

que la privation de la douleur, par tout où il ſe trouve il n'y a jamais de mal, ny de triſteſſe.

Reflexion.

Sto. ſer. 40. DEfiez-vous, dit Iſocrates, de la calomnie, car quoy qu'elle ſoit fauſſe, ceux à qui la verité n'eſt pas connuë, jugent ſelon l'opinion qui ſe répand de vous, c'eſt ce qui eſt arrivé à nôtre Philoſophe, qui ayant expliqué ſi clairement dans ſes écrits, que la nature de la volupté qu'il admettoit pour la felicité de la vie, ne conſiſtoit point dans les plaiſirs, où les paſſions raſſaſioient leur avidité, a paſſé neanmoins, par la malice des Stoïciens, pour un homme qui avoit rafiné ſur toutes ſortes de débauches, quoy qu'il ne parlaſt que de ce plaiſir que donne la privation de la douleur.

IV. Maxime.

SI le corps eſt attaqué d'une douleur violente, le mal ceſſe bientôt, ſi au contraire elle devient languiſſante par le tems de ſa durée, il en

en reçoit ſans doute quelque plaiſir, auſſi la pluſpart des maladies qui ſont longues, ont des intervalles qui nous flatent plus que les maux que nous endurons, ne nous inquietent.

REFLEXION.

TOrquatus Epicurien dit dans Ciceron, que les grandes douleurs ſe terminent bientôt, parce qu'elles ſont toujours la diſſolution du compoſé, & que ſi elles ſont legeres, elles ont des intervalles de repos: En effet, qu'une perſonne ait la fiévre tierce, il ſoufre dans le friſſon, mais dés l'inſtant qu'il eſt paſſé, on eſt dans une certaine quietude qui charme, & rien au monde n'aproche du plaiſir qu'il y a d'apaiſer la ſoif qn'on vient d'endurer. Defin.

Le Sage d'ailleurs, ſelon Seneque, trouve dans ſon lit de l'exercice à ſa vertu, il y a dequoy s'occuper à combatre la violence de la maladie, il faut qu'il prenne garde qu'elle ne le jette dans l'impatience, & qu'elle ne luy faſſe rien faire qui ſoit indigne de ſes ſentimens, c'eſt pour lors que triomphant de la douleur, il eſt charmé de ſa conſtance. Ep. 78.

V. Maxime.

IL eſt impoſſible de vivre agreablement ſans la prudence, ſans l'honêteté & ſans la juſtice. La vie de celuy qui pratique l'excellence de ſes vertus, ſe paſſe toujours dans le plaiſir; de ſorte que l'homme, qui eſt aſſez malheureux pour n'eſtre ny prudent, ny honneſte, ny juſte, eſt privé de tout ce qui pouvoit faire la felicité de ſes jours.

Reflexion.

QUe cette Maxime de noſtre Philoſophe eſt un tableau ſincere de ſon interieur! qu'elle eſt un beau modele pour y former noſtre vie, & qu'il eſt charmant de courir aprés les plaiſirs que l'on trouve à la ſuite de la prudence, de l'honneſteté, & de la juſtice; il faut vivre avec agrément: mais il faut pour y patvenir que nôtre eſprit ſoit auparavant le maître de tous les mouvemens que l'ame inſpire au corps, & que la raiſon ſoit ſoûtenuë par la prudence.

Il

Il doit estre convaincu que tous les plaisirs sont dangereux sans l'honnesteté, & il doit estre tellement juste qu'il fasse par l'acquisition de cette belle habitude, ce que les loix font faire par crainte. C'est pour lors qu'avec ces excellentes qualitez on attend avec fermeté, parmy la joüissance de leurs douceurs, la fin de la course, parce que la prudence, l'honesteté, & la justice sont inséparables d'une vie bien-heureuse, & qu'il n'y a point de bonheur parfait, sans la pratique de ces vertus.

Ainsi Phocion vescut parmy la gloire & les plaisirs d'un veritable Sage; il avoit apris sous Platon, & sous Xenocrate, la Maxime de nostre Philosophe; aussi fut-il inaccessible à la violence des passions, incorruptible à l'argent, jusqu'à refuser avec indignation celuy que luy offrit Alexandre. Sa continence fut admirable aussi bien que sa moderation & sa justice. Sa douceur (jusqu'à tenir avec bonté chez luy celuy qui luy avoit crevé l'œil d'un coup de fléche) fit connoître le repos de son esprit, & ses actions firent voir sa prudence. Il

Il conſeilla toujours la paix, quoy qu'il fut un Heros dans la guerre; eſtant acuſé de trahiſon, quoy qu'innocent, il parla pour ſes amis, & mépriſa de ſe juſtifier : Il paya même au boureau le poiſon, parce qu'il n'en vouloit plus fornir, & parut auſſi ſatisfait à ſa mort, qu'il avoit eſté tranquile pendant ſa vie.

VI. MAXIME.

PLuſieurs ſe ſont imaginez que la Royauté & le commandement pouvoient leur aſſurer des amis; ils ont auſſi fait tous leurs efforts pour s'élever à cette dignité; ils l'ont regardée comme une ſituation fixe & tranquile, qui les mettoit à l'abry des atteintes : de ſorte que s'ils ont trouvé par cette route le calme & la ſureté de leur vie; ils ſont ſans doute parvenus à ce veritable bien, que la nature nous enſeigne : mais ſi au contraire ils ont toujours eſté dans l'agitation & dans la peine, ce qui ne manque jamais d'arriver, ils ont eſté déchus de ce même bien, qui luy eſt ſi conforme, & qu'ils s'imaginoient trouver dans la ſuprême autorité.

Reflexion.

Epicure, qui défend ailleurs à ſon Sage l'adminiſtration de la Republique, montre icy l'erreur de la pluſpart des hommes, qui voyant tant de malheurs attachez à la vie, s'imaginent qu'ils les peuvent éviter en s'élevant au deſſus des autres: que c'eſt raiſonner avec peu de juſteſſe: les honneurs & les dignitez ne ſont jamais ſans inquietude: on eſt ſans ceſſe dans la crainte de les perdre, l'inconſtance de la fortune, ou l'envie, cette ennemie declarée de la grandeur, nous menace toujours de ſes coups.

Aman, qui gouverna le vaſte Empire des Aſſyriens, vit ſon injuſte orgueil puny par la honte d'un infame ſuplice. Sejan apres s'eſtre emparé de l'eſprit de Tibere, & avoir pratique tout ce que l'ambition fait faire de plus criminel, connut que les grandes dignitez étoient ſuivies de grandes infortunes, c'eſt eſtre beaucoup plus imprudent d'eſperer de la ſureté parmy ceux qu'on a aſſujetty.

An-

Andronic Commene viola les droits de la nature, fit tuer Alexis ſon couſin, à qui l'Empire apartenoit, pour monter à ſa place ſur le Trône; il crut devoir s'y affermir par la cruauté: mais pouvoit-il éviter le ſort ordinaire des uſurpateurs; ceux qu'il avoit aſſervy ſe revolterent, Iſaac Lange fut declaré Empereur, il prit le tyran, & ne luy fit crever qu'un œil, afin que l'autre luy ſervit à le rendre le ſpectateur de ſa diſgrace; il fut mis en ſuite, pour rendre ſon ambition plus ridicule, ſur une aneſſe, le viſage tourné vers la queuë de cette beſte, qu'on luy mit dans la main, au lieu de ſceptre, & ſon diadême fut une couronne d'oignons: Il fut conduit en cet équipage dans toutes les ruës de Conſtantinople, il y ſoufrit tout ce que l'infamie a de plus cruel, & fut enfin abandonné au peuple, qui ſe plût de mettre en piece la victime de ſa juſte fureur.

Cette ſituation nous donne des partiſans & des flateurs, mais jamais d'amis; l'on doit même ſe défier juſqu'à ſes gardes. Si le viſage, dit un Ancien, ſçait

ſçait déguiſer les agitations cruelles de l'ame ; on n'en eſt pas moins malheureux, puiſqu'on paſſe la vie dans des allarmes continuelles, & qu'on eſt ſans ceſſe à la veille d'eſtre déchiré par ceux qu'on tient dans l'eſclavage: C'eſt donc chercher parmy le tumulte & l'orage la ſureté & le repos.

VII. Maxime.

TOute ſorte de volupté n'eſt point un mal en ſoy, celle-là ſeulement eſt un mal qui eſt ſuivie de douleurs beaucoup plus violentes que ſes plaiſirs n'ont d'agrément. Si elle pouvoit ſe raſſembler toute en elle, & qu'elle renfermât dans ſa durée la perfection des delices, elle ſeroit toujours ſans inquietude, & cette réunion de toutes ſortes de charmes ſeroit auſſi achevée que tout ce que fait la nature dans ſes ouvrages les plus acomplis, il n'y auroit pour lors point de difference entre les voluptez, & on les pouroit goûter ſans choix.

Reflexion.

EPicure ſoûtient que les choſes n'ont rien de bon ny de mauvais

vais en elles, & qu'elles ne doivent eſtre recherchées ou évitées que par leurs effets ; ainſi la prudence eſt ſouhaitable, parce qu'elle regle la vie, la temperance, parce qu'elle fait regner la paix en nous, & la magnanimité & la juſtice, par les actions qu'elles font faire, qui ont leurs plaiſirs & leurs utilitez. La volupté tout de meſme n'eſt rien en elle-meſme, ſi elle eſt du caractere de celle qu'on a dans le triomphe des paſſions, elle eſt admirable ; ſi au contraire on la cherche dans les plaiſirs effeminez, elle eſt mauvaiſe.

VIII. Maxime.

Si tout ce qui flate les hommes dans la laſciveté de leurs plaiſirs, arrachoit en même tems de leur eſprit la terreur qu'ils conçoivent des choſes qui ſont au deſſus d'eux, la crainte des Dieux, & les alarmes que donne la penſée de la mort, & qu'ils y trouvaſſent le ſecret de ſçavoir deſirer ce qui leur eſt neceſſaire pour bien vivre, j'aurois tort de les reprendre ; puiſqu'ils ſeroient au comble de tous les

les plaiſirs, & que rien ne troubleroit en aucune maniere la tranquilité de leur ſituation.

Reflexion.

C'Eſt à tort que Ciceron s'emporte contre Epicure ſur cette Maxime, le party des Stoïciens, plûtôt que celuy de la verité, eſt la cauſe de ſon exageration. Lorſque noſtre Philoſophe dit qu'il pardonneroit aux hommes qui ſe plongent dans les delices, s'ils y trouvoient la tranquilité de l'eſprit, & la ſanté du corps : C'eſt une ſuppoſition qu'il fait qu'on ſçait bien eſtre impoſſible ; ſelon ſa Morale, puiſque la vie heureuſe & aſſurée, ainſi qu'il a dit cy-devant, ne ſe trouve que dans la prudence, dans l'honneſteté & dans la juſtice.

Ainſi Neron, parmy les inventions criminelles de mile plaiſirs differens, remplit Rome de carnages pour aſſurer ſa vie : Et Heliogabale, qui avoit violenté la nature pour aſſouvir ſes diſſolutions, qui faiſoit des repas de ſoixante mil écus, & qui couchoit dans une chambre faite de pur

or,

étoit toujours en crainte, la mort l'épouventa tellement, que les ſoldats qui le tuerent le trouverent dans un retrait où il s'étoit caché pour l'éviter.

Il ne peut y avoir de tranquilité quand on laiſſe aux paſſions une carriere ſans bornes, & nôtre Philoſophe n'a parlé dans cette Maxime, ainſi qu'il a fait, que pour inſinuer plus d'horreur contre la molleſſe des plaiſirs, & pour nous faire prendre une route heureuſe par le moyen de la ſpeculation.

Il veut qu'on regarde tous ces grands mouvemens qui ſe font au deſſus de nos teſtes, comme des choſes naturelles, & qu'on penetre la cauſe de tout ce qui ſe produit de plus extraordinaire, afin que n'étant plus dans l'ignorance, on ne craigne ny la mort, ny tout ce qui allarme ordinairement les hommes, & il eſt certain que lorſqu'on s'abandonne aux plaiſirs de l'amour, on eſt, comme dit fort bien Epicure, incapable de ſpeculer, & d'eſtre éclaircy dans la connoiſſance de la nature, parce que cette paſſion affoiblit l'eſprit, & nous

nous acablant parmy ſes douceurs de toutes ſortes de maladies, elle nous fait ſentir par avance toutes les infirmitez de la vieilleſſe.

Il y a un endroit de cette Maxime que noſtre Philoſophe regarde comme un bien, qui eſt de ne point craindre les Dieux: quoy qu'ils ne fuſſent que des hommes, ce ſentiment étoit avancé ſans politique, les ames baſſes & vulgaires étoient retenuës par cette aprehenſion, mais la ſageſſe des Chrêtiens ne peut jamais eſtre parfaite ſans la crainte religieuſe de la Divinité.

IX. Maxime.

SI tout ce que nous regardons dans les Cieux comme des miracles ne nous épouventoit point, ſi nous pouvions aſſez reflechir pour ne point craindre la mort, parce qu'elle ne nous concerne point, ſi enfin nos connoiſſances alloient juſqu'à ſçavoir qu'elle eſt la veritable fin des maux & des biens, l'étude & la ſpeculation de la Phyſique nous ſeroient inutiles.

C'eſt

C'eſt une choſe impoſſible que celuy qui tremble à la veuë des prodiges de la Nature, & qui s'allarme de tous les évenemens de la vie, puiſſe eſtre jamais exempt de peur, il faut qu'il penetre la vaſte etenduë des choſes, & qu'il gueriſſe ſon eſprit des impreſſions ridicules des Fables, on ne peut ſans les decouvertes de la Phyſique, goûter de veritables plaiſirs.

Reflexion.

NOſtre Philoſophe eſt bien eloigné du ſentiment de Socrate, qui mépriſant de connoître la nature, vouloit qu'on s'ocupât ſeulement à la Morale, parce qu'il diſoit que la ſcience des choſes naturelles n'étoit d'aucune utilité pour la reforme des mauvaiſes inclinations, & que tout ce qui ſe paſſoit dans les Cieux n'étoit point du reſſort de noſtre penetration. Epicure au contraire, veut qu'on s'attache à rechercher les ſecrets qu'enferme la Phyſique, non pas à cauſe d'elle-meſme, mais parce qu'elle éclare l'eſprit, qu'elle diſcute les cauſes

&

& la fin de tout, qu'elle donne du mépris pour la mort; & qu'elle enseigne des remedes contre la crainte, qui sont des moyens assurez pour vivre & mourir tranquillement.

Justin nous montre la verité de cette Maxime dans la personne d'Epaminondas, il fut blessé dangereusement, & emporté du combat, dés qu'il fut revenu à luy, il connut qu'il faloit mourir, il fut aussi peu emu à l'aproche de la mort, qu'il l'avoit esté parmy l'horreur des coups, l'ennemy, s'informa-t'il d'abord, n'a-t'il point mon bouclier, c'estoit le seul bien dont il aprehendoit la perte, non; luy fut-il repondu, il le demanda, & le baisa, comme le temoin de sa gloire, & de ses travaux: A qui est la victoire, ajoûta-t'il? Aux Thebains, luy dit-on: Je suis satisfait repliqua ce Heros. Ces paroles terminerent sa belle vie, & comme il l'avoit si souvent exposée pour sa patrie, il expira en la felicitant du succes de ses armes.

La cause de tant d'actions fameuses, & d'une mort si illustre, fut une connoissance si prodigieuse de la

Philoſophie, qu'on s'étonnoit que celuy qui avoit tousjours eſté noury dans les armes eut pû faire tant de progrés dans les ſciences ; ce fut par elle qu'il eut tant de mépris pour les richeſſes, qu'il ne laiſſa pas de quoy ſe faire enterrer ; & ce fut par ſes penetrations qu'il fut toûjours intrepide, & qu'il ne s'éloigna jamais des preceptes de la ſageſſe ; de ſorte qu'on ne pouvoit decider s'il étoit plus honeſte homme que grand Capitaine.

Celuy qui veut, ſelon Seneque, eſtre ſans crainte ; qui veut mépriſer la fortune, qui veut écoûter ſes promeſſes comme des chimeres, recevoir ſes attaques ſans s'étonner, & paſſer enfin ſa vie d'une maniere heureuſe & tranquile, ne doit jamais diſcontinuer l'étude de la Philoſophie ; elle ſeule peut tellement remplir ſon eſprit, que ne ſouhaitant plus rien, il eſt inébranlable dans la ſituation qu'elle luy a donnée.

7. Quæſt. nat.

X. Ma-

X. Maxime.

QUe ſert-il de ne point craindre les hommes, ſi l'on doute de la maniere dont tout ſe fait dans les Cieux, ſur la terre, & dans l'immenſité de ce grand Tout? Quelle peut-eſtre la tranquilité de celuy qui n'eſt pas encore aſſuré de luy-même contre les frayeurs qui l'agitent interieurement.

Reflexion.

LE Philoſophe Lucrece exprime admirablement bien la penſée d'Epicure; c'eſt en vain, dit-il, que l'homme travaille inceſſamment à l'acquiſition des richeſſes, qu'il regarde la Nobleſſe comme le centre de ſa vanité, & qu'il expoſe ſa vie pour ſatisfaire ſon ambition; la gloire même de commander eſt inutile à ſa felicité : En effet continuë-t'il, que peut-on eſperer de ces avantages, ſi les paſſions nous déchirent, ſi la penſée de la mort nous glace de frayeur à chaque inſtant, ſi la fortu-

ne ſe mocque de la credulité de nos eſperances ; & ſi faiſant trembler tout le monde par la force de nos armes, nous manquons nous-meſme de fermeté.

Ep. 101. Mecene parmy la faveur d'Auguſte n'eſtoit point ſatisfait ; la crainte de mourir luy donna tant d'allarmes, qu'au raport de Seneque, il ſouhaita de vivre tousjours, quoyque dans les douleurs & les ſuplices. Xerxes dépoüilla preſque l'Univers de ſes habitans pour punir la Grece ; ſon expedition ne laiſſa pas d'eſtre malheureuſe, & un monde de ſoldats ne le garentit point de l'affront qu'il reçut par ſon manque de courage.

Epicure veut donc que ce ne ſoit pas aſſez d'eſtre en ſureté du coſté des hommes, mais qu'il faut ne point craindre tout ce qui s'éleve en nous pour nous rendre malheureux. Une citadelle bien gardée, & une armée nombreuſe tiennent quelquefois nos teſtes à l'abry des tempeſtes, que la ſedition, la fureur, & la trahiſon peuvent faire naître ; mais ce ſont des remedes impuiſſans contre ſe qui perſecute l'homme ; Un coup de tonne-

re,

re, un ſonge, une terreur panique le font trembler parmy ſes Gardes; une paſſion le devore dans ſon Palais, & celuy qui commande aux autres eſt aſſez malheureux pour ne point eſtre ſon maiſtre.

Il faut donc chercher ce ſecours dans la Philoſophie, que la pluſpart du tems l'on fait gloire d'ignorer, quoyque la veritable gloire, ſelon Salomon, ne puiſſe eſtre que le partage des Sçavans; & que l'élevation d'un ignorant, qui n'a point d'autre merite que celuy de la fortune, luy doit eſtre honteuſe. Prov. c. 2. v. 3.

XI. Maxime.

LE repos & la ſureté que l'on trouve dans la ſolitude & dans la fuite du monde peuvent ſe rencontrer également en nous, pourvû que s'areſtant au juſte milieu de la temperance, on retranche de ſes deſirs tout ce que la nature n'exige point pour ſa conſervation, & qu'on ſe ſatisfaſſe des choſes qui ſont communes, & qu'on peut avoir facilement: En effet tout ce qu'elle ſouhaite de plus delicieux

& de plus exquis eſt commun & borné ; mais ſi nous écoutons les deſirs que fait naître l'opinion, lorsqu'elle eſt trompée par de fauſſes apparences, nôtre convoitiſe eſt inſatiable, & rien ne la peut ſatisfaire.

Reflexion.

IL eſt certain que la retraite conduit au bon-heur de la vie, parce que c'eſt un moyen presqu'aſſuré pour mediter avec ſuccés ; auſſi Diocletian ayant tenu l'Empire avec toute la gloire des Conquerans, n'y trouvant point de tranquilité, prefera à l'ambition de regner, le repos de ſon eſprit, & s'eſtima plus heureux dans une petite maiſon champeſtre, où il s'occupoit au labourage, qu'il n'avoit eſté parmy la magnificence de ſes Palais ; il fut meſme ſollicité pluſieurs fois de remonter ſur le Trône, mais il ne voulut jamais quitter cette maniere de vivre.

En effet, c'eſt là que l'eſprit joüit librement de ſes facultez, le corps y conſerve mieux le concert de ſes parties, les paſſions n'y trouvent pas d'oc-

d'occasions à leur fureur, ou à leur foiblesse, & les puissances n'y sont point émuës par l'idée flateuse des objets : mais il y a, selon Epicure, une route plus heroïque à la felicité de ce monde ; c'est de rester parmy ses agitations sans les partager ; c'est d'estre parmy le naufrage sans perir ; c'est d'estre ferme contre la molesse des plaisirs ; c'est enfin d'estre dans l'abondance, & se passer de peu, puisque la nature ne veut point être accablée par des superfluitez delicieuses, & qu'elle ne demande pour sa subsistance que le necessaire.

XII. Maxime.

LE Sage ne peut jamais avoir qu'une fortune tres-mediocre ; mais s'il n'est pas considerable par les biens qui dépendent d'elle, l'élevation de son esprit, & l'excellence de ses conseils, le mettent au dessus des autres ; ce sont eux qui sont les mobiles des plus fameux évenemens de la vie.

Reflexion.

LE Sage n'eſt jamais favoriſé de la fortune, ſes biens ne peuvent eſtre que le partage de ceux qui ont la baſſeſſe de la ſuivre ; mais il eſt au deſſus de cette baſſeſſe ? Que ne faut-il point faire pour trouver le moment de ſes liberalitez ? un inſtant les donne, un inſtant les fait perdre, & quelquefois la vie d'un homme eſt employée ſans pouvoir déterminer cette biſarre, ſi ce n'eſt à le rendre malheureux.

Elle ſe plaiſt à faire naître des eſperances, & lorsqu'elles paroiſſent preſque certaines, elle ſe plaît à les détruire ; elle flate pour afliger plus cruellement ; c'eſt quelque choſe de rude que d'eſtre ſon eſclave, elle veut tous nos ſoins, & elle eſt jalouſe ſi tout nôtre tems n'eſt ſacrifié à ſes caprices.

Le Sage qui ſçait le caractere de ſa conduite, & de ſon inconſtance, cherche ſon repos dans la ſpeculation; & comme la fortune n'agit point par diſcernement, & qu'il faut eſtre dans

dans la foule de ſes adorateurs pour en eſperer quelque choſe, elle ne va point dans le cabinet chercher un ſujet digne de ſes bien-faits, elle aprehende au contraire de ſe joindre au merite, & acable qui luy plaît de ſes faveurs.

Auſſi noſtre Philoſophe aſſure, que celui qui eſt remply des biens ſolides de la ſageſſe, mépriſe ceux qu'on veut trouver à la ſuite de cette injuſte, & qu'il eſt ſatisfait des plaiſirs interieurs que donne l'eſtude de la Philoſophie, c'eſt par ſon excellence qu'il fait les plus beaux mouvemens de ſon ſiecle, & que par la force de ſes raiſonnemens, & par la juſteſſe de ſes conſeils, il en facilite l'heureuſe pratique.

Ariſtide étoit ſi pauvre, que le public étoit obligé de l'habiller quand il alloit commander l'armée des Atheniens, & neanmoins il fut un des grands Capitaines de la Grece. Il batit les Perſes à Marathon, il chaſſa Xerxes qui vouloit détruire ſa patrie, & fut ſurnommé le Juſte.

J'ay ſuivy dans l'explication de cette Maxime la penſée de Vitruve, In Præfa. l. 6.

quoy qu'il y en aïe qui veulent qu'on entende celle d'Epicure, ſelon Seneque, qui dit que le Sage doit ſe paſſer de peu, mais je trouve plus de vrayſemblable dans la premiere opinion, parce que le Sage eſtant ordinairement diſgracié de la fortune, il eſt recompenſé, comme dit excellemment nôtre Philoſophie, par les dons de l'eſprit, il eſt certain, que ſans declamer contre cette inconſtance, il eſt ſatisfait de cette mediocrité, ſelon les preceptes de la Philoſophie.

XIII. Maxime.

LE juſte eſt celuy de tous les hommes qui vit ſans trouble & ſans deſordre, l'injuſte au contraire eſt toujours dans l'agitation.

Reflexion.

Sap. c. 2. v. 15. LE Juſte, dit Salomon, n'eſt point ſujet à l'inconſtance, il eſt toujours le même, jamais il ne dément la beauté de ſon caractere, il eſt homme & immortel tout enſemble. Qu'il eſt heureux, s'écrie un Orateur Grec,

Grec, il ne cede point à Jupiter en puiſſance, il commande non ſeulement aux hommes, mais aux elements; c'eſt luy qui fait la fertilité de leurs effets, & c'eſt par luy que leur utilité remplit l'attente des mortels. Themiſtius de reg. vir. ad Theo.

Il n'eſt point ſuſceptible de crainte; ainſi Ceſelius, fameux Jurisconſulte, ne voulut point rediger par écrit les actes cruels des Triumvirs, les menaces de ces trois perſecuteurs du genre humain n'ébranlerent point ſa fermeté.

Caracalla ayant prié Papinian de juſtifier devant le Senat le meurtre de ſon frere, qui avoit eſté tué par ſon commandement; ce Juriſconſulte, qui fut appellé l'azile du Droit, refuſa ſon eloquence à l'injuſtice de ce Prince, & prefera la mort à la lâchete d'obeïr, & au remords d'avoir trahy ſon devoir, qui auroit rendu ſa vie malheureuſe.

Le juſte n'eſt point aveugle par l'ambition. Atale ayant eſté nomme pour Regent du Royaume, apres la mort de ſon frere Eumenes, ne voulut jamais, que ſes propres enfans

ſent élevez comme ayant droit à l'Empire, malgré les ſollicitations preſſantes de Stratonice, qui étoit veuve du Roi, & qu'Atale avoit épouſée enſuite ; au contraire, il rendit le Sceptre à ſon pupille dés qu'il fut en âge de gouverner ſes peuples.

Le juſte ſe condamne luy-même, plûtôt que d'eſtre tourmenté par la penſée d'avoir contre-venu à la juſtice. Charondas, Legiſlateur des Atheniens, fit une loy qui défendoit de porter des armes aux aſſemblées publiques, s'y étant neanmoins trouvé un jour qu'il arrivoit de la campagne, ſans avoir ôté ſon épée, il ſe tua dans l'inſtant, pour faire ſur luy-même un exemple de cette infraction.

Enfin le juſte eſt toujours heureux: auſſi l'Empereur Nerva diſoit, que s'examinant avec rigueur, il ne trouvoit rien dans ſa vie qui pût l'empeſcher de vivre ſans crainte, quand même il ſe ſeroit defait de l'Empire. Il faloit chez les Perſes que le Magiſtrat deſobeït plûtôt aux Princes, que de ceſſer d'eſtre juſte: C'eſtoit un ſerment que les Rois mêmes exigeoient d'eux, quand ils les mettoient en poſſeſſion des Charges.

C'eſt avec raiſon que nôtre Philoſophe promet au juſte une tranquilité ſans alteration, & qu'il aſſure que celuy qui eſt injuſte eſt toujours malheureux, parce que tout luy fait peur, & qu'il eſt dans une défiance continuelle.

Denis le Tyran fiſt faire des foſſez autour de ſon logis, perſonne n'entroit dans ſa chambre, elle étoit environnée de gardes, ſans qu'il en fuſt moins alarmé; ſes femmes, ſon frere & ſon propre fils ne l'aprochoient point qu'ils n'euſſent eſté dépoüillez, pour voir s'ils ne cachoient point quelques armes ſous leur robe: il n'étoit pas pour cela plus tranquile. On luy raiſoit les cheveux avec des charbons ardens, ne voulant pas qu'on ſe ſerviſt de ciſeaux, avec quoy on auroit pû attenter à ſa vie; il trembloit encore parmy toutes ſes précautions. Quel tableau de l'homme injuſte?

XIV. Maxime.

LA volupté du corps, qui n'eſt rien autre choſe que la fuite de cette douleur, qui arrive par-

parce qu'il manque quelque choſe à la nature, ne peut jamais eſtre augmentée; elle eſt ſeulement diverſifiée ſelon les circonſtances differentes : mais cette volupté que l'eſprit ſe propoſe pour la fin de ſa felicité, dépent entierement de la maniere dont on ſe défait de ces ſortes d'opinions chimeriques, & de tout ce qui peut avoir quelque affinité avec elles, parce qu'elles ſont le trouble de l'eſprit.

Reflexion.

NOſtre Philoſophe n'imite point les Stoïciens, il ne ſe ſert point d'invectives pour repouſſer leur calomnie, il n'interprete point malicieuſement leurs ſentimens; il s'eſt contenté, ſans les nommer, de dire en pluſieurs endroits, qu'on explique mal, & ſans ſincerité, ſon opinion ſur la nature du bien; & comme la choſe eſt de conſequence, il repete ſouvent ce qu'il entend par le nom de volupté.

C'eſt, dit-il, la tranquilité de l'eſprit; c'eſt la ſpeculation de tout

ce

ce qui se passe dans l'Univers, c'est d'arrester l'impetuosité des passions; c'est enfin de sçavoir se guerir des fausses impressions, qui n'étant souvent que des fables, sont aussi pour l'ordinaire la source de nos plus grandes frayeurs.

L'homme veut estre heureux, il a les moyens de le devenir, & neanmoins il s'éloigne de cette route si desiderable, dans le tems même qu'il s'efforce d'y parvenir; car la felicité de la vie n'étant que cette fermeté inébranlable qu'on a contre tout ce qui peut arriver; il est au contraire étonné des moindres choses, il refléchit à ce qui l'inquiete, il s'embarasse dans ses recherches; & comme acablé du fardeau de ses peines, il traîne miserablement sa vie parmy les alarmes qu'il s'est formées.

XV. MAXIME.

S'Il étoit possible que l'homme pût toujours vivre, le plaisir qu'il auroit ne seroit pas plus grand que celuy qu'il goûteroit dans l'espace limité de sa vie, s'il pouvoit assez élever

ver ſa raiſon pour en connoître la veritable fin.

Reflexion.

LA volupté, ſelon Epicure, eſt d'eſtre ſans crainte, ſans agitation, & ſans douleur. La Philoſophie nous enſeigne les moyens d'éviter ces choſes; elle nous fixe dans cét état certain, qui fait le charme de noſtre vie, & cimente de telle maniere ſa felicité, qu'elle ne ſeroit pas plus achevée, quand meſme elle ſeroit beaucoup plus longue, parce qu'il n'y a rien au delà du calme de l'eſprit, & de la ſanté du corps, & que ces deux biens terminent la volupté.

Ep. 101. Seneque eſt de ce ſentiment, quand une fois, dit ce Philoſophe, je me ſuis acquité de ce que je dois à moy-meſme, que mon eſprit eſt tellement affermy, qu'il eſt inébranlable à tout ce qui peut arriver, & qu'il eſt informé du bonheur de l'homme, je ne mets point de difference entre un jour & un ſiecle.

XVI. Maxime.

LA nature a preſcrit des limites à la volupté du corps, on en perd toute la douceur, parce qu'on voudroit que ſa durée fuſt eternelle ; mais l'eſprit reforme cet erreur, & raiſonne avec juſteſſe ſur la fin où le plaiſir du corps ſe doit fixer, & ce qui doit faire ſa derniere diſſolution.

Il fait voir que le deſir d'une volupté ſans bornes eſt ridicule, & rend par ce moyen la vie parfaitement heureuſe ; de ſorte que l'homme ſatisfait de ſa maniere de vivre, n'a point beſoin pour ſa felicité, de l'infinité des tems, il n'eſt pas même privé de plaiſir, quoyqu'il s'aperçoive que ſa condition mortelle, le conduit inſenſiblement au tombeau, puiſqu'il y trouve ce qui termine heureuſement ſa courſe.

Reflexion.

EPicure montre dans cette Maxime, que le malheur de l'homme vient de ce qu'il eſt inſatiable, il

il ſe revolte contre la nature qui eſt ſatisfaite de peu ; & bien loin de ſuivre ce qu'elle luy inſpire, il écoûte avec mépris ſes conſeils, & ſe perſuade qu'il eſt plus habile qu'elle pour la conduite de ſa vie ; s'il a ce qu'il ſouhaite, il s'en dégoûte ; il n'eſt jamais content, parce qu'il cherche toujours ; il imagine pour ſa felicité ce qui fait ſon infortune ; il veut enrichir la nature en l'acablant ; il ne croit point de plaiſir ſans excés, s'y eſt-il plongé pour ſatisfaire à ſon avidité, il eſt plus malheureux qu'auparavant, parce que ce même excés n'a qu'un tems, & qu'il voudroit qu'il ne ceſſaſt jamais.

Ep. 39. Seneque a bien digeré le ſentiment de noſtre Philoſophe ; quel ennemy, dit-il, a eſté plus cruel envers les objets de ſa haine, que les voluptez déreglez le ſont envers ceux qui s'abandonnent à leurs effets criminels ? c'eſt avec juſtice qu'ils ſont perſecutez par leur fureur ; ne faut-il pas qu'elle ſoit infinie dés que les plaiſirs paſſent les bornes de la nature ? elle a un certain milieu au delà duquel elle eſt violentée ; mais tout ce que le luxe

luxe & la débauche exigent eſt ſans limites, le neceſſaire eſt meſuré par l'utilité, & le ſuperflu ne peut avoir aucun temperament.

II. Reflexion.

LA derniere partie de cette Maxime eſt une ſuite des ſentimens de noſtre Philoſophe, il veut qu'on medite toujours à bien vivre, & à bien mourir; il rend ces deux choſes inſéparables, parce qu'elles font la felicité de la vie : bien vivre, ſelon luy, c'eſt n'eſtre point ſuſceptible de la violence des paſſions; & bien mourir, c'eſt avoir prévû cette fin derniere, & s'être preparé contre les allarmes qu'elle donne.

Il dit en pluſieurs endroits, que la vie eſt agreable quand elle ſe paſſe dans la ſpeculation, qu'on fait un bel uſage de ſes reflexions, & qu'on joüit de l'excellence de leur pratique. La mort eſt un bien quand on la voit venir ſans frayeur, mais il ne la faut point ſouhaiter, dit noſtre Philoſophe; on ne doit point, ſelon Seneque, ny trop aimer, ny trop haïr Ep. 34.

la vie, & ce n'eſt point par une reſolution temeraire ou precipitée qu'il en faut ſortir ; un homme ſage & magnanime doit à l'occaſion ſe retirer du monde, mais il eſt indigne de luy que ſon départ ſoit une eſpece de fuite.

XVII. Maxime.

CEluy qui a découvert de quelle maniere la nature a tout borné pour vivre, a connu, ſans doute, le moyen de bannir la douleur qui ſe fait ſentir au corps quand il luy manque quelque choſe, & ſçait l'heureux ſecret de bien regler le cours de ſa vie ; de ſorte qu'il n'a que faire de chercher ſa felicité dans toutes les choſes dont l'acquiſition eſt pleine d'incertitude & de danger.

Reflexion.

TAnt que la nature eſt noſtre guide, on ſçait ſe borner à ce qu'elle exige, on ſçait ce qu'il faut au corps pour le tenir ſans douleur ; on ſçait enfin ce qui eſt neceſſaire pour

pour un genre de vie qui ſoit ſans agitation, & ſans crainte.

Heureux celuy, dit Seneque, qui dirige au bien l'activité de ſon eſprit; c'eſt pour lors qu'il s'arrache au pouvoir tyrannique de la fortune, qu'il eſt moderé dans la proſperité; que l'adverſité n'a point de priſe ſur ſa conſtance, & qu'il regarde ſans étonnement ce qui fait l'admiration des autres; il n'apartient qu'à luy de mépriſer, par la force de ſon raiſonnement, ce qui le peut perdre par ſon élevation, & de preferer une juſte mediocrité à tout ce qui eſt exceſſif, parce que l'une eſt utile à la conſolation de la vie, & que l'excés étant ſuperflu, ne peut avoir que des ſuites tres-dangereuſes. Ep. 39.

XVIII. Maxime.

IL y a deux ſortes de voluptez, celles que la nature inſpire, & celles qui ſont ſuperfluës; il y en a d'autres qui pour eſtre naturelles, ne ſont neanmoins d'aucune utilité; & il y en a qui ne ſont point conformes au penchant naturel que nous avons, &

C'eſt Diogenes qui parle.

& que la nature n'exige en aucune maniere ; elles ſatisfont ſeulement les chimeres que l'opinion ſe forme.

„ Celles qu'Epicure eſtime naturelles & neceſſaires ôtent la douleur, ainſi qu'il arrive lors qu'on „ boit dans le tems de la ſoif : il appelle les naturelles non neceſſaires, celles qui ne font que diverſifier le plaiſir, & qui ne ſervent „ point à bannir entierement la „ douleur ; ainſi que fait la delicateſſe des viandes ; & les autres, „ qui ne ſont ny naturelles, ny neceſſaires, ainſi que les couronnes „ de fleurs & des ſtatuës.

Les voluptez naturelles ne font point naître de douleur, pourvû qu'elles ſoient moderées ; ſi elles paſſent les bornes preſcrites au plaiſir, elles ſont violentées dans leur fin ; mais on croit trouver de l'agrément dans cet excés, qui n'a point d'autre cauſe que la folle opinion des hommes.

Reflexion.

CEtte Maxime a eſté admirablement bien décrite par le Philoſophe Lucrece: Epicure, dit-il, a ſçû connoître l'art de fixer nos deſirs par les preceptes de la ſageſſe, & de bannir tout ce qui fait nos craintes: il a montré la maniere de trouver le ſouverain bien, & d'en joüir; il a condamné l'inſatiable avidité de l'homme, & luy a foit voir que l'occupation de toute ſa vie n'étoit rien autre choſe que l'ouvrage infructueux des Danaïdes. La moderation eſt toujours le caractere de nôtre Philoſophe, elle eſt, ſelon luy, la ſource de la felicité; c'eſt le moyen de ne manquer d'aucune choſe.

Enfin la ſageſſe enſeigne l'art de reprimer nos deſirs; elle montre, comme dit Saint Auguſtin, ce certain milieu dont il ne faut point paſſer les limites pour la ſatisfaction de l'eſprit & du corps, & elle nous fait connoître, ajoûte ce Pere, que la premiere utilité de la vie conſiſte à n'avoir rien de trop. L. de Bea. vit.

XIX. *Ma-*

XIX. Maxime.

ENtre toutes les choſes que la ſageſſe nous donne pour vivre heureuſement, il n'y en a point de ſi conſiderable que celle d'un veritable amy. Celuy qui eſt fortement perſuadé qu'il n'y a rien dans la vie de plus ſolide que l'amitié, a ſçu l'art d'afermir ſon eſprit contre la crainte que donne la durée, ou l'eternité de la douleur.

Reflexion.

C'Eſt quelque choſe de ſi charmant qu'un veritable amy, que jamais Scipion ne vouloit quitter le barreau qu'il ne ſe fuſt acquis l'amitié de quelqu'un. Salomon nous aſſure que c'eſt un protecteur perpetuel, qui ne ceſſe jamais d'eſtre dans nos intereſts, qui combat en nôtre abſence les ennemis de nôtre fortune, ou de noſtre merite; qui repouſſe les atteintes de l'envieux, ou du calomniateur : C'eſt un treſor, ajoûte ce ſage Roy, il eſt au deſſus de ce que l'on peut imaginer : l'or &

Ecc. c. 6. v. 14, 15. 16.

l'argent, qui font violer les choſes les plus ſaintes, ſont impuiſſans pour alterer ſa fidelité; auſſi conclut-il qu'un amy ferme eſt le veritable remede contre toutes ſortes de malheurs, & que par ſon moyen même on peut aller à l'immortalité.

C'eſt ce beau mouvement d'amitié dont Epicure a crû que le ſeul Sage étoit capable; il a aſſuré que luy ſeul en pouvoit connoître la delicateſſe, & qu'il avoit beſoin de toute ſon aplication pour s'en bien aquiter. Il a montré en pluſieurs endroits l'eſtime qu'il faiſoit d'un commerce, que les Philoſophes ſçavoient lier avec diſcernement. Il ajoûte icy que rien ne peut tant concourir à une vie heureuſe, que cette union reciproque, dont on a vû autrefois des effets que la poſterité a cru inimitables, par la corruption de la belle cauſe qui les avoit fait naître.

La charmante conſolation qu'un veritable amy! c'eſt un ſecours invincible contre la fortune; c'eſt un bouclier impenetrable aux atteintes de l'infidelité, il ſe fait un plaiſir d'eſtre frapé pour ce qu'il aime, il

Reflexion.

LEs Stoïciens, au raport de Ciceron, vouloient que la nature eût inſpiré aux hommes le droit general qui faiſoit leur union, & qui affermiſſoit la ſocieté civile par l'équité des loix. Cujas, fameux Juriſconſulte, a été de leur ſentiment; mais Epicure pretend, ainſi que nous marque le Philoſophe Lucrece, que les premiers mortels étant ſortis de la terre, ils avoient conſervé la ruſticité de leur mere, & qu'ils vivoient à la façon des beſtes, ſans culte, ſans ordre, & ſans aucun partage de biens; que le plus fort oprimoit le plus foible, & que tout étoit dans un deſordre qui menaçoit le genre humain de ſa perte, ſi ceux qui avoient l'eſprit le plus éclairé n'euſſent fait concevoir aux autres, qu'il étoit utile d'établir de certaines loix, qui aportaſſent quelques remedes aux malheurs de leur vie.

De fin. l. 2.

L. 9. ff. de Inſ & Iur.

Ils montrerent auſſi, à ce que raporte Platon, en traitant de l'origine

de la Juſtice, que la vengeance que l'on prenoit atiroit de nouveaux outrages, & qu'il faloit ordonner des peines, afin que perſonne n'offenſât, & ne fût offenſé. C'eſt auſſi le ſentiment d'Epicure, raporté par Lucrece, & ſelon le ſiſteme qu'il a poſé de la naiſſance fortuite des hommes, il étoit impoſſible que la nature leur donnât une idée de cette équité reciproque que les loix font obſerver, parce qu'elle étoit farouche en eux, & qu'ils ſuivoient entierement leur inclination & leur temperament, que la ſcience n'avoit pas encore reformé; & comme nôtre Philoſophe étoit perſuadé, ainſi que nous l'aprenons de Seneque, qu'il y avoit une ſorte de Sages, qui ne devoient leur ſageſſe qu'à l'heureuſe diſpoſition de leurs principes, il s'en trouva de tels dans cette premiere conſtruction du monde, qui virent qu'il étoit abſolument neceſſaire de fixer la maniere de vivre des hommes, & de leur faire comprendre qu'il faloit ſe ſoûmetre à des loix, & impoſer des peines aux infracteurs.

Si d'ailleurs la Juſtice étoit natu-

rel-

rellement empreinte dans l'ame des mortels, Epicure n'eſt-il pas endroit de demander aux Stoïciens, d'où vient qu'il a falu plus que le raiſonnement pour l'établiſſement des loix, & que la pluſpart des Legiſlateurs ont été obligez de ſe ſervir du pouvoir de la Divinité pour les faire recevoir.

Numa Pompilius ſoûmit les Romains à ſes ordonnances, parce qu'il leur perſuada qu'il n'avoit rien fait que par le conſeil de la Nimphe Egerie, qu'ils reſpectoient comme une Déeſſe. Licurge ſe ſervit de l'Oracle d'Apollon pour rendre les Atheniens obeïſſans à ſes decrets; & Zaleucus donna telles loix qu'il voulut aux Locriens, parce qu'il eut l'adreſſe de leur faire croire, que Minerve luy aparoiſſoit inceſſament, & qu'elle luy enſeignoit la maniere de les policer.

XXI. Maxime.

ON n'eſt ny juſte, ny injuſte envers les animaux, qui par leur ferocité n'ont pû vivre avec l'homme ſans l'attaquer, & ſans en eſtre

attaquez à leur tour. Il en eſt de même de ces Nations avec qui on n'a pû contracter d'alliance pour empêcher les offences reciproques.

Reflexion.

Epicure regardoit la Nature comme un guide certain à la felicité de la vie ; & quoy qu'il eſtimaſt l'homme par l'excellence de ſa raiſon, il conſideroit auſſi les malheurs où les fauſſes opinions de ſon eſprit l'avoient jetté? de ſorte qu'il ſembloit avoir un préjugé avantageux en faveur des animaux, à cauſe de la maniere tranquile dont ils vivoient, puiſqu'il vouloit qu'à leur exemple on ſe rendît heureux, en cherchant le plaiſir, & en évitant la douleur ; ce qu'ils faiſoient par un inſtinct naturel.

Ce Philoſophe pretendoit donc que ceux qui vivoient parmy nous meritoient que nous euſſions pour une eſpece d'équité, & que les autres, qui nous étoient nuiſibles, devoient eſtre exterminez ſans injuſtice.

Ce ſentiment a eu des ſectateurs, la fidelité des chiens, & des autres animaux, a été reconnuë par des témoignages que la poſterité a conſervez. Plutarque raporte que Cæranus de l'Iſſe de Paros, ayant acheté des Dauphins, qu'on venoit de pêcher, les rejetta incontinant dans la mer, & qu'enſuite une fluſte où il étoit ayant fait naufrage, un de ſes Dauphins le porta au bord. Il ajoûte quelque choſe de plus ſurprenant, que ce même homme étant mort, lorſqu'on brûloit ſon corps, on vit que ces poiſſons continuant leur reconnoiſſance, ſe preſenterent le long du rivage, comme pour aſſiſter à ſes funerailles.

Alexandre le Grand, qui avoit dépoüillé tant de Roys, crût faire une action de juſtice, en faiſant bâtir une Ville, qu'il appella Buchephalie, en memoire de ce fier cheval, qui n'avoit jamais voulu ſouffrir que luy, l'avoit porté dans toutes ces conqueſtes, & qui étoit mort des bleſſures qu'il avoit recuës dans un combat.

XXII. Maxime.

LA Juſtice n'eſt rien en ſoy, la ſocieté des hommes en a fait naître l'utilité dans les pais où les peuples ſont convenus de certaines conditions, pour vivre ſans offenſer, & ſans eſtre offenſez.

Reflexion.

L. 2.

ARiſtipe, au raport de Diogenes de Laërce, n'admettoit point non plus de droit naturel; Il diſoit que la Loy & la Coûtume faiſoient le juſte, ou l'injuſte. Ariſtote aſſure qu'il y a des Philoſophes qui ſont du même ſentiment; parce que, diſent-ils, tout ce que la nature établit eſt fixe & immuable, mais que les Loix ſont ſujettes au changement. Il avance dans un autre lieu, que ceux qui ſoûtiennent qu'il y a quelque choſe de juſte ou d'injuſte naturellement, ſans qu'il y ait aucune ſocieté, devinent plûtôt qu'ils ne donnent la preuve de leur opinion.

5. Eth.

L. 1. c 13.

Il ſéble qu'Epicure ſuſpoſe icy qu'il

y a des peuples tellement ſauvages, qu'ils vivent ſans aucun ordre, ce qui ne paroît pas vray ſemblable; il n'y en a point qui n'ayent de certaines loix qui ſont juſtes à leur égard. Les Antropophages, les Cannibales, & tant d'autres Nations qu'on a découvertes nouvellement, ont une eſpece de juſtice entr'eux, qu'ils obſervent religieuſement. Il eſt impoſſible que trois ou quatre perſonnes, quelques feroces qu'elles ſoient, ayent du commerce entr'elles, ſans qu'elles connoiſſent par le tems qu'il faut qu'elles conviennent de certaines choſes pour l'uſage de la vie, & pour empêcher ce qui les troubleroit; & par conſequent Epicure aſſure avec raiſon, que la ſocieté a montré l'utilité des Loix.

XXIII. MAXIME.

L'INIUSTICE n'eſt point un mal en ſoy, parce que ce qui eſt injuſte dans un païs, eſt juſte dans un autre; elle eſt ſeulement un mal en cela, qu'elle nous tient dans une crainte continuelle, par le remords dont la conſcience eſt inquietée, &

qu'elle nous fait aprehender que nos crimes ne viennent à la connoissance de ceux la qui ont droit de les punir.

REFLEXION.

CEtte Maxime a donné lieu aux ennemis d'Epicure d'exercer leur envie, mais c'est à tort, puisque l'injustice, generalement parlant, n'est rien, & que le juste & l'injuste, selon son opinion, n'ont été établis que depuis le partage des biens; & que d'ailleurs, comme dit Aristote, ce qui n'étoit point encore reçû étoit indiferent; mais lorsque par un accord reciproque on s'est engagé à de certaines conditions, il a talu les observer, ou subir la peine qui étoit imposée; & puis n'est-il pas certain que la diversité des lieux fait la varieté des Loix.

Il n'étoit point injuste d'épouser sa sœur en Perse, c'est à present un crime presque universel. Le vole étoit permis à Sparte, il est puny par tout ailleurs. Certaines choses meritent la mort en des lieux, & sont licites en d'autres: l'action qui rendit coupable le premier des mortels étoit in-

indiferente en elle-même, ce ne fut que par la défense qui luy fut faite qu'elle devint criminelle.

Ce qu'avance icy nôtre Philosophe est une suite de ce qu'il a dit plus haut, que la prudence, & les autres vertus, n'étoient excellentes que par leurs effets : L'injustice de même n'est mauvaise, selon luy, que par ce qu'elle produit ; on est persecuté par l'aprehention de la peine, si le crime est connu ; on souffre celle du remords, s'il est caché. Epicure vouloit que le droit ne dépendît que de l'utilité que les hommes avoient trouvé dans son observation, & que les Legislateurs l'eussent étably ayant égard au climat, au naturel des habitans, & à leur propre inclination Il raisonnoit donc de cette maniere Celuy qui a fait un tel crime n'est coupable que par la loy, & cette même loy n'est point dans un autre pais, où par consequent il ne seroit point criminel ; & supolé qu'elle y fust reçeuë, il remonteroit jusqu'à la nature, qui, selon l'opinion de quelques Philosophes dans Platon, n'inspire point que tout ce qu'on

puiſſe faire ſoit une injure. Il n'auroit donc plus que la peur de voir découvrir ſon crime; cette crainte, dit Epicure, s'il n'en a point d'autre, eſt ſuffiſante pour l'empêcher de ſe porter au mal.

Doe Si sepu.

On ne peut rien conclure de là contre nôtre Philoſophe, puiſqu'il a fait dans une de ſes Maximes, les Eloges de l'homme juſte, parce qu'il eſt toujours prudent, magnanime & ſage, & que par conſequent il eſt tranquile & ſans agitation, à la difference de celuy qui eſt injuſte, qui paſſe ſa vie dans un deſordre continuel.

Clem. Stro

Ep. 11f

Plutarque, quoy qu'ennemy des Epicuriens, avouë neanmoins qu'Epicure a fait tous ſes efforts pour donner l'horreur des vices. Un Pere de l'Egliſe luy fait dire, que c'étoit une choſe digne de tous nos ſouhaits, d'avoir la conſcience en repos; & enfin Seneque rapporte une ſentence de luy, qui détruit tout ce que les envieux pouroint dire à ſon deſavantage. Il faut, dit nôtre Philoſophe, cité par ce Stoïcien, ſe propoſer toujours, quoyque ſeuls, quel-

quelqu'un dont la vie nous puiſſe ſervir d'exemple, l'avoir ſans ceſſe devant les yeux, & vivre de la même maniere que s'il voyoit toutes nos actions, & penetroit toutes nos penſées.

XXIV. Maxime.

IL eſt impoſſible que celuy qui a violé, a l'inſçeu des hommes, les conventions qui ont été faites, pour empêcher qu'on ne faſſe du mal, ou qu'on n'en reçoive, puiſſe s'aſſurer que ſon crime ſera toujours caché; car quoy qu'il n'ait point été découvert en mille occaſions, il peut toujours douter que cela puiſſe durer juſqu'à la mort.

Reflexion.

EPicure, qui connnoiſſoit parfaitement bien la corruption des hommes, ſçavoit que le premier obſtacle du crime étoit la punition, & qu'ils ſe portoient la pluſpart du tems au mal, parce qu'ils ſe flatoient que perſonne n'en auroit la connoiſſance; mais c'eſt en vain, comme le dit excellemment nôtre

nôtre Philophe, le coupable eſt perſecuté par le ſouvenir de ſa faute, il mene en tous lieux ſes inquietudes, & toſt ou tard ſon crime eſt découvert.

La verité ſort à la fin des tenebres; on a vû des enfans au berceau parler pour la punition des coupables, & les elements ont été quelquefois les indices des crimes. Les meurtriers d'Ibicus furent autrefois déconverts par des gruës; ce Poëte Lirique ayant été aſſaſſiné dans un bois, prit à témoin de ſa mort ces oyſeaux qui paſſoient; de ſorte qu'un de ceux qui l'avoient tué étant dans une des places publiques de la Ville, vit en l'air une bande de gruës: Voila, dit-il à un de ſes compagnons, les inſtrumens de la vangeance d'Ibicus; ce qui fut raporté au Magiſtrat, qui les fiſt prendre & punir, parce qu'ils avoüerent tout à la queſtion.

D'ailleurs la peine de la finderese eſt beaucoup plus cruelle que celle des ſuplices, & cette verité a été confirmée par quantité de coupables, qui pour s'en délivrer ſe ſont remis

remis eux-mêmes entre les mains de la Juſtice : mais s'il étoit poſſible qu'un homme fuſt aſſez endurcy dans ſon crime pour n'en point avoir de repentir, & qu'il fuſt aſſez puiſſant pour n'en point craindre le châtiment dans ce monde, quand même il ſeroit découvert, pouroit-il ſe dérober dans l'autre vie aux yeux de celuy à qui tout eſt connu ; ſon opiniâtreté criminelle ſera pour lors changée en deſeſpoir, ſa puiſſance ſera anéantie, & l'Eternité ne donnera point de fin à ſes tourmens.

XXV. MAXIME.

TOut ce que l'experience montre d'utile à la République pour l'uſage reciproque des choſes de la vie, doit eſtre cenſé juſte, pourvû que chacun y trouve ſon avantage ; de ſorte que ſi quelqu'un fait une loy, qui par la ſuite n'aporte aucune utilité, elle n'eſt point juſte de ſa nature.

Reflexion.

1. De Inu. NOs Anceſtres, dit Ciceron, n'enviſageoient jamais dans leurs loix d'autre bien que celuy de la Republique ; & s'ils reconnoiſſoient par la ſuite qu'elles fuſſent nuiſibles, ils les aboliſſoient auſſi-tôt.

La Loy n'a pas été faite à cauſe qu'elle étoit juſte d'elle-même, mais parce qu'elle étoit avantageuſe à la ſocieté civile, qui trouve ſon bonheur à l'obſerver; ainſi le Legiſlateur doit conſulter bien des choſes dans l'établiſſement des loix, elles ſont bonnes en de certaines occaſions, & mauvaiſes en d'autres, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tres-dangereux de les changer, le peuple eſt acoûtumé à leur obſervation ; la nouveauté ſur cette matiere luy paroît toujours ſuſpecte. Auſſi Zaleucus diſoit qu'il faloit obliger celuy qui mettoit en avant de nouvelles loix ; de parler avec une corde au col, afin que ſi l'aſſemblée des Etats trouvoit de l'utilité dans le changement des anciennes, & dans l'établiſſe-

ment

ment de celles qu'il propoſoit, il ne reçut point de mal ; mais ſi au contraire la Republique pouvoit en recevoir du dommage, il faloit que chacun ſerraſt la corde, & qu'il fuſt étrangé ſur le champ.

XXVI. Maxime.

SI la Loy qui a été établie eſt quelquefois ſans utilité, pourvû que dans d'autres occaſions elle ſoit avantageuſe à la Republique, elle ne laiſſera pas d'eſtre eſtimée juſte, & particulierement par ceux qui conſiderent les choſes en general, & qui ne ſe plaiſent point à rien confondre par un vain diſcours.

Reflexion

UN Etat doit regarder dans l'établiſſement des Loix qu'elles ſoient utiles ; cependant il arrive quelquefois qu'elles ne répondent pas au deſſein du Legiſlateur ; mais s'il s'y rencontre de l'utilité, elles ne laiſſent pas d'eſtre juſtes : ainſi le Prince ordonne qu'on tranſporte du bled dans un païs étranger, cela peut eſtre

estre utile, ou préjudiciable; il y a de l'utilité s'il en revient de l'argent dans le Royaume; il y a du danger au contraire si cela cause quelque famine; cela n'empêche pas que cette loy ne doive estre reputée juste dans le temps de son utilité.

XXVII. Maxime.

Celuy qui par le conseil de la prudence a entrepris de chercher de l'apuy dans les choses qui nous sont étrangeres, a trouvé que leur acquisition étoit facile & avantageuse, mais il ne s'est point arresté à la recherche des impossibles, il a même négligé beaucoup de celles qu'on peut avoir, & a rejetté toutes les autres dont la joüissance n'étoit point necessaire.

Reflexion.

Quoyque cet endroit soit corrompu dans le texte Grec, & que tous les Traducteurs y ayent été embaraſſez, le sens que j'y donne est

eſt aſſez vray ſemblable, parce qu'Epicure a dit cy-devant, que c'eſt en vain que l'homme cherche ſa ſureté dans des choſes qui luy ſont inutiles, & qui ne peuvent jamais contribuer à ſa tranquilité; & que quand il ſeroit à couvert de la crainte, de l'envie, & de la malice des hommes, cela ne ſeroit point capable de le rendre heureux, s'il n'étoit guery de ſes frayeurs, & ſi les paſſions ne ceſſoient de l'agiter.

Nôtre Philoſophe veut donc dire icy que celuy qui s'eſt conduit ſelon les regles que la prudence preſcrit, a pû chercher à ſe fortifier contre les hommes, comme une choſe qui pouvoit luy eſtre neceſſaire: Ainſi Pericles, General des Atheniens, brigua le gouvernement pour ſe ſoûtenir contre Cimon & Thucidides; mais comme il avoit apris ſous Zenon, & ſous Xenocrate, les preceptes de la ſageſſe, il ne ſe rendit point le tyran de ſa patrie, il ne s'en orgueillit point d'avoir gagné neuf batailles, & pour eſtre élevé au deſſus des autres, il ne ceſſe point d'eſtre juſte.

Epicu-

Epicure ajoûte enſuite, que cette même prudence montrant qu'il y a des choſes où l'on ne peut point parvenir, il faut s'en éloigner, ſans s'attacher opiniâtrement à leur acquiſition, & que le Sage en doit laiſſer beaucoup d'autres qu'il pouroit avoir, comme les honneurs, les richeſſes, les ſtatuës; mais qu'il doit entierement rejetter les ſuperfluës, & n'avoir de l'empreſſement que pour les neceſſaires, qui ne ſont que celles que la nature exige pour la conſervation & la felicité de la vie.

XXVIII. Maxime.

CEux qui ont été aſſez heureux pour vivre avec des hommes de même temperament, & de même opinion, ont trouvé de la ſureté dans leur ſocieté; cette diſpoſition reciproque des humeurs, & des eſprits, a été le gage ſolide de leur union, elle a fait la felicité de leur vie, ils ont eu les uns pour les autres une ſi étroite amitié, que ſans verſer des larmes ils ont voulu mourir pour celuy d'entr'eux qui étoit condamné à la mort.

II. Reflexion.

CEt endroit eſt tout à fait corrompu dans le Grec : je me-flate neanmoins d'avoir réuſſi à ſa verſion, ſelon l'eſprit d'Epicure : Ce Philoſophe, aprés avoit montré que la diverſité des temperamens faiſoit celle des eſprits, & que ſe rencontrant dans la ſocieté civile des prudens, des temeraires, des coleres, des paiſibles, des timides, des ambitieux, & tant d'autres caracteres differens, il eſtoit impoſſible d'eſperer une ſi grande union, que rien n'alteraſt le calme de ceux qui la compoſoient, & qu'il faloit ainſi qu'il s'élevât quelqu'un parmy eux, qui par l'établiſſement de certaines loix s'oppoſaſt à la violence, ou à l'ambition des uns, pour ne pas laiſſer opprimer ceux qu'un natnrel doux ou timide rendoit incapables de deffenſe.

Il applaudit donc icy au bonheur de ceux qui par leur nature, ou par le moyen des preceptes de la ſageſſe ſe ſont trouvez diſpoſez à eſtre de mê-

même ſentiment ; & qui ont gardé ce certain milieu, qui ſçavoit fixer le temperament, & réunir les eſprits ; de ſorte qu'ils on trouvé le veritable moyen de vivre tranquilement & agreablement.

Il ne ſe ſont point offenſez les uns & les autres, il ont ſuivy les regles preſcrites par la prudence, & par la juſtice ; ils ont eu de l'indulgence pour leurs fautes ; ils ſe ſont aimez avec ſincerité, & ont regardé comme une action heroique celles de s'offrir à la mort pour ceux de leur ſocieté.

Euſtache de ſaint Pierre fut un homme de ce caractere. Edoüard Roy d'Angleterre ayant forcé Calais de ſe rendre à la force de ſes armes, fut ſi irrité de la vigoureuſe deffenſe des aſſiegez, qu'il demanda dix habitans pour les ſacrifier à ſa fureur ; ces malheureux s'aſſemblerent ; & comme ils étoient tous dans un triſte ſilence, ce genereux Citoyen s'offrit des premiers à la mort, avec une magnanimité qui la rendu celebre dans nos Hiſtoires.

LA

LA VIE D'EPICURE, TRADUITE De DIOGENE De Laërce.

EPicure fut fils de Neocles & de Chereſtrate, la ville d'Athenes fut ſa patrie; le Bourg de Gargete fut le lieu de ſa naiſſance, & les Philaïdes, ainſi que dit Metrodore dans le Livre qu'il a fait de la Nobleſſe, furent ſes anceſtres.

Il y a des Autheurs entre leſquels eſt Heraclide, ſelon qu'il en écrit dans l'abregé de Sotion, qui raportent que les Atheniens ayant jetté au ſort le partage du champ Samien, il y fut élevé, & qu'ayant atteint l'âge de dix ans il vint à Athenes dans le tems que Xenocrate enſeignoit la Philoſophie dans l'Academie, & Ariſtote dans la Calcide; mais qu'aprés la mort d'Alexandre le Grand, cette Capitale de la

la Grece eſtant ſous la tyrannie de Perdicas, il revint à Colophon chez ſon Pere, où ayant demeuré quelque temps, & aſſemblé quelques Ecoliers, il retourna une ſeconde fois à Athenes pendant le gouvernement d'Anaxicrate, & qu'il y profeſſa la Philoſophie parmy la foule, & ſans eſtre diſtinguè, juſqu'à ce qu'enfin il ſe fiſt chef de cette ſecte qui fut apellée de ſon nom.

Il écrit luy-même qu'il avoit quatorze ans lorſqu'il commença à s'attacher à l'étude de la *Philoſophie*. Apollodore, un de ſes ſectateurs aſſure dans le premier Livre de la Vie d'Epicure, qu'il s'appliqua à cette connoiſſance univerſelle des choſes, par le mépris que luy donna l'ignorance des Grammeriens qui ne luy purent jamais donner aucun éclairciſſement ſur tout ce qu'Heſiode avoit dit du Cahos.

Hermipus écrit qu'il fut maître d'Ecole; & qu'étant enſuite tombé ſur les Livres de Democrite, il ſe donna tout entier à la *Philoſophie*: C'eſt ce qui a fait dire de luy à Timon, celuy qui fut l'Auteur des ſiles

ou

ou des maledictions contre les Philosophes, vient enfin de Samos, le dernier des Physiciens, un Maître d'Ecole, un effronté, & le plus miserable des hommes.

On apprend de Philodemus Epicurien, dans son Livre de la Sintaxe des Philosophes, qu'il eut trois freres, Neocles, Chercdême, & Aristobule, à qui il inspira le desir de s'appliquer comme luy à la découverte des secrets de la nature; & Myronianus dans ses Chapitres Historiques remarque que Mus, quoy que son esclave, fut aussi un des compagnons de son étude.

Diotemes Stoïcien, qui haïssoit mal à propos Epicure, l'a voulu faire passer malicieusement pour un voluptueux, ayant inseré cinquante lettres toutes remplies de lasciveté, sous le nom de ce Philosophe, à qui il imputa encore ces certains billets qu'on a toujours crû avec beaucoup de raison estre du caractere de Crysippus: Il n'a pas esté traité plus favorablement de Possidonius Stoïcien, de Nicolaus, & de Sotion

dans ſon douziéme Livre des Reprehenſions, au nombre de plus de quarante quatre.

Denys d'Halicarnaſſe a eſté auſſi de ſes envieux, ils diſent que ſa mere & luy alloient purger les maiſons par la force de certaines paroles, & qu'il accompagnoit ſon pere qui montroit à lire à vil prix aux enfans; qu'un de ſes freres faiſoit faire l'amour pour ſubſiſter, & que luy-même demeuroit avec une Courtiſanne, qui ſe nommoit Leontie; qu'il s'étoit approprié tout ce que Democrite avoit écrit des atômes, auſſi bien que les Livres d'Ariſtipe ſur la volupté.

Timocrate & Herodote dans ſon Livre de la Jeuneſſe d'Epicure, luy reprochent qu'il n'étoit pas bon Citoyen, qu'il avoit eu une complaiſance indigne & lâche pour Mytras Lieutenant de Liſimacus, l'appellant dans ſes lettres, Apollon, & le traittant de Roy; qu'il avoit de même fait les Eloges d'Idomenée, d'Herodote, & de Timocrate, parce qu'ils avoient mis

en

en lumiere quelques-uns de ſes Ouvrages, qui étoient encore inconnus, & qu'il avoit eu pour eux une amitié pleine d'une flaterie exceſſive; qu'il ſe ſervoit ordinairement dans ſes Epîtres de certains termes, comme à Leontie, ô Roy Apollon, ma petite Leontie, mon petit cœur, avec quel excés de plaiſir ne nous ſommes-nous pas recréez à la lecture de vôtre billet; & lors qu'il écrit à Temiſta, femme de Leontius: Je vous aime, luy dit-il, à tel point, que ſi vous ne me venez trouver, je ſuis capable, avant qu'il ſoit trois jours, d'aller avec une ardeur incroyable où vos ordres, Temiſta, m'apelleront. Et à Pitocles jeune homme admirablement beau: Je ſeiche, luy mande-t'il, d'impatience, dans l'attente de joüir de voſtre aimable preſence, & je la ſouhaite comme celle de quelque Divinité.

Il ajoûte encore à Themiſta, ſi l'on croit ces Ecrivains, qu'il ne s'imagine pas faire rien d'indigne lorsqu'il ſe ſert de tout ce qu'il y a de plus inſinuant pour la perſua-

der; C'eſt ce que remarque Theodorus dans ſon quatriéme Livre contre Epicure, qu'il eût un commerce avec pluſieurs autres Courtiſannes, mais qu'il fut particulierement attaché à celuy qu'il conſerva pour Leontie, que Metrodore, ainſi que luy, aima éperdument.

On pretend que dans ſon Livre de la Fin, il y a de luy ces paroles: Je ne trouve rien qui puiſſe me perſuader que cela ſoit un bien, qui bannit les plaiſirs qui flatent le goût, qui defend ceux que l'union de deux Amans fait ſentir, qui ne veut pas que l'ouïe ſoit charmée de l'harmonie, & qui interdit les delicieuſes émotions que les images font naiſtre par les yeux. Ils veulent auſſi faire croire qu'il écrivit à Pitocles: fuyez precipitament, heureux jeune homme, toutes ſortes de diſciplines.

Epitecte luy reproche que ſa maniere de parler étoit effeminée, & ſans pudeur, & l'acable en même tems d'injures. Timocrate, frere de Metrodore, & diſciple d'Epicuee, s'étant ſeparé de ſon Ecole, a laiſſe

laiſſe dans ſes Livres intitulez Facetieux, qu'il vomiſſoit deux fois par jour, à cauſe qu'il mangeoit trop ; & que luy-même avoit échapé avec beaucoup de peine, ſa Philoſophie nocturne, & le riſque d'eſtre ſeul avec un tel amy ; qu'Epicure ignoroit la pluſpart des choſes qui regardoient la conduite de la vie ; que ſon corps avoit eſté ſi cruellement affligé par les maladies, qu'il avoit eſté pluſieurs anneés ſans pouvoir ſortir du lit, ny ſans pouvoir ſe lever de la chaiſe ſur laquelle on le portoit ; que la dépenſe de ſa table ſe montoit par jour à la valeur d'une mine de monnoye attique, comme il le marque dans la lettre qu'il écrit à Leontie, & dans celle qu'il adreſſe aux Philoſophes de Mitilene, & que Metrodore & luy avoient tousjours frequenté des femmes de la derniere débauche ; mais ſur tout Marmarie, Hedia, Eroſie & Nicidia.

Environ trente-trois livres de nôtre monnoye.

Ses envieux veulent que dans les trente-ſept Livres qu'il a compoſez de la nature, il y repete ſouvent la même choſe, & qu'il y cenſure les

Ouvrages des autres Philoſophes, & particulierement ceux de Nauziphanés, diſant mot à mot de luy, jamais Sophiſte n'a parlé avec tant d'orgueil & de vanité, & jamais perſonne n'a mandié avec tant de baſſeſſe le ſuffrage du peuple. Et dans ſes Epîtres contre Nauziphanés il parloit ainſi: Ces choſes luy avoient tellement fait perdre l'eſprit qu'il m'accabloit d'injures, & ſe vantoit d'avoir eſté mon Maître. Il l'apeloit poulmon, comme pour montrer qu'il n'avoit aucun ſentiment. Il ſoûtenoit d'ailleurs qu'il étoit ignorant, impoſteur, & effeminé.

Il vouloit que les ſectateurs de Platon fuſſent nommez les flatteurs de Bacchus, & qu'on luy donnât l'Epitete de Doré, comme un homme plein de faſte; qu'Ariſtote s'étoit abyſmé dans le luxe, & qu'aprés la diſſipation de ſon bien, il avoit eſté contraint de ſe faire ſoldat pour ſubſiſter, & qu'il avoit eſté reduit juſqu'à diſtribuer des remedes pour de l'argent.

Il donnoit à Protagore le nom de por-

porteur de mannequins, celuy de Scribe, & de Maître d'Ecole de vilage à Democrite; il appelloit Heraclite un yvrogne: il disoit Lemocrite, qui veut dire chassieux, au lieu de Democrite, parce qu'il s'étoit aveuglé luy-même. Il disoit qu'Antidore estoit un enjoleur; que les Cyrenaïques étoient ennemis de la Grece: que les Dialecticiens étoient des envieux; & qu'enfin Pirron estoit ignorant.

Ceux-là qui luy font ces reproches n'ont agy sans doute que par un excés de folie; ce grand Homme a de fameux témoins de son équité, & de sa reconnoissance: l'excellence de son bon naturel luy a toujours fait rendre justice à tout le monde: Sa patrie celebra cette verité par les statuës qu'elle dressa pour eterniser sa memoire; elle fut consacrée par ses amis, dont le nombre fut si grand qu'à peine les Villes pouvoient-elles les contenir, aussi bien que ses disciples, qui s'attacherent à luy par le charme de sa doctrine; qui avoit, pour ainsi dire, la douceur des Sire-

nes, il n'y eut que le ſeul Metrodore de Stratonique, qui preſque accablé par l'excés de ſes bontez, ſuivit le party de Carneades.

La perpetuité de ſon Ecole triompha de ſes envieux, & parmy la décadence de tant d'autres Sectes, la ſienne ſe conſerva toujours par une foule continuelle de diſciples qui ſe ſuccedoient les uns aprés les autres.

Sa vertu fut marquée en d'illuſtres caracteres, par la reconnoiſſance & la pieté qu'il eut envers ſes parens, & par la douceur avec laquelle il traita ſes eſclaves, ainſi qu'il ſe voit dans ſon Teſtament, où il donna la liberté à ceux qui avoient cultivé la Philoſophie avec luy, & particulierement au fameux Mus, dont nous avons déja parlé.

Cette même vertu fut enfin generalement connuë par la bonté de ſon naturel, qui luy fiſt donner univerſellement à tout le monde des marques d'honnêteté & de bien-veillance: Sa pieté envers les Dieux, & ſon amour pour ſa patrie ne ſe peuvent exprimer; ce Philoſophe eut

une

une modeſtie ſi extraordinaire, qu'il ne voulut jamais ſe meſler d'aucnne charge de la Republique.

Il eſt certain neanmoins que parmy les troubles qui affligerent la Grece, il y paſſa toute ſa vie, exceptez deux ou troys voyages qu'il fiſt ſur les confins de l'Ionie, pour viſiter ſes amis, qui s'aſſembloient de tous coſtez pour venir vivre avec luy dans ce Jardin, qu'il avoit acheté quatre-vingt mines. C'eſt ce que raporte Apollodore. Pris de deux mil ſix cens quarante livr.

Ce fut là que Diocles raconte dans ſon Livre de l'Incurſion, qu'ils gardoient une ſobrieté admirable, & qu'ils ſe contentoient pour la vie d'une nouriture tres-mediocre; un demy-ſetier, dir il, de tres-petit vin leur ſuffiſoit, & leur breuvage ordinaire n'étoit que de l'eau.

Il ajoute qu'Epicure n'aprouvoit pas la communauté de biens entre ſes ſectateurs, contre le ſentiment de Pythagore, qui diſoit que toutes choſes étoient communes entre les amis, parce que, diſoit nôtre Philoſophe, c'étoit là plûtôt le caractere

de la défiance que de l'amitié.

Il écrit luy-même dans ſes Epîtres, qu'il étoit ſatisfait de pain bis & d'eau : Envoyez-moi, dit ce Philoſophe à un de ſes amis, un peu de fromage citeredien, afin que je faſſe un repas plus excellent, lorsque l'envie m'en prendra. Voilà quel étoit celuy qui avoit la reputation de mettre le ſouverain bien dans la volupté.

Athenée fait ſon éloge dans l'Epigrame ſuivante : Mortels, pourquoy courez-vous aprés tout ce qui fait le ſujet de vos peines ? vous eſtes inſatiables pour l'acquiſition des richeſſes, vous les recherchez parmy les querelles & les combats, quoyque neanmoins la nature les ait bornées, & qu'elle ſoit contente de peu pour ſa conſervation ; mais vous eſtes inſatiables dans vos deſirs : Conſultez ſur cette matiere le ſage fils de Neocles, il n'eut point d'autre maître que les Muſes, ou le trepié d'Apollon.

Cette verité ſera beauconp mieux éclaircie dans la ſuite par ſes dogmes, &

& par ſes propres paroles : Il s'attachoit particulierement, ſi l'on croit Diocles, à l'opinion d'Anaxagore entre les Anciens, quoy qu'en quelques endroits il s'éloignât de ſes ſentimens. Il ſuivoit auſſi Archelaüs, qui avoit eſté le maiſtre de Socrate.

Il dit qu'il exerçoit ſes Ecoliers à aprendre par cœur ce qu'il avoit écrit. Apollodore a remarqué dans ſes Chroniques qu'il écouta Nauſiphanes, & Praxiphanes ; mais Epicure parle tout au contraire dans ſes Epîtres à Euridice ; car il aſſure qu'il n'eût point d'autre Maitre dans la Philoſophie que ſa propre ſpeculation, & que ny luy, ny Hermacus ne diſent point qu'il y ait jamais eu de Philoſophe appellé Leucippus ; qu'Apollodore neanmoins, ſectateur d'Epicure, affirme avoir enſeigné à Democrite ; mais Demetrius Magneſien fait foy qu'il fut auditeur de Xenocrate ; ſa diction eſt proportionnée à la matiere qu'il traite : Auſſi le Grammerien Ariſtophane le reprend de ce qu'elle n'étoit point aſſez élegante ; mais ſa maniere d'é-

crire a eſté ſi pure & ſi claire, que dans le Livre qu'il a compoſé de la Rhetorique, il a ſoûtenu qu'il ne faloit exiger de cet Art, que les regles de ſe faire entendre facilement.

Au lieu de mettre pour inſcription à toutes ſes Epîtres ces paroles, ſoyez en ſanté, réjoüiſſez-vous, que la fortune vous rie, paſſez agréablement le tems : Il recommandoit toujours de vivre honnêtement.

Il y en a qui ſoûtiennent dans la Vie d'Epicure, qu'il a pris le Livre intitulé Canon ou Regle, dans le traité du Trepied, qu'on attribuoit à Nauziphanes, qui ſelon ces mêmes Autheurs, fut ſon Maiſtre auſſi bien que Pamphile Platonicien, qui enſeignoit dans l'Iſle de Samos ; ils ajoûtent qu'il commenca d'étudier en Philoſophie à l'âge de douze ans, & qu'à trente-deux il l'enſeigna publiquement.

L'an du monde 3712. Janvier. Apollodore dit qu'il naquit la troiſiéme année de la cent neufiéme olimpiade, le ſeptiéme jour du mois de Gameleon, ſous le gouvernement de

de Soſigene, ſept ans depuis la mort de Platon.

Il dreſſa ſon Ecole dans Mitilene à trente-deux ans ; il en paſſa cinq enſuite à Lampſaque. Eſtant retourné à Athenes, il y mourut à l'âge de ſoixante & douze ans, la ſeconde année de la cent vingt-ſeptiéme olimpiade, ſous l'Archontat de Pytaratus, & laiſſa la conduite de ſon Ecole à Hermacus de Mytilene, fils d'Agemarchus. L'an du monde 3784.

Le même Hermacus raporte qu'aprés avoir eſté tourmenté par de cruelles douleurs pendant quatorze jours, une retention d'urine, cauſée par la gravelle, luy donna la mort. C'eſt dans ce tems, ajoûte-t'il, que s'étant fait mettre dans une cuve d'airain plaine d'eau chaude, pour donner quelque intervalle à ſon mal, & qu'ayant bû un peu de vin, il exhorta ſes amis de ſe ſouvenir de ſes preceptes, & finit ſa vie dans cet entretien.

Voila une plaiſanterie que nous avons fait ſur luy : Rejoüiſſez-vous, dit Epicure en mourant à ſes amis,

gardez mes preceptes; puis étant entré dans une cuve plaine d'eau chaude, il prit du vin, & partit auſſi-tôt aprés pour aller boire des eaux froides du Royaume de Pluton.

Telle fut la vie, telle fut la mort de ce Philoſophe. Voicy ſon Teſtament.

Ma derniere volonté eſt, que tous mes biens apartiennent à Aminomaque fils de Philocrate, à Bathite, & à Timocrate fils de Demetrius, ainſi qu'il paroît par la donation que je luy ay faite, dont l'acte eſt inſeré dans les Regiſtres qui ſe gardent au Metroé; à condition neanmoins que le Jardin ſera donné avec toutes ſes commoditez à Hermacus Mitilenien, fils d'Agemarque, à ceux qui enſeigneront avec luy, & même a ceux qu'il nommera pour tenir cette Ecole, afin qu'ils y puiſſent plus agreablement continuer l'exercice, & que les noms de ceux qui ſeront appellez Philoſophes de noſtre ſecte ſoient conſacrez à l'Eternité.

Je recommande à Aminomaque, & à Timocrate, de s'appliquer autant

tant qu'il leur ſera poſſible à la reparation & à la conſervation de l'Ecole, qui eſt dans le Jardin : Je les charge d'obliger leurs heritiers d'avoir autant de ſoin, qu'eux-meſmes en auront eu pour la conſervation du Jardin, & de tout ce qui en dépend, & d'en laiſſer pareillement la joüiſſance à tous les autres Philoſophes ſucceſſeurs de nôtre opinion.

Aminomaque & Timocrate laiſſeront à Hermacus, pendant ſa vie, & à ceux qui s'attacheront avec luy à l'étude de la Philoſophie, la maiſon que j'ay au Bourg de Melite.

On prendra ſur le revenu des biens que j'ay donnez à Aminomaque, & à Timocrate, ſelon qu'on en conviendra avec Hermacus, ce qu'il ſera neceſſaire pour celebrer dans les dix premiers jours du mois de Gameleon celuy de noſtre naiſſance, & ceux de mon pere, de ma mere, & de mes freres ; & le vingtiéme de la Lune de chaque mois, on traitera tous ceux qui nous ont ſuivy dans la connoiſſance de la Philoſophie, afin qu'ils ſe ſouviennent de moy & de Me- De Janvier.

Metrodore, & qu'ils faſſent auſſi la meſme choſe au mois de Poſſideon en memoire de nos freres, ainſi qu'ils nous l'ont vû obſerver. Il faudra qu'ils s'acquitent de ce devoir dans le mois de Metagitnon en faveur de Poliene.

Decembre.

Juillet.

Aminomaque & Timocrate prendront ſoin de l'éducation d'Epicure fils de Metrodore, & du fils de Poliene, tandis qu'ils demeurent enſemble chez Hermacus, & qu'ils prennent ſes leçons.

Je veux que la fille de Metrodore ſoit auſſi ſous leur conduite, & que lorsqu'elle ſera en âge d'eſtre mariée elle épouſe celuy d'entre les Philoſophes qu'Hermacus luy aura choiſi: je luy recommande d'eſtre modeſte, & d'obeir entierement à Hermacus.

Aminomaque & Timocrate apres avoir pris l'avis d'Hermacus, prendront du revenu de mes biens ce qu'il faudra pour leur nouriture, & pour leur entretien : Il joüira comme eux de la part & portion que je luy donne dans ma ſucceſſion, parce qu'il a vieilly avec nous dans la recher-

cherche des découvertes que nous avons faites ſur la nature, & que nous l'avons laiſſé pour noſtre ſucceſſeur à l'Ecole que nous avons établie ; ainſi il ne ſera rien fait ſans ſon conſeil. La fille lors de ſon mariage ſera dottée ſelon les biens que je laiſſe : Aminomaque & Timocrate en delibereront avec Hermacus.

On aura ſoin de Nicanor, ainſi que nous avons fait ; il eſt juſte que tous ceux qui ont eſté les compagnons de nos études, qui y ont contribué de tout ce qu'ils ont pû, & qui ſe ſont fait un honneur de vieillir avec nous dans la ſpeculation des ſciences, ne manquent point autant que nous pourons des choſes qui leur ſont neceſſaires pour le ſuccés de leurs découvertes. Je veux qu'Hermacus ait tous mes Livres.

S'il arrive qu'Hermacus meure avant que les enfans de Metrodore ſoient en âge, j'ordonne qu'Aminomaque & Timocrate ſe chargent de leur conduite ; afin que tout ſe paſſe avec honneur, & qu'ils proportionnent la dépenſe qu'il faudra faire pour

pour eux à la valeur de mes biens.

Au reſte je ſouhaite, qu'autant qu'il ſera poſſible, toutes ces diſpoſitions ſoient executées de point en point, conformement à ma volonté. Entre mes eſclaves j'affranchis Mus, Nicias, & Licon: je donne auſſi la liberté à Phedre.

Voicy une lettre qu'il écrivit à Idomenée étant preſt de mourir.

Je vous écrivois au plus heureux jour de ma vie, puiſque c'étoit le dernier; je ſouffrois tant de douleurs dans la veſſie & dans les inteſtins, que rien n'en pouvoit égaler la violence; neanmoins le ſouvenir de mes raiſonnemens ſur la Philoſophie, & de mes découvertes ſur la nature, charmoit tellement mon eſprit, que ce m'étoit une grande conſolation contre les maux du corps. Je vous recommande donc au nom de cette amitié que vous avez toujours euë pour moy, & de ce noble penchant que dés vôtre jeuneſſe vous avez eu pour la Philoſophie, de ſoûtenir les enfans de Metrodore. Ce fut ainſi qu'il fiſt ſon Teſtament.

Il

Il eut plusieurs disciples qui furent tous tres-sages & tres-considerables, entre lesquels fut Metrodore de Lamsaque, qui ne l'eut pas plûtôt connu qu'il ne s'en separa jamais, que pendant six mois pour regler quelques affaires qui l'appelloient en sa maison, aprés quoy il s'alla rendre aussi-tôt auprés de ce Philosophe.

Ce Metrodore fut un parfaitement honneste-homme, selon ce qu'en écrit Epricure dans son Livre des choses importantes. Il luy rend le même témoignage dans le troisiéme, qu'il intitule Timocrate. Il donna en mariage sa fille Batide à Idomenée, & prit pour Maîtresse une Courtisanne d'Athenes, apellée Leontie: il fut intrepide contre les atteintes de la mort. C'est ce que raporte de luy Epicure dans son premier Livre, apellé *Metrodore*. Il mourut en la cinquantiéme année de son âge, sept ans avant le même Epicure, qui parle souvent dans son Testament du soin qu'il veut qu'on ait des enfans de ce Philosophe, comme étant déja mort.

Me-

Metrodore eut un frere appellé Timocrate, d'un eſprit broüillon, dont on a dit quelque choſe cy-devant. Voila le Catalogue des Livres qu'il compoſa, trois contre les Medecins, un des ſens à Timocrate, de la Magnanimité, des Maladies d'Epicure, contre les Dialecticiens, neuf Livres contre les Sophiſtes, du chemin qu'il faut tenir pour arriver à la ſageſſe, de la viciſſitude des choſes, des Richeſſes, contre Democrite, de la Nobleſſe.

Poliene de Lampſaque, fils d'Athenodore, fut encore un des diſciples d'Epicure: Philodeme dit que ſes mœurs avoient tant de douceurs & d'agrémens, qu'il étoit univerſellement aimé.

Il y eut auſſi Hermacus, fils d'Agemarque Mitilenien, qui ſucceda à l'Ecole d'Epicure; ſon pere fut pauvre, mais cela n'empêche pas qu'il ne s'appliquaſt à la Rhetorique; voicy quelques-uns de ſes Livres dont on fait beaucoup d'eſtime, outre vingt-deux Epîtres qu'il écrivit contre Empedocles, il fit un traité des

Sci-

Sciences contre Platon, & contre Ariſtote: il mourut chez Liſias, c'étoit un homme capable de réuſſir à tout ce qu'il auroit entrepris,

Leonteus de la ville de Lampſaque, & ſa femme Themiſta écouterent Epicure dans la Philoſophie: c'eſt la même à qui, ainſi que j'ay déja dit plus haut, il écrivoit. Colotes & Idomenée, de la même Ville, furent auſſi entre ces principaux diſciples; on leur peut joindre Poliſtrate, qui ſucceda à Hermacus dans l'Ecole qu'avoit dreſſé Epicure, & Denys Baſilile, qui la tint aprés luy.

Apollodore, qu'on appelloit le Gouverneur des Jardins, & qui avoit écrit plus de quatre cens volumes, fut un de ſes plus celebres Sectateurs. Deux Ptolomez, l'un apelé le blanc, & l'autre le noir, furent de ce nombre, auſſi bien que Zenon Sidonien, qui laiſſa quantité d'écris, & fut auditeur d'Apollodore: Demetrius, ſurnommé Lacon, auſſi bien que Diogene, celui qui étoit de la ville de Tarſe Orion & beaucoup d'autres; que les veritables Epicuriens n'apeloient que des Sophiſtes, furent de ſes diſciples.

Il y a eu trois autres Epicures, dont l'un fut fils de Leontes ; & de Themiſta ; l'autre *Magneſien*, & le dernier, de la race des Gladiateurs.

Au reſte, Epicure a écrit plus que tous les Philoſophes : on compte juſqu'à trois cent Livres qu'il a compoſé, ſans avoir rien emprunté d'aucun Autheur ; mais ayant tout avancé de ſon propre genie, Chriſippus l'a voulu imiter par envie, à ce que remarque Carneades, qui l'apelloit pour ce ſujet le Parraſite des Livres d'Epicure, parce qu'il a affecté de traiter la même matiere que ce Philoſophe a traité ; auſſi tous ſes écrits ſont plains de repetitions, à cauſe qu'il y mettoit tout ce qui ſe preſentoit d'abord à ſon eſprit, & qu'il travailloit avec tant de precipitation, qu'il étoit impoſſible qu'il pût refléchir à la diſpoſition des ſujets : d'ailleurs il a tellement remply ſes Livres de citations, qu'il y a beaucoup plus de travail d'autruy que du ſien propre, ainſi qu'ont fait Zenon & Ariſtote.

Les Livres d'Epicure ſont tels, &

en

en plus grand nombre que nous avons dit cy-devant, ceux qui par l'excellence des matieres l'emportent ſur les autres, ſont les trente-ſept qu'il a compoſé de la nature: Ce qu'il nous a laiſſé des atômes, du vuide, de l'amour, & un abregé contre les Phyſiciens, des doutes contre ceux de Megare, des opinions certaines, des choſes qu'il faut choiſir ou éviter, de la fin, de la maniere qu'il faut juger, Cheredemes ou des Dieux Hegeſinax, ou de la ſainteté, ce qu'il faut faire pour la regle de la vie; ce qui s'appelle eſtre juſte, ſon Neocle qu'il dedia à Themiſta, ſon Banquet, Eurileque à Metrodore.

Il a encore écrit de la viſion, de l'angle ou de l'extremité de l'atôme, de l'impalpabilité du vuide, du deſtin, des paſſions, des ſentences à Timocrate, des preſages, de l'exhortation, des ſimulacres, de la faculté d'imaginer, ſon Ariſtobule; il a laiſſé un traité de la Muſique, de la Juſtice, & des autres vertus des dons & de la grace; ſon Polimede, trois li-

livres intitulez Timocrates, cinq qu'il apelle Metrodore, & deux Antidore; ſes Sentimens ſur les maladies à Mitras, ſon Calliſtolas, de la Royauté, Anaximene, & des Epîtres.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

LA VIE D'EPICURE,

PAR

M. DU RONDEL.

ROMA
EMANUELE

Suivant la Copie a Paris.

A LA HAYE,
Chez BARENT BEEK, Marchand Libraire, l'An 1686.

A MONSIEUR

* * *

MONSIEUR,

Voilà ce que c'eſt que d'eſtre obligeant. Parce que j'ay receu autrefois quelques graces de Vous, je m'imagine que j'ay droit de vous en demander encore ; Je crois que vous ne me devez rien refuſer, parce que vous m'avez accoûtumé à demander. C'eſt eſtre extremément hardy. Neanmoins vous l'avoüeray je ? Ie ne me repens point de ma hardieſſe, & meſme je croy y trouver mon

compte, puiſque je n'ay autre intention aujourd'huy, que de vous témoigner ma gratitude, & de vous remercier une fois en ma vie, de tant d'obligations que je vous ay. A la verité, de la maniere dont je m'y prends, je ne m'acquitteray gueres bien aprés de Vous. Car qu'eſt-ce que de vous adreſſer un Livre, ſi non vous engager honneſtement à le défendre? Semblable preſent a toûjours eſté une choſe intereſſée; & quiconque fait une dédicace, a toûjours en veuë un Aſyle & un Protecteur. Cependant je ne tiens pas mon Préſent tout-à-fait indigne de Vous. Outre que vous l'avez embelly vous-meſme, & qu'ainſi il eſt en eſtat de plaire, c'eſt que bien d'honneſtes gens m'ont aſſeuré, qu'il deviendra digne de Vous, dés que vous le croirez. Vous eſtes MONSIEUR,

SIEUR, de ce bien-heureux nombre d'Hommes, qui par leur opinion font le veritable prix des Ouvrages; & qui bien mieux que cet Empereur Romain, font les gens tels qu'ils les croyent. Ce ſeroit icy le lieu de vous loüer, & de parler de voſtre érudition; mais ne l'apprehendez-pas. Je ſçay voſtre modeſtie, & combien vous eſtes difficile en loüanges. Non ſeulement vous regimbez comme Auguſte dans les fauſſes loüanges, mais meſme vous ne pourrez ſouffrir les veritables. Il ne faut pourtant pas que cette modeſtie empêche ma reconnoiſſance, ny que j'aye de l'ingratitude, parce que vous avez de l'auſterité. Je vous ſupplie donc tres-humblement de recevoir Epicure, comme un témoignage viſible du reſſentiment que j'ay de tous vos bienfaits, & comme

une marque infaillible de la paſſion avec laquelle je veux eſtre toute ma vie.

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur,

DU RONDEL.

LA VIE D'EPICURE.

EPICURE nâquit à Gargette, Bourgade de l'Attique, l'an troiſiéme de la cent neuviéme Olympiade. Il fut mené dés ſon enfance à Samos par le bon homme Neocles & par Chereſtrate ſes pere & mere, leur famille qui deſcendoit de Phileus, l'un des fils du brave Aiax, s'étant trouvée du nombre de celles que le conſeil d'Athenes fit tranſporter à Samos Pour y établir une Colonie & tenir en bride les Samiens dont on apprehendoit alors la revolte. c. l'an du monde 3663.

Ce fut là qu'Epicure, qui alloit continuellement avec ſa mere au Temple de Junon, apprit cette pieté inéfable ὁσιότητα ἄλεκτον & ce profond reſpect pour les Dieux, qui fit depuis la plus conſiderable partie de ſa vertu. Ce Temple ſuperbe, ces auguſtes ceremonies, ces hymnes melodieux, ce concours des peuples de toute la terre, cette terreur qu'inſpiroit la Déeſſe par ſa preſence, firent

ſans doute impreſſion ſur le cœur d'Epicure encore jeune & tendre, & furent cauſe de cette étrange devotion qui les portoit luy & ſa mere à s'en aller juſques dans les maiſons deſertes, pour en chaſſer les Lutins à force de prieres; ζωὴ τῇ μητρὶ πρεσβύτῃ αὐτὸν τὰ οἰκίδια, καθαρμοῖς ἀναγινώσκειν.

A l'âge de quatorze ans, il commença à aimer la Philoſophie. Un Grammairien expliquant un vers d'Heſiode ſur la naiſſance du chaos, Epicure luy demanda ce que c'étoit que ce chaos; dequoy il avoit été produit; & quelles mains avoient pû mettre l'ordre, où il y avoit tant de confuſion. Il faut, luy répondit le Grammairien, le demander aux Philoſophes; Je m'y en iray donc, luy dit Epicure en le quittant, & ils m'expliqueront ton chaos, puis qu'ils connoiſſent la verité des choſes naturelles qui t'eſt inconnuë: εἰ γὰρ αὐτοὶ τὰ πρὸ ὄντων ἀληθῆ φασὶν εἰδέναι.

D'abord il frequenta le Platonicien Pamphilus, enſuite le Pythagoricien Nauſiphanes, & enfin il s'attacha aux écrits d'Anaxagore, de Democrite, & d'Archelas le Precepteur de Socrate.

Il

Il crût voir dans les uns & dans les autres quelque choſe de beau & de loüable ; mais n'étant ſatisfait d'aucun en particulier, il ſe figura qu'il n'y avoit qu'à faire un choix judicieux de leurs plus raiſonnables ſentimens pour en compoſer un ſyſteme achevé. C'eſt ce qu'il fit. Il employa dix-huit ans à ajuſter & à concerter ce ſyſteme ; & enfin il ouvrit auditoire à Mitylene, & enſuite à Lampſaque. L'an du monde 3694.

Au commencement il ne vouloit paſſer que pour le diſciple de Democrite, mais ſa curioſité ou quelque affaire domeſtique l'ayant amené à Athenes, ſous l'Archontat d'Anaxicrate, il y eût commerce durant quelque temps avec tous les Philoſophes, & à la fin il ſe fit chef de Party.

Ce qui le porta à cela, fut l'embaras où il voyoit Democrite, lequel croïant que les operations de la nature ſont neceſſaires, étoit bien empêché à ſauver le franc-arbitre. Car bien qu'il ſoit vray que les choſes n'agiſſent qu'à raiſon de leurs cauſes, & que ces cauſes n'ayent été en état d'être cauſes, que par pluſieurs autres qui les ont devancées, neanmoins il eſt certain qu'il y en a qui agiſſent d'elles-meſmes, & qui ſont les principes de leur mouvemens. Par exemple, il eſt vray que

les fruits de cette année ont été produits par des arbres, il eſt vray que ces arbres ont été produits par d'autres arbres en remontant dans les ſiecles paſſez, il eſt vray que ces arbres produiſent neceſſairement leurs fruits, toutes les conditions requiſes eſtant ſuppoſées; au lieu que moy qui écris cette vie d'Epicure pourrois ne la point écrire, quoy que j'aye de l'encre, du papier, une plume, & que j'aye leu les Anciens & celle que l'illuſtre Gaſſendy a écrite. Il crût donc qu'il falloit admettre certains atomes pour cauſe du mouvement de declinaiſon, ἐγκλίσεως, que ſans cela il n'y a point de liberté par my les hommes, c'eſt à dire que toutes nos actions dépendroient d'une neceſſité & d'une fatalité inévitables; qu'elles ne ſeroient par conſequent ſujettes ni au blâme, ni à la loüange, & qu'elles ne pourroient étre punies ni par l'autorité de la luſtice, ni par celle de la religion.

Il eut encore un autre ſujet d'abandonner les ſentimens de Democrite. C'eſt que ce Philoſophe n'expliquoit pas aſſez clairement la naiſſance & la fin de ſes divers mondes, & qu'il ſembloit à ceux qui liſoient ſes ouvrages, que

que tous ces mondes paroiſſoient & diſparoiſſoient en meſme temps. Comme cette opinion mettoit les gens fort en peine, à raiſon des Cometes que force les diſciples de Democrite auſſi bien que ceux de Pythagore & d'Orphée croyoient étre des mondes & qu'ils voyoient manifeſtement s'évanouïr, Epicure inventa des tourbillons, συγχρόας, pour chaque monde, dans leſquels chacun d'eux pouvoit ſe diſſoudre & ſe reprendre, ſans que l'univers en fût en rien alteré.

Mon deſſein n'eſt pas de rapporter toutes les opinions d'Epicure; ce que je viens de dire, n'eſt que pour montrer la neceſſité où il ſe trouva de quitter les ſentimens de Démocrite. Il eſt vray qu'il le quitte ſur d'autres queſtions, pour de moins valables raiſons: Mais c'eſt parce qu'il eſtoit perſuadé qu'on ne doit pas toûjours tranſporter en Phyſique les ſpeculations de Mathematique, & qu'il faut plûtoſt en croire les ſens & l'experience, que tous les raiſonnemens des hommes.

C'eſt pour cela qu'il abandonna ce grand Phyſicien ſur la nature des Aſtres. Perſonne n'ayant jamais eſté en

ce pays-là, comme dit Lucien, il jugeoit fort raisonnablement que l'on pouvoit se méconter ou avancer beaucoup de choses, sans courir risque de passer pour ignorant ou pour témeraire. Et en effet, dans nostre siecle mesme, où l'on est si éclairé, quelle pitié de voir les Astronomes s'escrimer sur la grandeur du Soleil! Copernic le fait plus grand cent soixante-deux fois que la Terre; Tycho, cent trente-neuf; Lansperg, quatre-cens trentre-quatre; Kepler, trois mille quatre cent soixante-neuf; tous sans s'abuser d'un point: & ce qu'il y a de plus plaisant, ils pretendent tous prouver leur opinion par des démonstrations de Mathematique.

Epicure avoit donc raison de dire, ἐνδέχεται τὰ μεγέθη πάντα, qu'il en pouvoit estre tout ce qu'on disoit; car en verité on n'en sçait rien. Mais encore estoit-il plus fin que tous ces Philosophes, parce qu'avec deux mots il disoit tout ce qu'ils vouloient dire avec tant d'appareil & de contention. Selon luy, le Soleil estoit fort grand, καθ' αὑτὸν, en soy-mesme, & fort petit à nostre égard, κατὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς, à cause de son éloignement.

Ce

Ce fut auſſi de cette maniere qu'il abandona l'opinion du meſme Democrite touchant la Terre. Celuy-cy la faiſoit platte comme un baſſin, & l'autre la faiſoit platte comme un palet, mais inclinée vers le Pole Auſtral, avec force montagnes vers le Pole Boreal. C'eſtoit, ſans doute, afin de retrouver tous les corps de feu qui petilloient en tombant dans la mer d'Eſpagne, & qui par leur rebondiſſement alloient reparoiſtre bien loin derriere ces montagnes vers le Levant, à ce que rapportoient tous les Mariniers de ce temps-là; ou plûtoſt c'eſtoit pour eſquiver tous les détours des Philoſophes, qu'il vouloit faire valoir la relation de ces Mariniers; car il ſe repoſoit fort volontiers ſur ſon ἐνδέχεται, cela peut étre.

Quoy qu'il en ſoit, il ne ſuivoit aveuglément perſonne ſur les matieres de Phyſique: & ne regardant toutes les queſtions de cette ſcience, que comme un jeu, & un ouvrage de l'eſprit humain, & feulement par rapport à la beatitude naturelle, il vouloit qu'on la conſideraſt ſimplement, comme un moyen propre à nous occuper, & à nous délivrer de l'eſperance & de la crainte qui nous tourmentent.

C'eſtoit un plaiſir de l'oüir. Comme il ſçavoit toutes les opinions des Philoſophes, qu'il avoit l'eſprit grand, le tour beau l'expreſſion heureuſe, & que tout cela ſe debitoit dans un des plus délicieux jardins du monde, à dix pas de mille fleurs qui venoient parfumer ſon auditoire, on eſtoit enchanté dans un lieu ſi agreable, & il n'y avoit pas moyen d'en ſortir ſans eſtre des amis d'Epicure, & ſans croire ce qu'on avoit oüy.

Cependant c'eſtoit ſans abuſer de ſon eſprit, qu'il triomphoit de ces aſſemblées. Jamais homme ne dogmatiza moins que luy; ce n'eſtoit que, il me ſemble, cela pourroit eſtre, il y a de la probabilité là dedans; Τάχα ἐνδέχεται, ἔοικε. Point d'air déciſif en cet homme; point de parole magiſtrale; & pas une action d'authorité

Ces manieres plurent à bien des gens On en parla dans tout Athenes; on y courut en foule avec joye; & en peu de jours Epicure ſe vit plus de diſciples qu'aucun autre des Philoſophes de ſon temps.

Cela déplut à ces Philoſophes, ſur tout aux Stoïques: Et parce que Diotime eſtoit l'homme de ſon ſiecle le

plus

plus propre à entreprendre quelque choſe de hardy, on le chargea d'écrire contre Epicure. On vit courir par toute la Grece cinquante Epiſtres ſatyriques de ſa façon : On n'entendit dans tous les Portiques d'Atenes autres choſe, ſinon tantoſt qu'Epicure avoit couché avec Leontium ou avec Themiſte, qu'il avoit paſſée la nuit, tantoſt à boire, tantoſt ajoüer, une autrefois à courir les ruës ; aujourd'huy un crime, & demain un autre.

A tout cela, Epicure ne répond rien : Il crût que la reputation n'eſtant pas une choſe qui dépendiſt de nous, il falloit s'en paſſer, quand nous ne pouvions pas l'acquerir ; qu'une bonne conſcience valant mille témoins, c'eſtoit n'eſtre pas trop malheureux que de ne ſe rien reprocher au milieu des reproches ; que les calomnies venant toſt ou tard à s'évanoüir, il n'y avoit qu'à continuer dans la vertu pour deſabuſer le monde ; que la plus belle vengeance qu'on pouvoit prendre de ſes ennemis, eſtoit de mépriſer leurs injures, & qu'enfin la poſterité exempte des factions & des cabales de ſon ſiecle, luy feroit juſtice un jour, & découvriroit la malignité de ſes envieux, & la méchanceté de ſes ennemis.

Pour

Pour ce qui eſtoit de Diotime, bien loin d'eſtre fâché contre luy, il luy faiſoit pitié, il abandonnoit ce calomniateur à une déſtinée qui luy avoit donné la folie en partage; il diſoit que ſes écrits le faiſoient plus rire que la plus bouffonne Comedie d'Ariſtophane, & que peut-eſtre il auroit eſté bien faché, de n'eſtre plus le ſujet des folies de Diotime.

Quand les Stoïques virent, que rien n'eſtoit capable d'ébranler ſa fermeté, & que le dépit ne le dégoutoit point de ſon devoir, ils décrierent ſa doctrine le plus qu'ils purent. Epicure devint auſſi-toſt un impie, un ſcelerat, un homme digne d'eſtre précipité dans un gouffre, il n'enſeignoit plus à ſes diſciples qu'une volupté criminelle, & que la faineantiſe.

C'eſtoit dire beaucoup en peu de paroles; car en le faiſant paſſer pour un impie, c'eſtoit ſoûlever contre luy tout ce qu'il y avoit de Pontifes & de Sacrificateurs au monde; En décriant ſon opinion de la volupté, c'eſtoit émouvoir tous les peres & meres de la Grece & de l'Italie, comme contre un corrupteur de la jeuneſſe; & en donnant une interpretation maligne à ſon precepte de cacher ſa vie, c'eſtoit armer contre luy tous les Magiſtrats, comme

me contre un homme qui enſeignoit à la jeuneſſe de ne ſe point meſler du gouvernement de la Republique.

Des accuſations ſi terribles pouvant faire beaucoup de tort à Epicure, il trouva à propos pour en faire voir l'injuſtice, de faire publier ſes Ouvrages. Dans cette veuë, il donna au public ſon *Hegeſianax*, ou de la ſainteté, & ſon *Charideme*, ou de la nature des Dieux. Ciceron qui avoit leu ces Livres y trouvoit tant de ſainteté & de pieté, qu'il croyoit que les ſouverains Pontifes Coruncanus & Scævola n'en n'euſſent pas fait de meilleurs; & aſſeurément il eſtoit fâché que ce ne fût pas un de ſes amis qui eut fait de ſi bons Livres. Comme il ne reſte de ces Livres que des lambeaux qui ſe trouvent dans les Ouvrages de l'antiquité, je diray ce que j'en ay appris.

Il eſt certain qu'Epicure croyoit des Dieux. On le voyoit inceſſamment aux Temples. Il faiſoit force ſacrifices & force offandres, & avoit un commerce aſſez grand avec les Sacrificateurs. Dans ſon quartier qui eſtoit la vieille Ville, il y avoit une Venus de la main d'Alcamene, qui par je ne ſçay quelle aventure n'avoit pas autant de reputation quelle le meritoit; il la mit

mit en vogue dans tout ſon voiſinage par ſes devotions, & la rendit en peu de temps auſſi fameuſe que la Venus Uranie de Phidias. Je ne diray point comment en faveur de ſa famille il avoit fondé une Chapelle à Samos dans le Temple de Junon; je ne parleray point non plus de ſes devotions particulieres pour Apollon Epicurius: je remarque comme un ſigne indubitable de ſa pieté, qu'eſtant hay & envié à Athenes, au point qu'il l'eſtoit par toutes ſortes de Philoſophes, on n'euſt pas manqué de le chaſſer de la ville comme on fit Ariſtote, ou de le condamner à la ciguë comme le pauvre Socratre, s'il avoit donné la moindre priſe à ſes ennemis, ou à ſes envieux ſur le ſujet de la Religion.

Voicy une autre preuve invincible de ſa pieté, c'eſt que jamais homme chez les Gentils n'a adoré les Dieux comme luy. Ordinairement c'eſtoient des prieres intereſſées que celles de ces Gentils; c'eſtoit toûjours pour avoir du bien, ou pour s'exempter du mal. Il y en avoit meſme de ſi impertinentes, que les plus honneſtes gens d'entr'eux vouloient qu'on priaſt les Dieux à haute voix, pour faire honte à ceux qui leur preſenteroient de ces prieres ridicules. Mais Epicure n'abordoit

les

les Dieux, ny par un mouvement d'avarice, ny par celuy de la crainte. C'eſtoit avec une reverence filiale, & parce qu'il eſtoit frappé de la grandeur d'une ſi puiſſante majeſté, & de l'excellence d'une nature ſi élevée. *Deum colebat Epicurus*, c'eſt Seneque qui le dit, *nulla ſpe, nullo pretio inductus, ſed propter majeſtatem ejus eximiam ſupremamque naturam.* C'eſtoit pour remercier les Dieux d'une belle journée de ce qu'il avoit appris quelque choſe; de ce qu'il ſçavoit ſes amis en bonne ſanté; de ce qu'il voyoit la Republique en paîx, &c. Mais d'ordinaire c'eſtoit pour remercier les Dieux de trois choſes; de ce qu'il avoit eu un vray amy; & de ce qu'il s'eſtoit formé á la douleur, Οὐχαρις ὦ ὑμῖν ὦ Θεοὶ, &c.

Il eſtoit fort aſſidu aux Temples; & la premiere fois que Diocles le vit, il ne put s'empecher de s'écrier, Quelle feſte! Quel ſpectacle pour moy, de voir Epicure dans un Temple! Tous mes ſoupçons s'évanoüiſſent; la pieté reprend ſa place; & je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux. ὦ παναγὲς ὀφθαλμὲν, &c.

J'ay

J'avoüeray pourtaut de bonne foy, qu'il avoit contribué luy-meſme à ces calomnies, par ſon opinion de la providence. Il croyoit que les Dieux menoient dans leurs intermondes une vie tranquille, joüiſſans d'une paiſible & profonde ſecurité; que goutant un repos bienheureux, ils ne ſongeoient qu'à ſe contempler eux-meſmes; & à admirer leur beatitude; & que ravis de leur condition, & tout pleins de leur propre excellence, ils ne vouloient pas s'embaraſſer du ſoin de gouverner le monde, mais qu'ils le laiſſoient en garde à luy-meſme.

Mais Epicure n'avoit cette opinion qu'à l'égard de la viciſſitude des ſaiſons, à l'égard des generations & des corruptions, & des autres choſes de Phyſique. Il ſe figuroit que le monde avoit aſſez de vigueur & de force pour s'entretenir ſur le pied où il eſt. Il penſoit que chaque choſe avoit tellement ſes fonctions propres & aiſées, que les oiſeaux, par exemple, pouvoient voler dans les airs, & les poiſſons nager dans les eaux, & les uns & les autres chercher leur pâture, &c. ſans qu'il fuſt beſoin pour concevoir les differens mouvemens de ces animaux, de ſuppoſer la providence des Dieux. Mais pour les choſes de Mo-

Morale, il croyoit que les Dieux en avoient ſoin. Témoin ces belles
„ & divines paroles: Et quiconque
„ viole par ſes actions la ſocieté des
„ hommes, il luy eſt bien difficile de
„ mener une vie paiſible, & de paſſer
„ tranquillement ſes jours: Car
„ quand il pourroit tromper les
„ Dieux, ce qu'on ne ſçauroit faire,
„ non pas meſme de la penſée, &
„ quand il tromperoit les hommes,
„ il doit pourtant s'aſſeurer que cela
„ ne durera pas toûjours. Une ſur-
„ priſe, un ſonge, une maladie fait
„ parler un homme, & luy fait dé-
„ couvrir les pechez qu'il a eu tant de
„ peine à celer: En un mot, celuy
„ qui fait mal, n'eſt jamais en repos,
„ il attend toûjours ce qu'il a merité
„ une fois.

Pour ne pas toûjours citer du Grec d'Epicure, voicy comme ces merveilleuſes paroles ſe trouvent chez Lucrece, Petrone & Lucien, trois inſignes Epicuriens, comme chacun ſçait.

Nec facile eſt placidam & pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis.
Et ſi fallit enim divum genus humanumque,

Per-

Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet.

Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes.

Aut morbo delirantes procraxe feruntur.

Et celata diu in medium peccata dedisse.

Petrone ; *Malé est extra legem viventibus : Quidquid meruere semper expectant.* Et Lucien : οὐ λήσεις ὑπ' Θεοῖς ἐνδὲ λογιζόμενοι.

au reſte, cette opinion, quoy qu'étrange, n'a pas laiſſé de trouver des Sectateurs du temps de nos peres. Un fameux Ecrivain a avancé, que Dieu n'uſoit du concours de ſa Providence, que dans les choſes de Morale & de Theologie ; Pour ce qui eſtoit des pieces de l'Univers, il ſoûtient qu'on peut les concevoir comme un grand & magnifique Horloge que Dieu avoit fabriqué pour pluſieurs ſiecles, & qui dureroit de ſoy-meſme tout ce temps-là, ſans ſe démonter, à cauſe de l'intelligence de l'Ouvrier, & de la bonté de l'Ouvrage.

Pour ce qui eſt de ſon opinion ſur la volupté, il n'y a point eu encore juſqu'icy d'injuſtice pareille. On a tronqué, on a falſifié ; on a traveſti ſes Ou-

Ouvrages ; & bien que de fois à autres on ait justifié Epicure, les Stoiques qui ont toûjours esté les mieux venus auprés du peuple, à cause de leur hypocrisie, ont fait avorter toutes ces justifications.

Voicy donc ce que c'est que cette volupté d'Epicure ; Il croyoit que pour estre bienheureux autant qu'on le peut étre en ce monde, & que nôtre chetive nature en est capable, il falloit estre μήτε ἀλγεῖν κατὰ σῶμα, μήτε ταράττεσθαι κατὰ ψυχήν, dans l'indolence pour le corps, & dans la tranquillité pour l'ame. Parce que comme nous sommes eternellement exposez à la vicissitude des saisons, aux injures de l'air, aux affaires, aux fatigues de la vie, &c. c'est beaucoup de ne se point trouver mal, sans oser aspirer à se trouver bien. C'est ainsi qu'il exprimoit sa pensée, pour faire remarquer la difference de son opinion d'avec celle des Cyrenaïques.

Ces Cyrenaïques établissoient la beatitude ou la volupté ἐν κινήσει dans le mouvement ; Epicure ἐν ἡσυχίᾳ dans le repos ; les Cyrenaïques dans le corps ; Epicure principale-

lement dans l'ame ; les Cyrenaïques dans le temps preſent ; Epicure dans le paſſé, le preſent & l'avenir ; les Cyrenaïques croyoient que les douleurs du corps étoient inſupportables ; Epicure, qu'il n'y avoit que celles de l'eſprit qui tourmentoient, & en tout temps, & en tous lieux.

Et certes, de la maniere dont vivoit Epicure, on ne peut pas ſe figurer que ce fuſt un homme qui ne ſongeaſt qu'à ſes plaiſirs, & à paſſer le tems. Ordinairement il ne vivoit que de pain & d'eau ; & quand il ſe vouloit regaler, il ne luy falloit qu'un peu de fromage de Cytheris, & un demy ſeptier de vin ; Il s'eſtoit formé une telle habitude de ſobrieté, qu'il vivoit par jour de neuf deniers tournois : Et quoy qu'il fuſt imité avec ardeur de tous ceux de ſa Secte, jamais perſonne ne put aprocher ſi prés de luy que Metrodore, qui pourtant dépenſoit un ſol par jour.

„ Voicy ce qu'en dit un de ſes en-
„ nemis : C'eſt d'autant plus volon-
„ tiers que j'allegue Epicure, que je
„ veux montrer à ceux qui ſe refugient
„ chez luy comme dans un aſile de
„ la volupté, qu'en quelque lieu qu'ils
„ aillent, il faut qu'ils vivent honne-
„ ſtement. Qu'ils entrent tant qu'ils

„ vou-

„ voudront dans ſon jardin, & qu'ils „ ſe figurent toute ſorte de plaiſirs, à „ cauſe de ces paroles gravées ſur la „ porte: Paſſant, c'eſt icy qu'on eſt bien logé; C'eſt icy que la volupté eſt eſtimée le ſouverain bien; le Concierge eſt tout preſt à te traiter & à te recevoir de bonne grace; Mais prens-y garde, ce n'eſt que pour te donner du gaſteau & de l'eau tout ton ſoul. Dans le jardin de cet homme on n'éguiſe point ſa faim, on l'appaiſe, on n'excite point ſa ſoif, on l'éteint, & avec un remede qui ne coûte rien. Quoy, rien que cela! Non, & c'eſt pourtant dans cette volupté qu'Epicure a vieilly. Mais écoutons ce qu'il dit luy-meſme, χάρις τῇ μακαρίᾳ φύσει, &c.

Graces à la bienheureuſe nature, d'avoir fait les choſes neceſſaires tres faciles à trouver, comme elle a rendu les choſes non neceſſaires tres-difficiles à trouver. Veux-tu vivre? Ayes du pain & de l'eau. Veux-tu faire bonne chere? Ayes faim; Car en vain auras-tu des cervelles de Faiſans, des foyes de Scares, des langues de Phœnicopteres, & tous ces autres mets d'une ſi prodigieuſe dépenſe; tu ne ſeras point content de tout cela, ſi tu n'en crois

crois que la friandiſe ; & tu ſeras content d'un rien, ſi tu n'en crois que ton eſtomach. Ne vois-tu pas que la nature n'aſpire point à autre choſe qu'à chaſſer la douleur de la faim & de la ſoif? Il ne luy importe que ce ſoit un Sanglier de Beocie, ou des Huitres de Pſytalée, ou un Turbot de Sciradium; donne-luy à manger, & il luy ſuffit. Pour moy, avec une trenche de gâteau, & de l'eau de fontaine, je n'envie point à Jupiter ſon Ambroſie ny ſon Nectar ; je me ſens meſme capable de diſputer de felicité avec luy. Je vois que depuis vingt ans je me nourris avec neuf deniers par jour. Bien davantage, il y a certains jours où je ne dépenſe pas ces neuf deniers, & où je ne mange pas ce que je puis manger, pour voir s'il ne manque rien à ma volupté. J'ay remarqué qu'on peut vivre avec encore moins de choſes, & que la nature s'y accoûtumeroit aiſément. Enfin, s'il eſt du caractere des Dieux de ſe paſſer de tout, il eſt du caractere des ſages de ſe paſſer de peu.

C'eſt dans cette veuë qu'il diſoit de Pithocles, lequel une grande ſucceſſion luy eſtant écheuë, ſoûpiroit encore aprés une autre : Si vous voulez rendre riche Pithocles, il ne faut pas ajoûter à ſes richeſſes ; il faut diminuer de

de ſes deſirs. Et c'eſt auſſi pour cela qu'il diſoit à ceux qui ſe tourmentoient de la crainte de la pauvreté; Si vous voulez vivre ſelon la nature, vous ne ſerez jamais pauvres; ſi vous voulez vivre ſelon l'opinion, vous ne ſerez jamais riches: La nature demande peu l'opinion demande tout.

Mais ſi Epicure étoit ſobre, il n'étoit pas moins chaſte; & Chryſippe tout ſon ennemy qu'il étoit, a été contraint de l'avoüer. Il eſt vray qu'il diſoit que c'étoit par inſenſibilité, δι' ἀναισθησίας, & qu'aſſeurément il n'étoit pas homme.

Je ne ſçay s'il l'avoit veu; ou ſi Epicure ayant la pierre, dont il fut tourmenté preſque toute ſa vie, n'avoit pas eu le loiſir d'etre amoureux. Mais il eſt certain que jamais homme n'eut une plus pauvre opinion de l'amour que luy. Ζωγρία, diſoit-il, ἄνησε μηδὲ ἑυδένα, ἀγαπητὸν δ' εἰ μὴ ἔβλαψεν, l'amour ne profita jamais à perſonne, & c'eſt beaucoup s'il ne nuit pas. Selon luy, c'étoit une ardeur fiévreuſe, un affoibliſſement de tout le corps, une courte epilepſie. Il diſoit que c'eſt ce qui abrege le plus les jours des plus vigou-

reux; Que la goute, la foibleſſe des yeux, le treſſaillement des nerfs, ne viennent que du commerce des femmes; & que ceux qui veulent vivre en ſanté, ou du moins vivre dans l'indolence, doivent pratiquer ce precepte qu'il avoit inceſſamment à la bouche, τροφῆς ἀκοὴν, πόνων ἀοκνίαν, καὶ σπέρματος ζωτήρησιν, manger mediocrement, travailler beaucoup, & ſe paſſer de femmes.

Cependant comme il accordoit à ſon Sage la permiſſion de ſe marier pour de certaines conſiderations, il defendoit la paillardiſe à tout le monde. Il n'y avoit rien qu'il euſt plus en horreur que ces femmes proſtituées, ces victimes d'impudicité, ces cloaques de luxure, qui font un ſi ſale & ſi lâche trafic de la paſſion qui les poſſede. On voit dans ſes Ecrits qui nous reſtent, avec quelle ſeverité il défend à ſon Ecole d'entretenir aucun commerce avec des perſonnes de ce caractere, & ſur tout de vivre en Cyniques; ce qui montre ſa chaſteté & ſa pudeur.

Mais d'où pourroit venir ce qu'on a publié de l'impudicité d'Epicure? Voicy ce que j'en crois. Parce qu'à Samos, Theano avoit éſté publiquement

ment aux leçons de Pythagore, & que Lasthenia de Mantinée, & Axiothée de Phliaze avoient esté oüir Platon; Themista qui estoit une femme d'esprit, & qui en vouloit avoir d'avantage, crut qu'elle pourroit sans consequence se trouver au jardin d'Epicure. En effet, on n'en dit rien d'abord; mais dés que Metrodore, disciple, amy & commensal d'Epicure, eut pris la belle Leontium pour concubine, ce fut alors que Diotime, Passidonius & Sotion, se déchainerent contre ces femmes, & contre Epicure; & dirent d'elles & de luy tout ce que peut faire dire la rage; quand elle s'est une fois renduë maîtresse du cœur.

Dans le fond, il n'y avoit pas tant de choses à dire. Epicure avoit permis à Metrodore de prendre Leontium, parce qu'il ne se pouvoit passer de femmes, & que les Loix d'Athenes, aussibien que les Loix civiles, soufroient le concubinage: Et c'est une chose assez plaisante; que ces trois Zelateurs du Portique ayent laissé Aristote avec son Herpyllis sans luy rien dire, & ayent fait tous leurs efforts pour décrier la reputation d'Epicure. sur ce qu'il avoit toleré en un amy une chose qu'il n'approuvoit pas.

Cependant force gens du temps d'E-

picure le juſtifierent, comme Diocles, Hermachus, &c. & meſme ſes ennemis, entr'autres Arceſilas; lequel comme on luy demandoit pourquoy de chez tous les Philoſophes on paſſoit chez Epicure, & point de chez Epicure chez les autres Philoſophes: C'eſt, dit-il, qu'on peut faire aiſément d'un homme un eunuque, & jamais d'un eunuque un homme. Long-temps aprés, voicy ce qu'en a dit Saint Gregoire de Nazianze.

Ipſam voluptatem putavit præmium.
Epicurus extare omnibus laboribus.
Mortaliumque huc tendere bona omnia;
Ac ne ob voluptatem improbam hanc laudarer.
Quis crederet, moderatus & caſtus fuit.
Dum vixit, ille, dogma moribus probans.

Mais il eſt temps de parler de ce precepte d'Epicure, cache ta vie, λάθε βιώσας, & de voir s'il eſt auſſi dangereux qu'on le fait.

Il eſt certain que ce precepte n'eſt point d'Epicure; il eſt de ſon frere Neocles, qui avoit un amour particulier pour la vie obſcure & ſans éclat; il eſt vray qu'Epicure avoit dit qu'il ne falloit pas ſe méler du gouvernement

de

de la Republique, ſans que l'on y fuſt porté par quelque cauſe urgente : Mais alors il avoit en vuë ſon Sage, auquel il aſſignoit pour toute fonction dans la vie, la ſeule contemplation. Car pour ceux, comme il le dit luy-meſme, qui ſont d'un naturel ambitieux, & qui aiment la gloire, il ne faut pas qu'ils demeurent en repos ; mais qu'ils prennent un employ dans la Republique, & qu'ils ſe jettent dans la vie active, parce qu'ils ſe perdroient dans l'aiſe & dans le repos de la vie contemplative, ὑ δεῖ ἡσυχάζειν, &c. C'eſt pourquoy ce Philoſophe avoit pour maxime, qu'il falloit s'examiner, s'étudier, & ſe connoiſtre ſoy-meſme, & ſuivre ſes inclinations aprés qu'on les a découvertes ; ἀγαθὸν ἑκάστου τοῦτο ἡδονὴ, que le bien de chacun eſtoit ce en quoy il prenoit plaiſir.

En effet, n'y a-t-il pas eu autrefois des Epicuriens d'épée & de robe ? N'y en a-t-il pas eu dans le Senat & dans les Armées ? pour ne point parler des Vellejus, des Torquatus, & des Trebatius, n'y a-t-il pas eu un Pomponius Atticus, ce ſage & ce vertueux Romain, que Ciceron eſtimoit plus que tout le reſte de ſes amis, & qui ſembloit n'être venu au monde que

pour luy faire du bien, & luy apprendre à bien vivre. On n'a qu'à lire sa vie dans Cornelius Nepos, on verra l'idée d'un parfait honneste homme, & la maniere dont vivoient les veritables Epicuriens. N'y a-t-il pas eu aussi dans la mesme Rome, Thorius, Memmius, L. Varus, & mille autres gens d'épée; & enfin ce C. Cassius, qui eut infailliblement defait Auguste sans ce maladroit Stoïque de Brutus, qui volut à toute force commander l'aile droite, à la journée de Philippes

Epicure n'enseignoit donc rien qui pust nuire à la Republique; & on ne luy sçauroit faire aucun procez sur le precepte de cacher sa vie. Je diray pourtant pour la defense de Neocles, que lorsqu'il en avoit parlé, il ne l'a entendu que pour les particuliers d'Athenes, & pour ceux qui vouloient comme luy, vivre dans un profond repos. Car enfin, ny les Inscriptions, ny les Statuës, ny les Arcs de Triomphe, ny les Triomphes mesmes, ne sont pas ce qui peut rendre un homme bienheureux. Combien y en a-t-il eu qui en ont merités, & qui n'en ont jamais eu? Combien y en a-t-il qui en ont eu, & qui ne les ont jamais merités? Que de peines! Que de fourbes! Que de bassesses auprés du peuple pour

les

les obtenir! Tel a eu trois cent Statuës pendant ſa vie, qui a eu la mortification de les voir renverſer avant ſa mort. Un rien vous met bien dans l'eſprit du peuple, & un rien vous y met mal. Eſtes-vous vertueux au delà du commun? Vous voilà ſujets à l'exil. Vous ſauvez-vous de l'exil? On vous accuſe de quelque crime. Il vaut donc bien mieux, diſoit il, demeurer dans l'obſcurité d'ou l'on peut, quand on veut voir à ſon aiſe le reſte des hommes s'égarer, en ſuivant les differentes opinions de la beatitude, & courir aprés leurs chimere. Mais pour vous, ſoyez à vous, vivez pour vous, & ſoyez aſſeurez que vous ne mourrez que pour vous.

Uni vive tibi, nam moriere tibi.

Mais pour revenir à Epicure, ce n'eſtoit pas ſeulement un homme de cabinet, & un homme de bien, c'eſtoit un bon amy, c'eſtoit un bon Citoyen. Au ſiege d'Athenes, fait par le Roy Demetrius, où tout le monde mourroit de faim, & où un pere & un fils ſe battirent pour un rat mort, il eut la bonté de nourrir ſa maiſon & tous ſes diſciples, en leur partageant à la verité un nombre de féves par jour; mais au fond en faiſant une charité qu'il n'eſtoit pas obligé de faire. Auſſi fut

il

il generalement aimé, qu'il y avoit en Grece des Villes entieres de ſes amis: Et du temps de Pline, c'eſt à dire, trois cent cinquante ans aprés la mort d'Epicure, ceux de ſa Secte s'aſſembloient tous les vingtiémes de chaque pour manger enſemble, & ſe ſouvenir de leur Heros. Il n'y en avoit pas un qui n'eut ſon portrait chez ſoy, qui ne l'euſt fait graver ſur un vaſe, ou dans un anneau, ou qui ne ſceuſt par cœur quelqu'un de ſes Ouvrages. C'eſtoit à qui en ſçauroit le plus; & il s'eſt trouvé un certain Scyron qui en ſçavoit prodigieuſement. Je dis prodigieuſement, car Epicure avoit écrit prodigieuſement. On fait mention de trois cent volumes, & ce qu'il y a de particulier, ſans citer aucun Autheur. Je ne m'étonne pourtant point qu'ils les appriſſent à l'envy les uns des autres; Il n'y avoit rien de plus net, rien de plus naturel, rien de plus judicieux, ny de mieux écrit. On en peut juger par ces trois petits abregez qui nous reſtent. Ciceron dit qu'il s'en faiſoit un debit extréme, & qu'on les achetoit autant pour la preudhommie de cet homme, que pour toute autre choſe.

J'ay dit que c'étoit un bon Citoyen. En effet, il ne voulut jamais abandonner

ner ſa Patrie, quoy que pour les divers changemens qui luy arriverent, on ſouffriſt extrément à Athenes, & que force gens de bien s'en allaſſent demeurer en d'autres Villes. Il endura ſans ſe plaindre toutes les avarices de Demetrius de Phalere, toutes les cruautez de Lachares, & tout l'orgueil du Roy Demetrius. Il fit toûjours des vœux pour la proſperité de la Republique, & pour l'ancien gouvernement: Mais il acquieſça toûjours au temps preſent, & aux Maiſtres qui luy écheurent. Quand ſes Magiſtrats eſtoient fâcheux, il avoit de la douceur & de la patience; & quand ils eſtoient comme ils devoient eſtre, il avoit de la gratitude & de l'amour pour eux. Enfin il voulut mourir où ſes peres eſtoient morts; & il y mourut en effet à l'âge de ſeptante-deux ans, d'une retention d'urine, aprés avoir eſté furieuſement tourmenté de la pierre.

On ne peut pas mourir avec plus d'intrepidité, ou plûtoſt avec plus de joye. Il voyoit qu'il achèvoit ſa courſe à ſon gré; qu'il laiſſoit une Ecole floriſſante, qu'il eſtoit en eſtime en Grece & en Italie, juſqu'à conter un nombre incroyable de ſtatuës; qu'il avoit ſervy ſa Patrie & ſes amis, & qu'il

qu'il alloit ſe repoſer de tous les combats qu'il avoit rendus contre l'ignorance & la ſuperſtition. Alors repaſſant en un moment ſur ce que ſa vie avoit eu de beau & d'illuſtre ; & ſur ce que la poſterité en pourroit dire, il ne trouva rien que de ſatisfaiſant pour le paſſé, & de glorieux pour l'avenir. Il acquieſça donc à ſa mort ; & la recevant comme une expiation de l'envie, il crut qu'il falloit mourir, pour devenir immortel.

Il ne ſe trompa point, on enſeigna ſa doctrine aprés ſa mort avec plus d'ardeur que durant ſa vie. On fonda des Chaires de ſa Philoſophie dans tous les lieux les plus fameux de l'Empire Romain ; & bien qu'aprés la ruine de cet Empire elle ait eſté maltraitée, comme les autres Philoſophies, neanmoins elle a toûjours eu des Profeſſeurs, ou publiqs, ou particuliers ; & depuis que le ſçavant & vertueux Gaſſendy l'a expliquée, elle eſt aujourdhuy plus en vogue que jamais

F I N.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE